

Paul Bodier

L'ESPRIT CONSOLATEUR
OU NOS DESTINÉES

Paul BODIER

Étude Documentaire sur le livre

L'ESPRIT CONSOLATEUR OU NOS DESTINÉES

par le P. V. MARCHAL

« Quand l'Esprit de Vérité sera venu il vous enseignera toutes choses. »

(Jean XII, 13.)

PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Paul LEYMARIE, Éditeur

42, Rue Saint-Jacques, 42

1924

Note de l'Éditeur

L'auteur de « La Villa du silence » devait être tenté de commenter un beau livre méconnu et oublié.

L'étude sur « L'Esprit Consolateur ou nos destinées » du P. V. Marchal, sera pour le lecteur un régal littéraire. Elle sera, en outre, particulièrement utile à toutes les personnes désireuses d'établir un parallèle entre les dogmes désuets des religions et les découvertes scientifiques nouvelles qui font entrevoir la possibilité de concilier, définitivement, la Foi et la Croyance, en instaurant la véritable religion d'amour servie et défendue par la Science et la Raison.

Ce livre peut être compris facilement. Il suffira, pour cela, de faire table rase des vieux dogmes, de se débarrasser des chimères engendrées par une religiosité naïve et désolante, pour se rendre compte que la Vérité peut devenir soudainement lumineuse et facile à entrevoir quand elle est soutenue par la logique et la raison dépourvue d'orgueil.

Tous ceux qui liront ce livre en retireront un profit considérable et si les sectaires, les dogmatiques, les orgueilleux, les hypocrites, les faux dévots et les

mauvais riches y sont stigmatisés, les êtres de bonne volonté y sont donnés en exemple et comme une preuve que l'esprit humain doit, inéluctablement, grandir par le travail et l'amour pour se rapprocher de l'infinie sagesse du Tout-Puissant.

Je dédie cette étude à tous ceux qui doutent, à tous ceux qui souffrent et particulièrement aux mères et aux épouses qui pleurent les êtres chers que la mort leur a ravis.

Puissent ces pages leur apporter, avec l'espérance, la foi éclairée, qui rendra leurs âmes confiantes et fortes.

P. B.

Bien chère Madame,

Après plusieurs années de recherches, je peux vous donner enfin ce que je vous ai promis, lors de notre dernière entrevue, alors que vous veniez, épouse et mère éplorée, de déposer sur les tombes de votre époux et de votre fils, les premières fleurs du printemps.

Voici quelques extraits d'un livre admirable. Ils éloigneront de votre âme les mortels soucis, parce que la lecture attentive que vous en pourrez faire développera en vous la divine espérance et vous facilitera la compréhension de la vie et de la mort, compréhension si nécessaire pour le développement de votre foi raisonnée.

Je suis tout à la joie de vous apporter une parcelle de vérité qui vous rendra la vie plus douce, qui raffermira votre foi sans l'effaroucher, sans vous amener à aucun reniement ni même à aucun renoncement, dans le sens absolu de ces mots.

Les êtres humains, voyez-vous, ne sont pas toujours aussi mauvais qu'ils le paraissent. Il suffit, le plus souvent, pour gagner leurs cœurs, de trouver le mot juste qui réveille leur sensibilité et fait vibrer leurs âmes au même diapason.

Cela ne dépasse pas l'entendement humain et ne demande qu'un peu de bonne volonté. Vous en trouverez la preuve dans les enseignements rassemblés dans ce petit livre.

Il vous sera facile de les bien comprendre ; il vous sera utile de les méditer ; il vous sera toujours doux de vous les rappeler parce qu'ils vous donneront une force nouvelle et bienfaisante pour mieux supporter l'épreuve, pour suivre sans murmurer le cours de votre vie et attendre, avec la plus entière confiance, l'aurore magnifique de la vie spirituelle qui vous apportera la récompense due à vos efforts persévérants.

Les chapitres qui suivent ont été écrits, il y a près d'un demi-siècle, par un prêtre qui préférait l'esprit qui vivifie à la lettre qui tue. Il les avait réunis, avec quelques autres moins importants, dans un volume auquel il avait donné l'aimable titre : « L'Esprit consolateur ou nos destinées ».

Cet ouvrage ne pouvant actuellement être réédité tout entier, l'auteur étant décédé depuis moins de cinquante années, je dois, pour être en règle avec la loi, vous en donner seulement quelques extraits, mais ils suffiront, avec les commentaires que j'ai cru devoir y ajouter, pour vous montrer la logique parfaite qui a présidé à l'élaboration de ces pages. Ces écrits calmeront votre âme éplorée, adouciront votre cœur désolé et meurtri parce que vous trouverez en les lisant la consolation véritable et le sublime espoir de comprendre, par delà l'ombre transparente du tombeau, l'Amour divin vainqueur de la mort, l'amour divin qui vous entraînera vers les sphères lumineuses où doivent se dérouler, dans une apothéose de gloire toujours grandissante, les vies innombrables et successives des humanités enfin nées à la raison et à cause de cela irrésistiblement poussées vers l'ultime sagesse du Créateur.

Paris, mai 1923. Paul BODIER.

LES AMES EN PEINE

Voici un chapitre, chère Madame, que l'on dirait spécialement écrit pour vous. En réalité, il convient à toutes les femmes qui souffrent, à toutes les épouses et à toutes les mères éplorées. En le lisant vous aurez la réponse aux questions qui, sans doute, ont surgi bien des fois dans votre cerveau et tourmenté votre esprit angoissé.

René n'est plus ! Ce coup qui vous frappe, madame, oblige votre pauvre solitaire à oublier ses peines, pour ne songer qu'à votre inconsolable douleur.

Ce qui met le comble à votre affliction, dites-vous, c'est qu'il est mort dans des circonstances qui vous forcent à douter de son salut.

Votre anxiété, madame, ne saurait me surprendre, car à notre époque tourmentée, il serait difficile de compter les nobles épouses qui la partagent.

Vous voulez que je vous dise « si René est perdu pour toujours, ou si vous pouvez espérer encore le retrouver dans un monde meilleur » ?

Pour être sincère, je commence par vous avouer que la théologie courante ne saurait vous offrir ici la moindre consolation. Cependant, je ne crains pas de vous répondre avec l'assurance d'une conviction profonde : Non, René n'est point damné à jamais !

Oui, vous le retrouverez pour l'aimer comme on n'aime point ici-bas.

Pour justifier cette consolante affirmation, il faut chasser de votre esprit une foule de préjugés, pour le peupler d'idées nouvelles.

La foi profonde et sereine, qui rend les cœurs bons et vaillants, à force de les rendre joyeux, voilà ce qui manque à notre génération aride et inquiète. Je vois une foule d'esprits fort dociles par ignorance, par tradition ou par tempérament qui

s'endorment, en fermant les yeux, sur l'oreiller plus ou moins doux de la foi aveugle. La vérité, pour eux, c'est ce qui ne leur cause aucun trouble. Ils s'abstiennent de raisonner, pour n'avoir pas à réfléchir, et font semblant de ne douter de rien, pour ne point s'exposer à douter de tout. Un dogme nouveau qui bouleverse de fond en comble la constitution de l'Eglise, les touche moins qu'une averse dont leur toilette peut souffrir. Ils sont peut-être dévots, mais sont-ils religieux ? La religion, en effet, n'est au fond que la rencontre de deux amours : l'amour de Dieu qui cherche l'homme, et l'amour de l'homme qui cherche Dieu, ou lui répond. Or, loin de la comprendre ainsi, les esprits dont je parle la définiraient volontiers : l'art de se mettre à peu près en règle pour éviter l'enfer, en supposant qu'il existe.

D'autres, plus ardents, mais peut-être moins croyants, déploient une activité très encouragée, très tapageuse, et fort peu chrétienne. Loin de déguiser « leurs haines vigoureuses », ils s'en font gloire et en tirent profit. Ils détestent la liberté sous toutes ses formes, et poussent la franchise au point de regretter tout haut les beaux jours de l'Inquisition. Leur Dieu n'est plus au ciel, il est au Vatican ; et les peuples n'ont d'autre droit que celui d'obéir à ses décrets. A leurs yeux, la fin justifie les moyens, et pour réaliser leur magnifique idéal, ils mettraient volontiers l'Europe en feu.

Quoi qu'il en soit, je ne puis me figurer un malheureux plus à plaindre que celui qui ne croit qu'à la matière et n'espère que le néant.

Il me semble qu'une âme sans foi doit ressembler à quelque mesure abandonnée, à un désert vide et sans eaux. La vie doit paraître bien désenchantée à force d'être positive, bien accablante à force d'être monotone. Et puis, quand on n'entrevoit rien au-delà de ce tunnel qui s'appelle la mort, où trouver la force d'aimer au point de rester fidèle malgré certains dégoûts, de supporter, sans faiblir, les grands revers, de s'immoler joyeusement aux nobles causes ? Le calcul remplace l'enthousiasme, et l'égoïsme étouffe ce premier élan du cœur dont Talleyrand disait : « Méfiez-vous, c'est le bon. » Plus d'horizons célestes, plus de visions radieuses, mais toujours la vulgarité des intérêts courants, le terre à terre des basses jouissances, le désespoir en face de la douleur, la lâcheté devant la mort, ou cette lâcheté devant la vie qui s'appelle le suicide.

La foi profonde peut seule nous rendre justes, au point de sacrifier nos intérêts ; seule, elle peut nous conserver aimables, au milieu des désenchantements de la vieillesse.

Entre ceux qui font semblant de tout croire et ceux qui se vantent de ne croire à rien, je vois une multitude d'esprits élevés, mais inquiets, qui m'inspirent la plus vive sympathie. Ces esprits éprouvent, d'une part, une invincible répugnance pour le nouveau symbole qu'on voudrait leur imposer ; mais, d'autre part, ils sont vivement préoccupés de l'infini qui les enveloppe et de l'avenir qui les attend. En face du divorce irrémédiable qui sépare le néo-catholicisme de la société moderne, ils restent fidèles au drapeau de la liberté et de la science, mais ils souffrent de se trouver sans boussole, et cherchent des yeux l'étoile qui les guidera vers la terre promise. Ils aiment leur siècle, ils aiment leurs frères, ils

aiment la vie, mais ils savent qu'il faudra mourir, et se demandent avec anxiété ce que c'est que la mort. Ils ne demandent pas mieux que de croire, mais il leur faut une foi raisonnable, la foi dont parle saint Paul, qui repose l'esprit et réjouit le cœur.

En priant comme vous sur une tombe aimée, ils s'écrient volontiers avec le poète : « Peut-on douter près d'un tombeau ? » Et ce pressentiment n'est pas une illusion trompeuse. Non, nous tenons la vie, et cette vie ne saurait s'évanouir. Rien ne se perd dans la création, pas même un atome, et l'âme, aux yeux de Dieu, est autrement précieuse que toute la matière. Ce qui est difficile à expliquer, ce n'est pas que l'âme puisse se passer du corps, mais qu'elle puisse vivre avec lui. Non, l'esprit qui a su peser les mondes et trouver les lois de leurs évolutions, ne saurait être poussière. Le cœur qui sait aimer jusqu'à se sacrifier, sans espoir de retour, à un être ingrat, contient une force divine qui ne saurait périr.

Goethe se promenait un soir avec son ami Eckermann dans le bois de Weimar. Le poète, à l'aspect du soleil couchant, cita ce mot d'un ancien : « Même quand il disparaît, c'est toujours ce même soleil ! » Et il ajouta : « Quand on a soixante-quinze ans, on ne peut manquer de penser quelquefois à la mort. Cette pensée me laisse dans un calme parfait, car j'ai la ferme conviction que notre esprit est une essence d'une nature absolument indestructible : il continue à agir d'éternité en éternité. Il est comme le soleil qui ne disparaît que pour notre œil mortel ; en réalité, il ne disparaît jamais, et dans sa marche toujours il éclaire. »

Ce n'est pas vous, madame, qui refuserez de souscrire à ces paroles de l'illustre vieillard. Non seulement vous croyez à votre propre immortalité, mais vous la sentez. Quelque artiste inspiré a-t-il charmé vos oreilles par un de ces chef-d'œuvres mélancoliques et profonds dont les maîtres ont le secret ? Alors un frisson électrique a sillonné tout votre être. Vous avez vu se déchirer les limites de votre étroit horizon, et votre âme a pris son essor vers l'infini. C'est que cette musique vous a parlé la vraie langue du pays de vos rêves. Si nous connaissons ici-bas ce terrible mal que Bossuet appelle l'inexorable ennui, c'est que notre âme ressemble à un océan vide. Elle mesure d'un regard la distance qui sépare l'idéal qu'elle entrevoit de la réalité qu'elle touche, et sa tristesse n'est qu'une nostalgie.

Si je dois mourir tout entier, pourquoi suis-je libre et responsable, au point d'éprouver le remords ? Pourquoi cette soif inextinguible du mieux qui me tourmente ? Pourquoi la vertu candide est-elle si souvent victime, tandis que le succès est le partage des perversités habiles ? Qu'est-ce que cette vie, sinon une suite de labeurs monotones, d'enthousiasmes factices, de déceptions amères, de séparations déchirantes ? Et ce serait là le dernier mot de la bonté divine à notre égard ? Non, non, rien ne s'achève en ce bas monde, donc il y en a un autre où les belles âmes prendront leur revanche, et où les ébauches deviendront des chefs-d'œuvre.

Ce sont là des lueurs consolantes, de belles échappées, sans doute, mais les esprits dont je parle sont trop avides pour en être pleinement satisfaits. Non contents de présumer que l'âme est immortelle, ils se demandent s'ils sont bien sûrs de revivre dans la plénitude de leur personnalité, et quelles seront les conditions de cette vie future ?

Vous en êtes là vous-même, je le devine à vos demi-confidences. Malgré votre piété sincère, vous sentez que la théologie vulgaire est impuissante à vous consoler, et vous me suppliez de vous rendre l'espérance. D'après les préjugés de votre monde, un abîme devrait nous séparer, mais votre belle âme est, pour certaines traditions, ce qu'est le vin nouveau pour les vieilles outres. Elle me pardonnera donc de répondre en toute franchise à ses questions hardies et de lui ouvrir une échappée sur les magnifiques horizons qui ont ébloui mes regards.

A ces lignes éloquentes, me permettez-vous, chère madame, d'ajouter quelques mots ?

« La vérité, a dit Stuart Mill, ne se lève pas comme le soleil, par son mouvement propre et sans effort humain, il ne suffit pas de l'attendre pour l'apercevoir. »

Voilà pourquoi il est nécessaire d'étudier et de faire un effort pour connaître la vérité. En vous forçant, en quelque sorte, à lire ce petit ouvrage, je crois vous faciliter votre tâche. Dieu fera le reste. Ce qu'a dit Stuart Mill, se retrouve dans la vieille formule populaire « Aide-toi, le ciel t'aidera », car la Vérité ne s'impose pas aux esprits paresseux.

Continuez à lire les pages qui suivent. Bien des problèmes se solutionneront pour vous. Bien des doutes s'évanouiront.

L'INFINI

« Coeli enarrant gloriam Dei »

« Les cieux racontent la gloire de Dieu. » Rien n'est plus vrai, chère Madame, que cette parole. Vous en sentirez toute l'exactitude quand vous aurez lu ce deuxième chapitre. Je suis sûr que si, dès le jeune âge, on donnait aux enfants, une idée de l'harmonie et de l'immensité de l'Univers, ils se trouveraient tout naturellement aptes à concevoir, quand ils seraient arrivés à l'âge nubile, la puissance merveilleuse du Créateur. Et alors, la Foi solide, raisonnée, inébranlable, entrerait pour toujours dans leur âme.

Laissez-moi vous citer quelques lignes extraites d'un autre livre, écrit celui-là par un jeune professeur d'Ecole Normale, Henri Brun, disparu pendant la grande guerre. Retenez-bien ce qu'il dit de la Foi :

« Quand la Vertu et le Bonheur entrent dans une âme d'enfant sous les auspices de la Foi, ce ne sont pas des hôtes de passage ! Ils se plaisent dans la demeure, la font leur et y restent ! Et le mal peut frapper à la porte : la Vertu n'ouvre pas ! Et l'Infortune peut s'abattre sur la maison : le Bonheur ne succombe pas ! » (Henri Brun « La Foi Nouvelle », Paul Leymarie, éditeur, Paris.)

Quand on contemple le ciel étoilé avec une conscience pure, « la prière jaillit du cœur avec l'admiration ; il s'opère un mystérieux échange entre les gouffres de

l'univers et les abîmes de l'âme humaine ». On n'étudie plus Dieu dans ses œuvres, on s'en éblouit. On trouve surtout beaucoup de charme dans cette pensée d'un poète : « Le ciel rend ce qu'il reçoit : les contemplateurs sont aussi des contemplés. »

L'espace est infini. Pour vous faire une faible idée de cette infinité, montez à cheval, si vous l'osez, sur une étincelle électrique dont l'ardeur fait huit fois le tour du monde en une seconde. Après une minute, notre pauvre petite terre ne nous apparaît plus que comme une pâle étoile. Un instant a suffi pour traverser l'orbite de Neptune. En trois ans nous avons franchi l'océan immense qui sépare notre soleil de l'étoile la plus proche. De ce point, nous n'apercevons plus ni la Terre ni aucun des mondes de notre système. Nous poursuivons notre route, toujours avec la vitesse de l'éclair, franchissant des îles de lumière éthérée, des voies stellifères, des parages somptueux où le Tout-Puissant a semé les soleils, comme il a semé les fleurs dans nos prairies. Notre course a duré des siècles sans se ralentir ; des milliards de sphères ont passé sous nos regards ; les soleils ont succédé aux soleils ; les déserts vides ont remplacé les tourbillons de planètes, et nous n'avons pas avancé d'un pas dans l'univers !

Pendant les nuits claires et sans lune, vous avez pu souvent remarquer cette lueur blanchâtre qui traverse le ciel, et qu'on appelle la voie lactée. Cette lueur diffuse a été longuement explorée par l'œil perçant du télescope, et là où le regard ne voyait qu'une traînée blanchâtre, la science nous a montré plusieurs millions de soleils. Ces soleils, qui semblent se toucher, sont éloignés les uns des autres à une distance dont je renonce à vous donner une idée.

Or, dans l'immensité de la création, la voie lactée ne représente qu'un point d'une médiocre importance, car elle n'est qu'une simple nébuleuse, comme il en existe des milliers dans l'espace. Si elle nous apparaît plus vaste que d'autres, c'est qu'elle nous entoure et se développe sous nos yeux dans toute son étendue, tandis que les autres se laissent à peine entrevoir dans leurs profondeurs insondables. Ainsi la Terre n'est qu'un grain de sable auprès du soleil ; celui-ci n'est qu'une petite étoile perdue dans la voie lactée ; celle-ci n'est qu'un département parmi les nébuleuses, et ces nébuleuses elles-mêmes ne sont qu'une province dans l'infini.

Le monde, madame, c'est le sans fin se mouvant dans le sans fond.

Quand je réfléchis à cette écrasante immensité, j'ai quelque peine à concevoir l'orgueil de certains propriétaires terriens. Cependant je comprends une certaine fierté chez l'homme, car il est grand, plus grand que tous ces mondes, parce que ces mondes sont matière, et qu'il est Esprit. C'est comme Esprit qu'il les découvre, les pèse, les admire ; c'est comme Esprit qu'il aspire au-delà de toutes ses merveilles, parce qu'il comprend que si elles sont l'œuvre de Dieu, elles ne sont pas Dieu.

Parmi les divers soleils de l'espace, la plupart sont, comme le nôtre, entourés de planètes qu'ils illuminent et fécondent par les mêmes lois que celles qui président à notre système. Les uns, comme Sirius, sont mille fois plus magnifiques en dimension et en richesse, et se voient entourés de terres plus

belles et plus nombreuses.

Notre Soleil à nous n'est qu'une étoile de troisième grandeur. Cependant, il est treize cent mille fois plus gros que la Terre, et son diamètre mesure 345.000 lieues (Je n'ai pas voulu changer les termes un peu archaïques employés par l'auteur. Au surplus, nos paysans emploient le plus souvent les vieilles mesures ; ils ont une excuse, puisque des peuples qui comptent parmi les plus civilisés n'ont pas encore adopté le système métrique qui apporterait une grande simplification. Et ceci est une toute petite preuve de la persistance de la routine et de la lenteur du progrès.) Il est le splendide foyer dont les effluves incessants animent et fécondent les terres qui l'entourent. C'est lui qui soutient notre globe dans l'immensité, produit ses évolutions et le couvre de sa parure. C'est lui qui répand la vie et qui ramène la joie, qui fait fleurir la rosée, épanouir les visages et chanter les âmes. Entouré de son cortège de planètes, il nous apparaît comme un roi superbe au milieu de sa cour, ou plutôt comme un père vénéré au milieu de ses enfants.

Mercure a l'honneur d'être son familier, vu qu'il n'en est éloigné que d'une quinzaine de millions de lieues. Son année est de 88 jours, et ses jours sont de 24 heures. Son diamètre ne mesure guère que 1.200 lieues, mais son atmosphère est très dense, et ses montagnes semblent plus élevées que les nôtres.

La charmante Vénus, qui vient après, est éloignée du Soleil à une distance de 28 millions de lieues, et parcourt son orbite en 224 jours. Ses journées sont de 23 heures et quelques minutes. Presque semblable à notre Terre par son étendue, sa masse, sa densité, elle est hérissée de sveltes montagnes dont quelques-unes atteignent 40.000 mètres d'élévation. Son atmosphère semble constituée des mêmes éléments que la nôtre, et l'on peut distinguer à sa surface l'aube et le déclin du jour. Cependant notre aimable voisine a un grand défaut : elle est tellement penchée ou plutôt couchée sur l'écliptique, qu'elle doit subir de bien brusques changements dans ses saisons.

Nous arrivons, après Vénus, à notre petite Terre qui nous sert de prison provisoire. Le Terre est une orange de trois mille lieues de diamètre, dont la surface contient environ cinquante milliards d'hectares. C'est un astre comme Vénus, comme ses sœurs, les planètes, qui vogue dans les cieux avec une rapidité de 651.000 lieues par jour. Ainsi nous sommes actuellement dans le ciel, nous y avons toujours été et nous ne pouvons pas en sortir. On n'ose plus nier ce fait incontestable, mais on prend le parti de n'y pas réfléchir, de peur de perdre bien, des préjugés. La Terre est vieille, très vieille, car elle compte des millions et des millions d'années. Mais malgré son âge, elle est encore pleine de fraîcheur ; et quand elle viendrait à périr dans quatre ou cinq cent mille ans, sa disparition ne serait qu'un tout petit accident pour l'ensemble de l'univers.

Après la Terre nous rencontrons Mars, dont les analogies avec notre globe sont très frappantes. Cette planète rougeâtre, située à 58 millions de lieues du Soleil, accomplit sa révolution annuelle en 686 jours, et sa rotation diurne en 24 heures. C'est la planète la mieux connue du système. Nos astronomes ont pu en dresser une carte magnifique en dessinant ses mers, ses golfes et ses continents. Cette carte nous donne une idée très favorable de ce petit monde, où les terres,

découpées par de nombreux détroits, rappellent un peu Venise. En l'étudiant, on éprouve une furieuse envie de s'embarquer sur la mer de Moedler, de traverser la Manche étroite qui sépare le continent de Copernic du continent de Galilée, pour déboucher dans le vaste océan de Kepler.

A 200 millions de lieues du soleil gravite le colossal Jupiter. Ses jours sont de 10 heures, mais son année est 12 fois plus longue que la nôtre. Ce monde superbe, 1234 fois plus considérable que notre Terre, n'est pas penché, comme elle, sur l'écliptique, et peut ainsi jouir d'un éternel printemps. Il est à présumer qu'il n'est point encore assez refroidi pour être arrivé, comme la Terre, à son état normal. Peut-être la vie n'est-elle encore qu'ébauchée à la surface ? Quoi qu'il en soit, ce monde semble constitué de manière à devenir, s'il ne l'est déjà, le séjour fortuné d'une humanité supérieure.

Saturne opère sa révolution autour de l'astre roi à une distance de 364 millions de lieues. Son année dure autant que 30 années terrestres, et se compose de 25.000 jours. Son volume est 734 fois plus considérable que celui de la Terre, sans compter ses anneaux gigantesques dont le diamètre mesure plus de 70.000 lieues. Ce monde étrange avec ses nombreux satellites est à lui seul un petit univers. La température, provenant surtout de la chaleur de la planète, y est constante et plus élevée que chez nous. L'atmosphère est très dense et très chargée de vapeurs. La densité des matériaux est sept fois plus faible qu'ici, et il est probable que les saturniens sont des êtres aériens. Leur monde est unique dans le système, et sa configuration doit donner lieu à des phénomènes d'une splendeur sans égale. Uranus parcourt son orbite en 84 ans à une distance de 733 millions de lieues du Soleil. Ce monde lointain est 82 fois plus considérable que la Terre. Son atmosphère est dense, mais différente de la nôtre. La chaleur provient de la planète bien plus que du soleil, et si la vie règne à sa surface, elle doit être tout autrement organisée que sur notre globe.

Vient ensuite Neptune, qui est la dernière planète connue de notre système. Son orbite mesure sept milliards de lieues, et son année équivaut à 165 années terrestres. Il s'ensuit qu'une jeune fille de quinze ans dans ce pays lointain est plus vieille qu'Hérode, et que les vieillards pourraient y raconter leurs vieux souvenirs à notre Mathusalem !

J'ai cru devoir vous donner ou vous rappeler ces notions, madame, pour vous faire comprendre combien les horizons de la science diffèrent des horizons de la vieille théologie. Ces notions seront utiles, surtout pour ouvrir votre âme aux clartés de la révélation nouvelle.

L'astronomie, qui se borne à découvrir des astres ou à calculer leurs évolutions, n'est à mes yeux qu'une science morte et stérile. Que me font, en effet, ces globes innombrables perdus dans l'espace, à des distances infinies, s'ils doivent rester pour moi, des déserts inconnus ? Ils m'écrasent, ils me troublent et c'est tout. Mais si je puis voir en eux, des soleils, des terres qui roulent dans les cieux, des étapes où m'ont précédé des êtres chers, alors tout se transforme, et l'astronomie devient, pour moi, la plus belle des sciences. Elle est la géographie de mon pays, dont elle me fait entrevoir les splendeurs. La Terre n'est plus qu'une modeste auberge, où je passe une mauvaise nuit embellie par quelques beaux

rêves. Je me sens plus fort, plus joyeux, sachant qu'une vie plus pleine m'attend dans ces mondes radieux qui ne sont plus des astres, mais des rendez-vous.

Ces promesses ou ces rêveries ne sont, me direz-vous, que des déceptions. N'est-ce pas diminuer la splendeur de notre Jérusalem céleste que de la placer dans les étoiles ? Eh ! mon Dieu, où voulez-vous qu'elle brille, sinon dans les terres ou les soleils de l'espace ? Aux joies profanes du beau pays d'Astrée, vous préférez la vision béatifique des saints et la possession de Dieu. Mais, sachez-le bien, rien n'est profane dans l'univers, parce que Dieu est partout, remplissant tous les mondes de sa gloire. Vivre, dans le sens élevé du mot, c'est prendre graduellement possession de Dieu par une lumière toujours plus vive, un amour toujours plus ardent. C'est croître en puissance, avancer dans la joie, par le développement indéfini de notre indestructible personnalité, et nous acheminer à l'extase par le ravissement. Le bonheur est comme le bon vin : on ne l'absorbe pas, mais on le déguste, et c'est pour nous ménager cette ineffable joie, que le bon Dieu a placé devant nous l'infini de la durée avec l'infini de l'espace.

Nous aurons l'occasion, chère Madame, de revenir sur ce sujet dans les pages qui vont suivre, pour vous montrer toute la portée que peut avoir la connaissance de ces vérités, dès le plus jeune âge ; car vous savez, vous qui avez élevé si tendrement votre fils, toute l'importance de l'éducation.

Vous savez, par expérience, qu'il ne s'agit pas seulement d'orner l'âme enfantine des connaissances qui font l'être humain sociable et intelligent ; mais encore, mais par-dessus tout, de l'embellir des vertus qui lui dispenseront l'honnêteté. Il faut pour cela que l'enfant s'élève, des basses régions où domine l'instinct, aux régions supérieures où s'impose le devoir, qu'il apprenne à user noblement de ses facultés, à mesurer ses actions, à dompter ses appétits, à régler ses passions afin d'acquérir les généreuses habitudes qu'on appelle des vertus.

Mais il ne faut pas effrayer l'enfant par la vision ridicule des châtiments éternels, ne pas lui enseigner la religion de la peur qui fait les hypocrites et les méchants.

Remarquez autour de vous, dans la société de votre temps, vous pouvez tous les jours rencontrer des êtres qui paraissent parfaitement équilibrés. Aux yeux de leurs semblables, ils sont supérieurs, par leur intelligence, Par leur situation, par leur science et pourtant, presque toujours, il leur manque d'avoir reçu une éducation véritablement rationnelle, et cette insuffisance ne leur permet pas d'être sages dans leurs desseins, fermes dans leurs résolutions, fidèles dans leurs affections, irréprochables dans leur vie publique comme dans leur vie privée.

En les observant bien, vous découvrez rapidement l'immense orgueil dont ils sont remplis. Malgré leur situation sociale parfois brillante, malgré une réelle science et une réelle intelligence, ils sont mûrs pour toutes les turpitudes et pour tous les vices.

Pénétrés de leur suffisance, sûrs d'être plus forts et plus intelligents que ceux qui les entourent, leur pauvre âme inquiète et troublée ne sait jamais se préserver de l'enivrement dans le succès et de l'abattement dans l'adversité.

La Terre, pour ces orgueilleux, doit voir se dérouler toute leur vie. Il leur suffit d'avoir trouvé la fortune dans leur berceau pour se croire supérieurs à ceux qu'ils commandent quelquefois. Ah ! Madame, s'ils pouvaient concevoir un seul instant que ce monde où tout paraît leur sourire, n'est qu'une étape, combien leur cœur se trouverait modifié, nous n'assisterions plus à ces luttes mesquines que les hommes appellent les luttes de classes, nous n'assisterions plus à ces résistances féroces de ceux qui possèdent et qui croient que la fortune leur donne le droit d'exploiter leurs semblables.

Plaignons ces pauvres êtres, il leur a manqué cette éducation, large et bienfaisante, si nécessaire pour bien comprendre la vie ici-bas et percevoir la vie qui doit suivre.

LES MONDES HABITES

Depuis un siècle les découvertes astronomiques sont venues s'ajouter aux découvertes et toutes, sans exception sont venues renforcer la logique de la magnifique conception de l'Univers où la vie, sans arrêt, coule partout, toujours plus intensément.

Je sais que vous avez eu la sagesse, Madame, d'élever votre fils dans cette idée que le Monde n'est pas borné à notre petit globe et à ce propos vous me permettrez de vous rappeler un souvenir de la toute jeunesse de ce fils chéri. Peut-être à cette évocation, vos larmes couleront-elles, mais elles se tariront un peu en pensant que le doux chérubin que vous aimiez tant, avait énoncé, sans le savoir, une de ces grandes vérités que beaucoup d'êtres humains ont particulièrement besoin de méditer.

Il y a déjà quinze années, j'étais allé passer quelques jours dans votre petite maison, là-bas, sous le beau ciel du Midi. Votre mari dont, vous le savez, j'étais l'ami intime, m'avait supplié de venir me reposer et j'avais dû accepter son invitation.

Or, un soir que nous étions dans le jardin coquet devant la maison, votre bambin que vous teniez sur vos genoux s'amusait à lever ses jolis yeux vers le ciel merveilleusement étoilé et vous interrogeait sur la nature de ces points brillants qui lui paraissaient si magnifiques. Et je suis sûr que vous vous rappelez ses naïves paroles :

« Dis, petite mère chérie, est-ce que nous irons un jour dans les étoiles ? » Et souriante vous lui répondiez : (Mais oui, mon chéri, nous irons un jour, quand nous serons devenus les anges du bon Dieu.

— Alors, petite mère chérie, nous nous retrouverons tous, car je suis sûr que nous mériterons un jour d'y aller. »

Et nous avons souri de cette parole enfantine, sans nous douter, peut-être, qu'elle était profondément vraie. En lisant les lignes qui suivent vous sentirez combien elle était juste : c'est encore un chapitre, Madame, qui semble écrit pour

VOUS.

J'aborde aujourd'hui, madame, la question qui vous intéresse à un si haut point, en prenant pour guide un beau livre d'un charmant auteur : je veux parler de La Pluralité des mondes habités, par Camille Flammarion. Ce nom, comme vous voyez, sent la flamme, le météore, et convient-on ne peut mieux à celui que j'appellerais volontiers le poète de l'astronomie. Sans avoir vu les mondes autrement que par le télescope, cet aimable savant soutient que la plupart d'entre eux sont ou seront habités, tout simplement parce qu'ils doivent l'être. Rien ne prouve, en effet, qu'ils soient inhabitables ou inhabités, tandis que l'opinion contraire s'appuie sur une foule de preuves de convenance et de raison, sans compter le témoignage de certains pèlerins mystérieux.

D'abord, pour nous en tenir à notre système planétaire, pourquoi notre petit monde aurait-il un privilège dont les planètes voisines seraient dépourvues ? La Terre n'est ni la plus proche, ni la plus éloignée du Soleil. Elle n'occupe pas non plus le milieu parmi ses compagnes. En fait de lumière et de chaleur, Mercure en reçoit sept fois plus, et Vénus en reçoit le double. Est-elle plus favorisée du côté de l'atmosphère ? Il est permis d'en douter.

Vous me direz qu'il doit faire trop chaud dans Mercure, trop froid dans Saturne, et que ces mondes sont par conséquent inhabitables. Cette conclusion est loin d'être rigoureuse, car il est fort possible que ces mondes qui nous semblent si froids, reçoivent de leur foyer central une quantité de chaleur suffisante pour compenser celle qu'ils ne reçoivent pas du soleil. Il est possible aussi que ceux qui nous semblent trop chauds, soient pourvus d'une enveloppe capable d'amortir la chaleur des rayons solaires. Pour résoudre le problème du froid ou de la chaleur à la surface des mondes, il faudrait connaître la composition chimique et les propriétés physiques des atmosphères ambiantes. Ces atmosphères, en effet, agissent comme d'immenses serres chaudes. Elles laissent passer plus ou moins les rayons solaires, et s'opposent ensuite, avec plus ou moins d'efficacité, à ce que cette chaleur s'échappe par le rayonnement. Or, cette propriété suffirait pour donner une même température moyenne à des mondes diversement éloignés du Soleil.

Si une planète peut avoir quelque raison de se croire le centre du monde, assurément ce n'est pas la nôtre : ce serait bien plutôt Jupiter, dont les habitants ont besoin d'une grande modestie pour ne pas trop nous mépriser, en supposant qu'ils soupçonnent notre existence. Le voyageur qui est sorti de son village pour faire son tour de France, se débarrasse de bien des préjugés : celui qui pourrait quitter ce hameau qui se nomme la Terre, pour explorer les sphères qui nous environnent, risquerait fort de perdre bien des illusions.

Si nous comparons la densité respective des astres, nous constatons que celle du Soleil est un peu supérieure à celle de la houille, et celle de Mercure un peu moindre que celle de l'or. La densité de la Terre est à peu près celle de Vénus. Jupiter est un peu plus lourd que le chêne et Saturne aussi léger que le sapin. Uranus pèse comme le lignite, Neptune comme le hêtre, et Mars, notre voisin,

comme le rubis oriental. Dès lors, la densité de la Terre n'est ni la plus basse, ni la moyenne, ni la plus élevée. En comparant les masses entre elles, nous voyons que Jupiter pèse 338 fois plus que notre petit globe, et qu'il faudrait 350.000 terres sur le plateau d'une balance, pour faire équilibre au poids seul de l'astre du jour. Du reste, ces mondes lointains ont pris la peine de nous envoyer des messages pour appuyer nos conclusions. On a trouvé, dans plusieurs aérolithes, du carbone, c'est-à-dire un corps simple dont on peut toujours attribuer l'origine à des corps organisés. Un autre aérolithe renfermait de la tourbe et de l'eau : or, la tourbe se formant par la décomposition des végétaux, il est permis de supposer que cet aérolithe provient d'un monde où il existe de l'eau et certaines substances analogues à la végétation terrestre.

Il ne faut pas croire cependant que les habitants des autres sphères soient absolument identiques à ceux de notre Terre. Il est possible que leur organisme diffère plus ou moins, car chaque être doit être organisé selon le milieu où il est appelé à vivre. La grande loi qui domine toute manifestation vivante est celle-ci : les êtres sont conformés suivant leur séjour, et autour d'eux tout se trouve en harmonie avec les besoins de leur organisme. C'est en vertu de cette loi que les oiseaux émigrent pour chercher un climat conforme à leurs besoins. Quant à ceux qui restent, ils changent de pelage et s'habillent suivant les saisons.

Cette réserve posée, je ne puis concevoir qu'on puisse douter un instant du grand fait que nous affirmons. Si Dieu a créé des mondes habitables, l'harmonie du plan divin exige, en effet, que ces mondes soient habités. Quoi ! on voudrait que le Tout-Puissant, pour manifester sa gloire, eût créé une danse de globes superbes dans les vides infinis, et qu'il eût oublié de mettre sur ces astres splendides un seul être capable de le bénir et de l'aimer ! Dans quel but ces globes auraient-ils donc reçu des années, des saisons et des jours ? Pourquoi la vie n'éclorait-elle pas à la surface de ces mondes que des océans baignent, qu'une atmosphère entoure, et qui reçoivent comme notre Terre les rayons fécondants du soleil ? O mondes splendides qui voguez dans les cieux, et qui faites rêver tant d'âmes de poètes ou de martyrs, est-il possible que vos plages ne soient que d'affreux déserts ; que vos montagnes se regardent éternellement dans un morne silence ; que nul oiseau ne peuple vos bocages, et que nul esprit ne soit là pour s'écrier : Dieu est grand !

Certaines âmes pieuses, je le sais, regardent la Terre comme le seul monde habité, sous prétexte qu'elle a eu seule l'insigne honneur d'être foulée par les pieds sacrés de Jésus-Christ, mais c'est précisément ce qu'il faudrait prouver. Le symbole des Apôtres nous dit que le Christ, après sa Passion, «est descendu aux enfers», c'est-à-dire dans un monde inférieur au nôtre, pour y jeter sans doute une lueur d'espérance avec une parole de vie. Or, s'il a daigné descendre si bas, pourquoi aurait-il dédaigné de visiter des mondes supérieurs, pour leur apporter un surcroît de joie avec un surcroît de lumière ? Et puis, il est bien permis de supposer que certains mondes sont peuplés par des humanités assez éclairées, assez pures, assez aimantes pour n'avoir plus besoin d'un Rédempteur. Loin de prouver la prééminence de la Terre sur les autres mondes, l'incarnation du Verbe, et surtout sa Passion, nous révèlent plutôt son infériorité. Si le Christ a dû souffrir

pour nous racheter, c'est que nous étions une race déchue, et rien ne nous démontre que pour peupler un monde, une humanité doit être absolument aussi dépravée que la nôtre. Il est même consolant de croire que le Christ, avant d'arriver jusqu'à notre Terre, a dû rencontrer sur sa route quelque sphère plus fortunée, absolument dépourvue de pharisiens, un monde où il n'a pas eu à compter avec une synagogue intolérante et puissamment organisée.

Laissez-moi vous raconter une de mes plus profondes impressions. Me trouvant à Metz il y a quelques jours, je m'acheminai le soir vers le beau monument qui recouvre les restes de nos soldats morts pour la patrie. Je priai avec ferveur sur cette grande tombe, et je pleurai en lisant cette inscription tirée du livre des Macchabées : « Malheur à moi ! Suis-je donc né pour voir l'affliction de mon peuple, et le renversement de la Ville sainte ; pour demeurer en paix lorsqu'elle est livrée entre les mains de ses ennemis ! » Quand je me relevai, les étoiles brillaient au ciel et semblaient sourire à ma douleur. Je m'écriai : O mondes splendides, une voix me dit que vous prenez notre terre en pitié, parce qu'on ne voit point régner à votre surface les iniquités dont elle est le théâtre. Là-haut, les mères n'enfantent pas des fils dans la douleur et ne les élèvent pas avec amour, pour qu'on les fauche par la mitraille au printemps de leur vie ! Là-haut, on ne voit pas de potentats qui se croient suscités de Dieu pour mutiler les nations !

Le paradis est grand, madame, car ce paradis n'est autre que le ciel infini, avec sa vie multiple et ses joies graduées. Nul autre ne saurait combler nos désirs. L'homme veut le changement, il a la passion du nouveau, la fièvre du mieux. Le plus grand charme de la femme, à ses yeux, c'est d'être « un livre dont on ne tournera jamais le dernier feuillet ». Eh bien ! le ciel que Dieu a promis à ceux qui l'aime est aussi un livre, livre varié, magnifique, dont chaque page doit nous procurer une émotion nouvelle, et dont les siècles des siècles nous permettront à peine d'épuiser les feuillets.

Ne soyez pas trop impatiente, cependant de prendre votre essor « vers la charmante étoile qui semble vous sourire ».

Un homme d'esprit écrivait à une femme de cœur : « Aimez et respectez la vie, sinon pour elle, du moins pour vos amis. En quelque état que soit la vôtre, j'aimerais toujours mieux vous savoir occupée à la filer qu'à la découdre. » Laissez-moi vous dire, avec moins de grâce et plus de chaleur : « Aimez et respectez la vie qui vous permet de vous embellir en faisant des heureux. Efforcez-vous surtout de la rendre assez pleine, pour n'avoir pas à la reprendre dans un monde d'où les plus belles âmes désirent tant s'envoler. »

Hélas, Madame, vous savez que les découvertes astronomiques les plus précises, les données scientifiques nouvelles n'ont pas influé sensiblement sur l'intransigeance presque absolue de certaines confessions religieuses et sur la forme d'interprétation étriquée qu'elles donnent du plan divin.

L'erreur de bien des religions a été, jusqu'ici de rabaisser la Création et son Créateur à une parcelle imperceptible de matière spiritualisée ayant pour assise unique, en dehors du trône hypothétique dans les vastes cieux, notre petit globe

terrestre.

Outre la monstrueuse ignorance qui se dégage d'une conception pareille, cette théorie mène forcément à la négation de tout progrès. Elle obscurcit l'intelligence, sème la désespérance, supprime l'effort persévérant et bienfaisant qui s'applique à pénétrer plus complètement dans le domaine des lois naturelles incomplètement connues du genre humain.

Elle est, si l'on peut dire, le triomphe même de l'égoïsme, puisqu'elle rabaisse l'œuvre de la Divinité en l'emprisonnant dans les limites étroites et bornées d'une infime sphère au sein des espaces infinis.

Ceux qui mettent en avant une théorie aussi outrageante pour Dieu ne s'aperçoivent pas que leur erreur d'interprétation est combattue par le Christ dont ils se disent cependant les disciples.

La pluralité des Mondes habités et son acceptation basée sur la logique et les découvertes scientifiques, ne rapetisse pas l'Univers, mais elle fait entrevoir, au contraire, une parfaite justice, une parfaite harmonie dans toutes les parties de l'œuvre divine.

La réfutation des erreurs sacrilèges érigées en dogmes est tout entière contenue dans certaines paroles de Jésus.

Pour indiquer aux hommes de son époque que la Terre n'était pas la seule sphère susceptible de recevoir les créatures de Dieu, il a, dans une phrase très courte, qui sera toujours en harmonie avec le progrès humain, donné magnifiquement la conception possible, voire certaine de la pluralité des Mondes habités.

« Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. »

Tout commentaire de cette lumineuse parole paraît presque superflu. Il est cependant utile de dire pourquoi le Christ a parlé ainsi.

Il aurait pu, possédant toute science et toute sagesse, s'exprimer dans un langage plus scientifique, mais les enseignements qu'il aurait pu donner ainsi, ne seraient restés rigoureusement vrais que pendant un temps déterminé, l'évolution constante de la science amenant peu à peu cette dernière à modifier ses formules plus ou moins abstraites selon les âges de l'humanité.

La formule employée par Jésus est plus simple. Elle s'applique à tous les temps. Elle laisse aux hommes le champ libre pour découvrir par le travail et l'effort patient, toute la vérité.

Dans sa simplicité et toute sa beauté familiale, elle embrasse la Création tout entière. Elle indique clairement que Dieu n'a pas semé sur la Terre seule la parcelle d'intelligence qu'il a dévolue à chacune de ses créatures.

La parole de Jésus implique que selon la richesse de l'esprit qui évolue peut à peu dans l'espace et dans le temps, il est donné à cet esprit d'habiter tour à tour de nouvelles sphères, absolument comme un homme, dans la vie terrestre, peut successivement, selon son degré de fortune matérielle, s'offrir le luxe d'habiter des appartements de plus en plus somptueux.

Mais, en l'occurrence, la richesse seule de l'esprit est en jeu, les liens matériels allant toujours s'affaiblissant jusqu'à l'épuration complète.

Et voilà pourquoi, Madame, votre âme doit redevenir joyeuse. Vous savez avec quel soin vous avez formé le cœur et l'âme de votre fils. Peut-être a-t-il franchi déjà les mondes de douleur et il est arrivé aux vastes espaces lumineux qui recèlent les sphères avancées.

L'ECHELLE DE JACOB

Aucune dissertation, aucune théorie, aucune étude, ne pourront mieux vous donner la compréhension de la parfaite solidarité qui unit tous les mondes de l'espace que la lecture de ce chapitre.

Il vous expliquera le « pourquoi » de la vie et vous rendrez grâce au Seigneur d'avoir éclairé votre âme inquiète.

Vous demandez, madame, si « c'est bien la peine de vivre quand la vie cesse de mentir », et vous ajoutez que la Terre vous semble une prison.

Oui, la Terre, pour beaucoup, est une prison, et pour plusieurs un bagne. Chaque existence, même la plus obscure, est un drame plus ou moins douloureux, et voilà pourquoi l'élégie est une banalité. D'un autre côté, quand on réfléchit que Dieu est chose si bonne que meilleure ne peut être, comment croire que son œuvre soit mauvaise ? Il s'agit donc, d'accorder l'existence du mal sur la Terre avec l'harmonie nécessairement parfaite de l'œuvre divine. Ce terrible problème a préoccupé, dans tous les temps, les plus nobles esprits, et nulle théologie n'a su la résoudre de manière à contenter la raison. Pour nous, laissant de côté tous les systèmes plus ou moins ingénieux, nous disons : Le mal existe, mais il n'est qu'une privation du bien ; s'il domine sur la Terre, c'est que notre petit monde n'est qu'un anneau inférieur dans la chaîne infinie des mondes et des humanités qui les peuplent.

La Nature nous enseigne, en effet, que tout est construit suivant des lois sérielles, que l'Univers n'est point un ensemble de créations disparates et coéternelles, mais une succession d'êtres plus ou moins avancés suivant leur âge et suivant leur rôle. Elle nous enseigne que la grande harmonie n'est point constituée par une certaine quantité de notes à l'unisson, mais par des notes de degrés inégaux, sorties des gammes ascendantes. Elle nous montre, dans l'ensemble des êtres vivants, une gradation insensible du plus bas au plus haut de l'échelle, selon cet axiome incontestable : « La nature ne fait pas de saut. » Elle nous atteste enfin que la beauté du système général résulte de ce que l'ordre n'est jamais troublé par des caprices irréguliers, et domine toujours l'universelle série des êtres.

Partant de ce fait, mettons-nous en face de l'univers, en laissant à notre pensée la liberté de son essor. Qui nous dit que les mondes, avec les humanités, ne

forment pas une grande unité hiérarchique, depuis ceux où les conditions d'habitabilité sont les moins heureuses, jusqu'à ceux qui sont à l'apogée de la splendeur et de la gloire ? Qui nous dit que la grande humanité collective n'est pas formée d'une suite non interrompue d'humanités partielles, assises à tous les degrés de l'échelle du bonheur et de la perfection ?

Je ne puis m'empêcher de croire que tous les êtres forment une guirlande graduée, depuis la galionelle jusqu'à l'archange, jusqu'à Dieu principe et fin de tout ce qui existe. Je me représente chaque monde comme un vaste amphithéâtre formé d'innombrables gradins, et ces gradins divers occupés par autant de séries d'êtres plus ou moins parfaits. Chaque monde, à son tour, n'est qu'un gradin plus ou moins élevé de cet amphithéâtre immense, infini, qui s'appelle l'univers. Dans ces mondes naissent, vivent, meurent des êtres en rapport, par leur perfection relative, au séjour plus ou moins heureux qui leur est assigné. Ainsi, l'homme parti du dernier des mondes, s'épurant, progressant, s'angélisant par des transformations successives, monte un à un les échelons de cette magnifique échelle de Jacob, gravitant toujours vers Dieu, et se rapprochant sans cesse de son essence, de sa lumière, sans jamais s'y perdre ou s'y confondre.

Avec de tels horizons, madame, on s'explique la douleur et on la brave. On plane sans effort au-dessus des petites misères et des petites passions de ce monde. On se sent grand dans sa poussière et joyeux dans son agonie.

La conception mesquine de l'univers provoque le désespoir, le blasphème, et conduit à l'athéisme, tandis que dans notre manière d'envisager l'œuvre divine, tout s'explique et tout s'harmonise. L'humanité terrestre, avec ses dépravations ou ses souffrances, trouve sa place, dans les degrés inférieurs de cette vaste hiérarchie, et l'unité du plan divin nous apparaît dans sa magnifique beauté. Etant plus loin du soleil de la perfection, notre petit monde est plus obscur, et l'ignorance y résiste mieux à la lumière. Les passions mauvaises y ont conservé plus d'empire, et y font plus de victimes, parce que son humanité n'est encore qu'à l'état d'ébauche. C'est un lieu de travail, d'expiation, où l'on se dégrossit, où l'on se purifie pour avancer de quelques pas vers le bonheur. C'est un noviciat où nous amassons les connaissances et les vertus qui nous serviront de diplômes, ou de cartes d'entrée dans les mondes supérieurs.

Juger de la création universelle par la Terre ce serait juger de l'Iliade par un vers, de la transfiguration par une nuance. Sachons comprendre que la Terre, avec tout son mobilier, n'est qu'un individu, que son humanité n'est encore qu'un enfant qui vacille, et nous ne serons pas tentés d'accuser Dieu. Mais si la Terre est le seul monde habité, on ne comprend plus rien à l'œuvre divine, car on arrive à cette conclusion monstrueuse : Toute l'effusion de la puissance et de la bonté infinie n'a abouti qu'à la production d'un grain de poussière couvert de fourmis malheureuses, dont la vie ne s'alimente que par la mort, et qui toutes, sauf quelques rares exceptions, doivent être balayées dans les abîmes de l'enfer !

Que de sueurs, de larmes ont abreuvé la Terre ! que de sang elle a bu ! que de soupirs s'y sont fait entendre ! combien de victimes a dévorées ce Moloch insatiable qu'on appelle la guerre ! Pas une année, pas un jour peut-être où l'on

ne se batte sur quelque point du globe. Le génie de l'homme se dépense à inventer les engins les plus meurtriers, et par une convention mutuelle on glorifie celui qui sait couvrir de quelque prétexte les massacres les plus effroyables. Celui qui tue un homme est un meurtrier, un criminel qui mérite l'échafaud ; celui qui fait tuer des centaines de milliers d'hommes est un conquérant dont toutes les fanfares chantent le triomphe !

Pourquoi nous serait-il interdit de rêver des mondes où l'homme peut vivre sans faire de victimes, et sans voir dans ses frères autant de rivaux ? Ah ! je les vois d'ici ces mondes où l'homme n'a plus seulement une royauté fictive, mais où il règne véritablement en souverain, comme il convient à l'esprit de régner sur la matière.

Ceci n'est pas un rêve, mais un pressentiment. De même qu'ici-bas tous les êtres tendent vers la lumière, dans toute la création, tous les êtres aspirent à une destinée supérieure. Ni les humanités, ni les mondes ne stationnent au même degré d'élévation. Tout marche, tout monte, et cette ascension, plus ou moins rapide, constitue la merveilleuse diversité des cieux.

Ainsi ce qui est ne fait qu'annoncer ce qui doit être, et le présent ne fait que préparer l'avenir.

Ah ! madame, il est doux, avec de telles pensées, de rêver le soir en contemplant les étoiles. Elles ont alors un langage qui va au cœur, et l'on s'enivre de leur magique regard. O firmament constellé, comme tes harmonies sont devenues délicieuses pour ma pauvre âme ! comme tu la relèves en la disposant à la gratitude pour mon Père, à la bonté pour mes frères ! qu'il m'est doux de voir, dans ton multiple rayonnement, autant de foyers divers où de nombreuses familles humaines travaillent et prient ! autant d'étapes où sont allés nous attendre nos bien-aimés pleures ! Que de fois, accoudé à ma croisée ouverte, j'ai oublié les vains bruits de la Terre et les amertumes de mon exil, en vous suivant d'un œil humide !

Avec de telles convictions, tout est grand, tout est divin dans la Nature. La science a brisé la frêle cloison qui nous retenait captifs et nous rendait moroses. Nous savons maintenant que la Terre n'est pas le monde, et que le monde ne périt pas pour un accident aussi léger que la dissolution d'un soleil. L'éternité future se confond pour nous, avec l'éternité présente, et nous apprécions à leur valeur les plaisirs factices ou les épreuves d'un jour. Enfin, une parenté universelle réunit tous les êtres, et la mort ne nous apparaît plus que comme une transformation de la vie. Nous comprenons alors le cri qui s'échappa des lèvres d'un jeune martyr le matin du jour où il devait être brûlé vif. Ayant ouvert la fenêtre de sa prison, pour contempler une dernière fois l'aurore : « C'est beau, dit-il, mais que sera-ce quand nous allons être exaltés par-dessus tout cela ! »

A l'infini de nos aspirations, l'esprit consolateur vient offrir l'infini réel de l'univers. Les hommes que nous avons connus, aimés, admirés, ne sont pas perdus pour nous. Ils sont là, dans ce ciel calme qui nous domine. Plus heureux que nous, ils ont levé un coin du voile qui nous dérobe encore la vérité, et regardent avec une amoureuse pitié leurs compagnons d'exil que les ombres

enveloppent encore.

Lorsque je ferme les yeux pour rentrer par la pensée dans le cercle étroit de la théologie vulgaire, j'éprouve la sensation qui saisit le prisonnier au moment où il pénètre dans un cachot humide et sombre. Quand, au contraire, je laisse voguer ma pensée, toutes voiles déployées, au souffle béni de la révélation nouvelle, je me sens plus fort et meilleur, à force de me sentir joyeux. Elle a balayé de mon âme, comme un radieux soleil, tous les brouillards malsains de la nuit. C'est qu'elle est pleine d'onction, de ravissements, et nous montre sous son vrai jour, non seulement la création infinie, mais ce qui nous touche de plus près, la mort et la vie de l'homme, son origine, sa nature et ses destinées. Elle est la parole qui tombe du ciel étoilé, et à laquelle répondent tous nos instincts, tous nos pressentiments les plus purs. Elle est la rosée divine descendue de l'Hermon pour rafraîchir les plaines arides de cette Galilée que nous appelons les réalités de la vie.

Je sais, chère Madame, qu'en lisant les lignes qui précèdent, vos yeux se sont mouillés et que peut-être vous avez laissé couler vos larmes.

Nous sommes encore à l'heure où bien des cœurs saignent, car l'ombre sinistre qui s'est étendue sur l'humanité n'est pas encore complètement disparue. Les mères et les épouses, toutes les femmes au cœur aimant, toutes celles qui peinent et qui souffrent, toutes celles qui tremblent et qui prient, lèvent leurs yeux rougis vers le Ciel sans arriver à calmer leur crainte et apaiser leur douleur.

Comme vous, chère madame, elles auraient avantage à lire ces pages, pour retrouver l'espérance accompagnée de la foi raisonnée qui leur apporterait l'assurance de la survie et nous pourrions dire à toutes, avec la certitude d'être compris :

« O vous qui souffrez, vous qui pleurez vos chers morts disparus, faites plus que d'espérer, croyez, soyez sûrs que tout n'est pas fini. Des écrivains, des poètes, bien des fois déjà ont pressenti les grandes vérités dont nous vous parlons aujourd'hui. Tenez, écoutez un grand poète, écoutez Victor Hugo :

Non. Le cercueil n'est pas, homme, ce que tu crois.
La mort, sous le plafond des tombeaux noirs et froids,
C'est la mystérieuse et lumineuse offrande.
Ce n'est pas seulement pour l'âme qu'elle est grande,
Mais pour la chair, poids vil sur la terre gisant ;
La tombe, astre central, vers qui tout redescend,
Jetant un rayon double à la double frontière,
Transfigure l'esprit, transforme la matière,
La Mort qui n'est pour toi qu'un spectre monstrueux,
Saisit l'être et le tord entre ses doigts noueux,

Et, comme une laveuse agenouillée au fleuve,
Blanchit les os, les corps, la chair de l'esprit veuve,
La guenille animale et le haillon humain
Dans un ruissellement de lumière sans fin.
C'est dans la splendeur que tout se décompose,
La mort c'est l'unité qui reprend toute chose.

Cette éclatante métamorphose, madame, est une réalité et la science, aujourd'hui, vous permet d'étayer votre croyance. Vous qui n'en pouvez plus d'avoir tant pleuré, vous qui aviez presque perdu l'espérance et la foi, la foi aveugle, venez connaître les charmes de la foi raisonnée. Cette foi-là n'effarouchera jamais votre âme. Croyez sans crainte, parce que Dieu doit être le vainqueur du mal. Votre âme confiante connaîtra enfin tout le bonheur de croire, toute la vertu de la foi raisonnée. Le même poète vous le dit en vers éloquents :

Oh ! croire, c'est la récompense
Du penseur aimant, quel qu'il soit ;
C'est en se confiant qu'on pense
Et c'est en espérant qu'on voit !
Chante, ô mon cœur, l'éternel psaume
Dieu vivant, dans ma nuit d'atome,
Si je parviens, bien loin du jour,
A comprendre, moi grain de sable,
Ton immensité formidable
C'est en croyant à ton amour !...

LA GRANDE TRADITION

« Ceci doit expliquer cela ». Ce chapitre complète le précédent. Avec un peu de logique, un peu de raisonnement, le plan divin vous apparaîtra dans ses grandes lignes. Et votre âme émerveillée, encore captive dans sa prison de chair, s'élèvera déjà vers les sommets où un jour, libre et heureuse, elle essaiera ses ailes pour s'élever encore plus haut.

Le dogme fondamental de l'Evangile éternel, n'est autre que celui de la grande vie progressive des âmes sur le théâtre infini de la création. Ainsi, nous ne sommes tous, nous autres mortels, que des esprits captifs de la chair. Tous, nous avons déjà subi plusieurs captivités de ce genre, et nous sommes loin d'en avoir épuisé la série. Chaque vie mortelle, chaque incarnation temporaire est un creuset où l'esprit s'épure, une lutte où ses facultés se développent, un échelon qu'il doit franchir sur la grande échelle qui mène à la perfection.

Ce dogme vous étonne, dites-vous ; il en étonne bien d'autres, ce qui ne saurait me surprendre. Cependant, quand on réfléchit sérieusement, quand on étudie sans parti pris, on reste convaincu qu'il n'en est pas de plus rationnel et de plus consolant. Seul, il explique l'homme et justifie Dieu.

Aussi, loin d'être une nouveauté, même on vous le dit, ce dogme peut revendiquer, en sa faveur, la plus antique et la plus universelle tradition. Il se retrouve plus ou moins défiguré dans la plupart des monuments sacrés ou profanes. Il n'a subi d'autre éclipse que celle du moyen âge, et il est en train d'envahir toutes les plus nobles intelligences des temps modernes.

Nous lisons dans les Védas, cette bible de l'Inde qui se perd dans la nuit des temps : « Si vous vous livrez à vos désirs, vous ne faites que vous astreindre à contracter, en mourant, de nouveaux liens avec d'autres corps et avec d'autres mondes. » M. de Vogué résume ainsi son étude sur l'ancienne croyance des Egyptiens : « Prise à l'origine et avant les mythes subtils qui la défigurèrent, la doctrine égyptienne nous présente le voyage aux terres divines comme une série d'épreuves au sortir desquelles s'opère l'ascension dans la lumière, la manifestation au jour et la réunion de la parcelle errante à la substance éternelle. »

Les sages de la Grèce avaient puisé leur science aux sources de l'Egypte : de là, les hautes conceptions de Pythagore, malgré ses erreurs, sur la transmigration des âmes, et de Socrate sur la vie future; de là les mystères d'Eleusis, dont les différents degrés d'initiation représentaient les degrés divers de la voie ascendante de l'esprit. Plotin dit, en parlant des dieux : « Ils assurent à chacun le corps qui lui convient et qui est en harmonie avec ses antécédents, selon ses existences successives. » Le divin Platon avait dit avant lui cette belle parole : « Apprendre, c'est se souvenir. »

Les Gaulois croyaient, d'une foi vivace, à la vie progressive de la personnalité humaine. Ils divisaient l'univers en trois cercles : « celui de Dieu, séjour de la divine essence ; celui du bonheur, séjour des esprits purs, et celui des voyages, séjour des esprits qui s'épurent ».

Nos livres sacrés, sans être aussi explicites, nous offrent cependant des textes bien significatifs. Dieu dit à Jérémie « qu'il l'a connu avant qu'il fût formé dans le ventre de sa mère ». Nous lisons dans le livre de la Sagesse ces paroles fort remarquables : « J'étais un enfant bien né, et une bonne âme m'était échue ; ou plutôt étant bon, j'étais venu dans un corps sans souillure. » Job s'écrie : « L'homme étant mort une fois, pourrait-il naître de nouveau ? Dans cette lutte où je me trouve tous les jours de ma vie, j'attends que mon changement arrive. »

Les saints Evangiles sont beaucoup plus clairs, et il est bien difficile, après les avoir médités, de comprendre comment le grand dogme de la réincarnation a pu être écarté par une théologie qui les accepte pour fondements.

On lit dans saint Mathieu : « Je vous le dis en vérité, entre les enfants des femmes, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste. Et si vous voulez entendre, il est lui-même Elie qui doit venir. Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. »

Nous lisons dans l'Évangile de saint Jean : « Il y avait un homme d'entre les pharisiens, nommé Nicodème, l'un des principaux Juifs. Cet homme vint de nuit trouver Jésus et lui dit : « Maître, nous savons que tu es un docteur venu de la part de Dieu, car personne ne saurait faire les miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui. » Jésus lui répondit : « En vérité, je te dis que si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. » Nicodème lui dit : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le ventre de sa mère et naître une seconde fois ? » Jésus répondit : « En vérité, je te dis que si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne t'étonne point de ce que je t'ai dit : Il faut que vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit, mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit. » Chez les Hébreux, l'eau représentait la source de la matière, et quand Jésus dit que l'homme doit renaître d'eau et d'esprit, n'est ce pas comme s'il disait qu'il doit renaître de matière et d'esprit, c'est-à-dire en corps et en âme ?

Le Sauveur ajoute ces paroles trop peu remarquées : « Vous êtes maître en Israël, et vous ignorez ces choses ? » S'il se fût agi de la renaissance purement spirituelle opérée par le baptême, cette surprise du Sauveur serait incompréhensible, car Nicodème aurait pu répondre ceci : « Assurément j'ignore ces choses, car il est bien permis, même à un maître en Israël, d'ignorer ce que vous venez de révéler au monde pour la première fois. » Les paroles du Sauveur pouvaient donc avoir un sens plus profond, et son étonnement devrait peut-être se traduire ainsi : « J'ai pour la multitude des enseignements à sa portée, et je ne lui livre la vérité que dans la mesure où elle peut la comprendre. Mais avec vous qui êtes maître en Israël, et qui, en cette qualité, devez être initié à des mystères plus élevés, j'avais cru pouvoir aller plus avant. »

Cette interprétation semble d'autant plus lumineuse que le Zohar des Juifs enseigne la pluralité des mondes et des existences. Saint Jérôme affirme que la transmigration des âmes était enseignée, comme une vérité traditionnelle, à un petit nombre d'initiés. Quant à Origène, il considère la réincarnation comme le seul moyen d'expliquer certains récits bibliques, et spécialement l'antagonisme profond qui existait entre Jacob et Esaü.

Un jour Jésus demande à ses disciples ce qu'on dit de lui parmi le peuple. Ceux-ci répondent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie, ou quelqu'un des anciens prophètes revenu au monde. » Jésus, loin de les reprendre comme s'ils eussent débité des rêveries impossibles, se contente d'ajouter : « Et vous, qui croyez-vous que je suis ? » Quand il rencontre l'aveugle-né, ses disciples lui demandent si cet homme est né aveugle à cause des péchés de ses parents, ou des péchés qu'il a commis avant de naître ?

Ils croyaient donc à la possibilité de la réincarnation, et à la préexistence possible de l'âme. Leur langage ferait même croire que cette idée était répandue dans le peuple, et Jésus semble l'autoriser, loin de dire un mot pour la combattre. Il parle des nombreuses demeures dont se compose la maison du Père, et Origène, commentant ces paroles, ajoute: ce Le Seigneur fait allusion aux

stations différentes que les âmes doivent occuper, après qu'elles ont été dépouillées de leurs corps actuels, et qu'elles en ont revêtu de nouveaux. »

Vous voyez, madame, par ces citations que la doctrine de la réincarnation est moins nouvelle qu'on ne serait tenté de le croire. J'ajoute qu'elle a été à toutes les époques le patrimoine d'une foule d'esprits d'élite, qui ont su conserver l'indépendance de leur propre pensée.

« La philosophie, dit Charles Bonnet, nous donne les plus hautes idées de l'univers. Elle nous le représente comme la collection harmonique de tous les êtres créés. Le présent a été déterminé par le passé, et détermine l'avenir. Non seulement tous les systèmes et tous les grands corps du même système sont harmoniques entre eux, ils le sont encore dans leur rapport à la coordination des divers êtres qui peuplent chaque monde planétaire. Tous ces êtres gradués, ou nuancés à l'infini, ne composent qu'une même échelle dont les degrés expriment ceux de la perfection corporelle, et de la perfection intellectuelle que renferme l'univers. L'univers est donc la somme de toutes les perfections réunies et combinées, et le signe représentatif de la perfection souveraine.

« Le degré de perfection acquise déterminera, dans l'avenir, le degré de bonheur ou de gloire dont jouira chaque individu. Il y aura donc un flux perpétuel de tous les individus de l'humanité vers une plus grande perfection, ou un plus grand bonheur ; car un degré de perfection acquis conduira par lui-même à un autre degré, et parce que la distance du créé à l'incréé, du fini à l'infini, est infinie, ils tendront continuellement vers la suprême perfection sans jamais y atteindre. »

Dupont de Nemours, Ballanche ont écrit sur ce sujet des pages remarquables, et un autre écrivain prête à l'un de ses personnages, les belles pensées que voici : « Combien de formes l'être promis au ciel, a-t-il usées, avant d'en venir à comprendre le prix de la solitude dont les steppes étoilées sont le parvis des mondes spirituels ! Après avoir expérimenté le vide et le néant, les yeux se tournent vers le bon chemin. C'est alors d'autres existences à user, pour arriver au sentier où brille la lumière. La mort est le relais de ce voyage. Quand arrive le jour heureux où vous mettez le pied dans le chemin, la Terre n'en sait rien, elle ne vous comprend plus, vous ne vous entendez plus, elle et vous. Les hommes qui arrivent à la connaissance de ces choses, et qui disent quelques mots de la parole vraie, ne trouvent nulle part où reposer leur tête et périssent souvent sur les échafauds, tandis que les anges leur ouvrent les portes du ciel. »

Pascal était plus près de la vérité qu'il ne le soupçonnait lui-même, quand il s'exprimait ainsi : « L'homme s'instruit sans cesse dans son progrès, car il tire avantage non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs. De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance, de jour en jour, dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours, et qui apprend continuellement. Comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse de cet homme universel ne

doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés ? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes ; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut retrouver cette antiquité que nous révérerons dans les autres. »

Oui, les plus jeunes sont les plus vieux, et les modernes sont les anciens, parce qu'ils ont accumulé plus de lumières, en subissant plus d'épreuves.

Lisez nos grands poètes, nos grands historiens, nos grands penseurs enfin, et vous verrez, malgré leurs discrètes réserves, qu'ils partagent à peu près tous les belles vues que je vous expose. Ces nobles intelligences répudient avec le même dégoût les théories matérialistes et les théories ultramontaines. Plus religieuses qu'on ne se le figure dans votre monde, elles croient sincèrement à l'existence de Dieu et aux évolutions progressives de l'âme humaine dans l'infini des cieux. C'est que rien n'est plus rationnel au fond que cette doctrine si étonnante au premier abord. Quand on l'examine sans parti pris, on voit avec ravissement que seule elle résout tous les grands problèmes, et nous donne l'explication plausible d'une foule de phénomènes qui semblaient autant de mystères accablants.

Votre âme, chère Madame, doit donc être rassurée. La raison qui est le meilleur guide, la logique qui est son plus ferme appui vous crient éloquemment la vérité. Aucune autre théorie religieuse n'est susceptible de vous donner mieux. Les religions actuelles, vous le savez, sont impuissantes à vous apporter les consolations véritables et les fermes espoirs. Sans aucunement les combattre et être leur ennemie, continuez à vous instruire et ne vous écarterez jamais de la logique qui sera pour vous en toutes circonstances, la meilleure des sauvegardes.

L'ETANG DE FEU

Vous savez, sans doute, chère Madame, que certains poisons violents, pris à dose modérée, peuvent être mortels, alors qu'absorbés en grande quantité ils perdent leurs propriétés nocives.

Certains dogmes, par leur exagération même ne peuvent impressionner les êtres humains. Ils deviennent tout simplement odieux et ridicules, sans provoquer la crainte. Parmi eux, le dogme de l'enfer éternel, n'effraye plus personne, il fait sourire et ne peut, en aucune façon, rendre les croyants meilleurs.

Le chapitre qui suit triomphera de vos derniers doutes. Une grande joie vous pénétrera et vous remercierez Dieu qui vous permet de subordonner votre foi à votre raison.

Quoique ravie, madame, vous restez inquiète. En pensant à René, vous songez parfois à certains sermons plus ou moins orthodoxes. Vous sentez bien, dites-vous, que Dieu si bon qu'il soit, doit haïr le mal, parce qu'il est la sainteté même.

Vous comprenez que les lois divines, pour être efficaces, doivent être revêtues d'une sanction, et que les méchants doivent être punis, comme les bons doivent être récompensés, mais vous ajoutez que « l'Enfer vous révolte », ce qui ne saurait me surprendre.

Comme vous j'ai frémi, non pas de peur, mais d'indignation en entendant certains prédicateurs nous dépeindre les tourments des damnés. A les en croire, ces malheureux se tordront éternellement dans l'étang de feu. Victimes toujours mourantes et toujours vivantes, ils sentiront sans cesse les morsures de ce feu qui brûle sans détruire. Ils en seront imbibés, saturés jusque dans la moelle de leurs os, dans les fibres les plus cachées de leur être. Il y a là-bas, on ne sait pas précisément à quel endroit, des démons armés de fourches, de pinces, de tenailles, faisant, pendant l'éternité l'office de bourreaux. Rebelles à Dieu pour faire le bien, ils sont d'une docilité merveilleuse pour faire le mal, et jamais ne se rebutent de leurs horribles fonctions. Si méchants et si nombreux qu'ils soient, les démons s'entendent d'un bout à l'autre de l'abîme, afin que leurs victimes ne goûtent point un instant de repos. Dieu tire d'abord du sépulcre nos corps d'argile, dont les atomes sont dispersés. Il les en retire tels qu'ils y sont entrés, avec leurs infirmités originelles, et les dégradations successives de l'âge, de la maladie, du vice ; il nous les rend dans cet état décrépits, et tout couverts des flétrissures que la vie et la mort leur ont imprimées. Voilà le premier miracle opéré en dépit de toutes, les lois de la chimie, et voici le second : à ces corps chétifs qui tendent invinciblement à se dissoudre, il inflige l'immortalité. Cette effroyable résurrection ne nous rétablit ni dans les conditions physiques de l'homme innocent, ni dans les conditions physiques de l'homme coupable. C'est une résurrection de nos misères seulement, avec une surcharge de misères plus horribles. Pour réaliser un tel chef-d'œuvre, Dieu change toutes les propriétés qu'il avait lui-même assignées aux composés de la matière. Lui, le Père, il fait un prodige pour maintenir vivante la pourriture humaine, et jouir éternellement de son supplice. Il devient ainsi le seul vrai bourreau de l'enfer, car seul, par sa volonté permanente, il peut empêcher le feu de s'éteindre, les chairs de se consumer, et les démons de crier : Grâce !

Et que faut-il, d'après les théologiens, pour précipiter une créature dans ces désespoirs sans fin ? Est-il nécessaire d'avoir versé le sang de l'homme, persécuté le faible, dépouillé la veuve ? Faut-il avoir blasphémé Dieu, s'être vautré dans la fange ? Est-il indispensable d'avoir été traître comme Judas, cruel comme Néron, dépravé comme Sardanapale ? Non, il suffit d'un seul péché mortel non pardonné. Et par péché mortel il faut entendre non seulement le meurtre, le vol, l'adultère, la trahison et la tyrannie, mais une faiblesse du cœur, une confession pascale négligée, une messe manquée sans raison légitime, le dimanche, un peu de viande mangée le vendredi sans dispense, un doute opiniâtre contre certains dogmes nouveaux.

Et Dieu n'a pas hésité à créer l'homme en face d'une pareille perspective, sachant d'avance qu'il succomberait sinon fatalement, du moins infailliblement à la tentation ? Il a vu, en vertu de sa prescience, que cette pauvre race humaine serait en proie à toutes les douleurs durant ce rêve si court qui s'appelle la vie ;

puis qu'elle irait s'engouffrer en masse dans les abîmes infernaux, pour le maudire toujours, et endurer, sans espoir, des tourments indescriptibles. Et ce serait là le dernier mot de la bonté infinie, le résultat définitif du plan divin !

Ah ! madame, j'ai un cœur, et ce cœur c'est Dieu qui me l'a donné. Or ce cœur proteste par toutes ses fibres contre ces assertions blasphématoires. Nul homme au monde, si cruel qu'on le suppose, n'oserait avouer les desseins, les sentiments qu'une pareille doctrine prête au Créateur. Pas un qui ne puisse dire à ceux qui le défigurent de la sorte : « Si votre Dieu est tel que vous le dites, il ne mérite pas que je l'adore, car dans mon infirmité, je me sens meilleur que lui. » Prenez le tyran le plus sanguinaire, le mieux cuirassé contre la pitié : supposez qu'il puisse entendre nuit et jour les sanglots de ses victimes : Eh bien ! je le défie de résister un mois à un pareil supplice. Ou il leur fera grâce, ou il finira par les anéantir. Cela est si vrai, que pour s'épargner l'écho importun des soupirs, les oppresseurs ont eu soin d'inventer les oubliettes, c'est-à-dire des cachots assez profonds pour étouffer la voix des victimes.

On nous dit, je le sais, que Dieu ne peut faire grâce qu'à ceux qui implorent leur pardon, et que les damnés blasphèment au lieu de se repentir. Mais il y a des hommes qui se sont montrés assez grands pour faire grâce même aux criminels qui refusaient d'implorer leur clémence. Et si cette condition est indispensable pour obtenir le pardon de Dieu, qui peut empêcher la bonté divine de faire pénétrer, dans l'âme coupable, une lumière assez intense pour provoquer le repentir ? Il n'y a pas une seule âme au monde qui tienne absolument à souffrir, et tous ceux qui s'obstinent dans le mal ne sont en définitive que des aveugles. « Le réprouvé n'est plus libre, dit-on, et le repentir efficace suppose la liberté. » Eh bien, que Dieu lui rende la liberté, en lui ménageant une nouvelle épreuve, et sa bonté se trouve ainsi d'accord avec sa justice.

On reste stupéfait, madame, quand on songe aux conséquences morales et sociales de ce dogme impossible, combiné avec celui de la grâce. Voici, par exemple, un scélérat qui assassine sa victime en plein sommeil. Cette victime n'est point en état de grâce, et la voilà plongée pour toujours dans l'enfer ! L'assassin, lui, a le temps de se reconnaître, de se confesser avant de monter sur l'échafaud, et le voilà sauvé.

Qu'on ne s'y trompe pas, le dogme terrible de l'Enfer éternel est un dogme fini, un dogme honteux dont on rougit, et qui, loin d'affermir la foi, multiplie les incrédules.

Comment s'en étonner ? Celui qui croit sérieusement à l'enfer tel qu'on nous le dépeint, sans arrière-pensée, sans l'ombre d'un doute, s'il veut être conséquent, doit renoncer à tout, fuir le monde, les affaires, la famille, et s'en aller, comme saint Jérôme rouler sa chair sur les cailloux du désert. On est effrayé en pensant au spectacle qu'offrirait la Terre, si tous ceux qui l'habitent croyaient fermement, pratiquement à l'éternité des peines et au petit nombre des élus. Le genre humain se figerait par la peur dans la stérilité. Plus de joie, plus de luxes, plus de fêtes, mais partout la tristesse, l'ennui, la torpeur. Plus de mouvement, d'industrie, de progrès artistiques, de chefs-d'œuvre littéraires, plus de vie ! Nos grandes cités si actives deviendraient des nécropoles. Partout des figures patibulaires, des poses

de dévotes, un froid de cloître, un silence de sépulcre. Si le monde vit, palpite, progresse, et trouve encore le moyen de se divertir un peu, c'est qu'il ne croit pas à l'enfer, ou vit à peu près comme s'il n'y croyait plus. Si quelques bonnes âmes y croient encore d'une foi bien vague, bien tiède, elles se placent, dans leur propre pensée, au nombre des élus, en laissant l'enfer au prochain. (C'est, hélas, la pensée de la plupart des dévots, dont le cœur orgueilleux et plein de fiel, désigne secrètement pour l'Enfer éternel, tous ceux qui ne pensent point comme eux. Les pauvres gens, comme ils sont loin du Christ, qui fut le modèle de la charité et de l'Amour.)

En disant cela, madame, je dis peut-être le secret de tout le monde.

Je vais plus loin, et je me demande comment un saint prêtre, un prêtre vraiment orthodoxe, qui a du cœur, peut porter, sans en mourir, le poids écrasant de cette pensée : chaque jour, des milliers de personnes expirent et presque toutes tombent en enfer pour toujours, d'après les données de la théologie ? Des millions, des milliards d'infidèles, d'hérétiques, de schismatiques, de libres-penseurs, vivent et meurent sans se soucier de l'Eglise hors de laquelle il n'y a pas de salut ! Et Dieu, qui est « amour », permet que cette foi qui seule peut sauver l'homme soit si lente à se propager.

Je me demande aussi comment le cœur d'une mère croyante pourrait résister à cette réflexion douloureuse : « Si cet enfant, ce fils que je nourris avec un si joyeux amour, venait à mourir, il serait un ange. S'il vit, hélas ! il y a cent à parier contre vingt, contre dix, qu'il sera damné ! Dans l'une et l'autre alternative, je n'ai qu'à pleurer ! »

O Dieu de bonté, que votre lumière pénètre enfin dans nos limbes, pour en chasser tous les fantômes. Que notre pauvre humanité apprenne assez à vous connaître, pour répudier à jamais le dogme terrible qui n'est qu'un blasphème, et lui pèse si longtemps comme un cauchemar. Vous êtes amour, ô mon Dieu, parce que vous êtes le Père, et vous ne sauriez permettre qu'un seul de vos enfants fût condamné pour toujours à justifier ce cri de pitié d'une de vos saintes à propos de Satan : « Le malheureux ! il n'aime pas ! » Je laisserai donc mon pauvre cœur se dilater par l'espérance, en redisant ces paroles de vie que vous avez mises sur les lèvres de votre prophète : « Ma colère ne durera pas toujours, parce que les esprits sont sortis de moi, et c'est moi qui ai créé les âmes. » (Isaïe, LVII, 17.)

Permettez-moi encore, chère madame, de vous citer ici quelques vers de Victor Hugo. Le poète, sans doute tourmenté par cette pensée de l'enfer éternel, a protesté lui aussi, contre ce dogme barbare :

Et quand un prêtre dit tout bas dans son orgueil:

J'invente des démons qui mettent l'homme en deuil ;

Je suis le créateur suprême et solitaire

D'un tas de spectres, honte ou frayeur de la terre.

L'enfer éternel avec ses légions de démons, ses horribles supplices est bien une création d'essence humaine et les religions qui ont fortifié cette croyance dans l'esprit des masses, déclineront sans cesse, au fur et à mesure qu'un peu de lumière éclairera les phases de nos destinées immortelles.

Mais de telles conceptions, prêtées à la justice divine, ne seraient que ridicules si leur acceptation n'entraînait pour les masses une sorte d'asservissement et d'obnubilation du sens moral.

La raison vacillante n'est plus étayée par la logique. Une foi craintive, tremblante, remplace la foi éclairée et les désespérances prennent la place de toute espérance. Une ombre mortelle, sinistre, fait pâlir la lumière et au sein d'une agitation stérile, d'un bouillonnement de toutes les passions déchaînées, le Monde, sans guides, sans clartés, sans espoirs, va à la dérive sur l'immense mer qui n'est plus qu'un vaste abîme où seuls quelques rares nageurs s'accrochent aux lamentables épaves sauvées de tempêtes toujours renouvelées. « *Rari nantes in gurgite vasto* ».

Au milieu du fatras de tous les dogmes religieux, on retrouve les traces de divinités impitoyables auxquelles le genre humain semble ne pouvoir échapper. Mélangée à des préceptes d'amour et de charité, on sent la férocité propre aux génies malfaisants inventés par l'esprit tourmenté des mortels toujours tremblants devant un inconnu ténébreux et impénétrable à leurs sens matériels et périssables.

A force de croire à l'enfer, les hommes sont arrivés à créer l'enfer sur la Terre.

Tous nos espoirs sont, dès maintenant, concentrés sur les rares nageurs ballottés sur l'immense mer en furie, car il est impossible que le démon soit plus fort que Dieu.

Rappelons-nous la parole de Jésus : « Je vous enverrai l'Esprit de Vérité qui rétablira toutes choses » et nous arriverons à comprendre que la souffrance ne peut être éternelle.

Le travail consciencieux, un amour profond pour tout ce qui vit, nous feront triompher de toutes les difficultés.

Alors, dans un rayonnement de gloire réelle, l'aube nouvelle se lèvera sur la Terre et sous la chaude et magnifique clarté d'une science véritable étroitement alliée à la vraie Foi, les fantômes tragiques se dissiperont pour toujours, tandis que la vie normale, bienfaisante, soutenue par la Divinité suprême et inlassablement compatissante, poursuivra son cours éternel.

L'ENFER DEVANT LA RAISON

C'est une joie, pour le philosophe, de chercher à développer de plus en plus sa raison. En vous efforçant de faire ainsi, vous arriverez, chère madame, à une compréhension de plus en plus large des immortelles vérités, et votre âme allégée de lourdes chimères, sera prête et confiante pour poursuivre son éternelle

ascension.

On vous dit, madame, « que les impies seuls contestent le dogme de l'enfer éternel, parce qu'ils ont intérêt à nier les châtements qu'ils se préparent. » Je connais ce refrain pour l'avoir bien souvent répété moi-même, mais pourquoi se faire illusion ? Les « impies » ne se donnent plus la peine de nier l'enfer, ils n'y pensent pas. Les enfants candides, les femmes tendres et compatissantes, les hommes croyants et généreux, voilà ceux que le dogme terrible révolte bien plus encore qu'il ne les épouvante, parce qu'ils sentent d'instinct que ce dogme est absolument incompatible avec l'idée qu'ils se font de la bonté divine.

Quant au penseur sérieux, il se contente d'opposer à toutes les arguties de la scolastique le raisonnement que voici : Dieu ne peut infliger des tourments infinis qu'à des coupables dont le crime est infini ; or l'homme étant un être fini, ne peut commettre un crime infini. Ou bien encore : un Dieu infiniment miséricordieux ne peut être infiniment vindicatif ; or Dieu serait infiniment vindicatif s'il punissait par des supplices éternels le péché de sa créature, donc votre dogme est un blasphème.

Les théologiens, je le sais, ont réponse à tout. La miséricorde, disent-ils, s'exerce pendant la vie, mais elle finit avec elle pour faire place à la justice. Or, c'est précisément ce qu'il faudrait prouver. Ou le coupable se repent après la mort, et Dieu serait cruel s'il lui refusait le pardon après le châtement; ou Dieu, par un miracle, le fixe dans le mal en l'obligeant à le maudire toujours, et alors on se demande comment on peut aimer un pareil Dieu ? Ceci paraît d'autant plus évident qu'il ne peut souffrir du péché de l'homme. Si quelqu'un viole à notre égard les lois de la justice, nous pouvons en souffrir dans nos biens, dans notre honneur ou dans notre personne ; mais il n'en est point ainsi du Très-Haut : en l'offensant, le pécheur ne nuit qu'à lui-même. On a vu bien des hommes assez généreux pour pardonner, à leur dernier soupir, aux malheureux qui leur ôtaient la vie, et l'on voudrait que Dieu restât éternellement inflexible à propos d'une offense qui n'a pu troubler un instant son immuable sérénité ! C'est à bouleverser de fond en comble l'idée que nous avons conçue de la bonté suprême de celui que nous appelons le bon Dieu ! Vous avez lu l'histoire de l'Inquisition, madame, et vous avez frémi, dites-vous, en voyant des moines qui avaient bu le matin au saint autel le sang de Jésus-Christ, condamner froidement de pauvres victimes à la torture et au bûcher, avec la conviction de les envoyer par-là même dans les flammes éternelles. Vous vous demandiez avec angoisse comment le cœur de ces hommes a pu se montrer capable de pareils raffinements dans le supplice, d'une semblable sérénité dans la cruauté ? Hélas ! ces moines n'étaient pas des hommes : c'étaient des prêtres célibataires, qui croyaient à l'infaillibilité d'Alexandre VI, et à l'éternelle colère d'un Dieu fait à leur image.

Ces inquisiteurs, vous le savez, ont poursuivi, exterminé avec une rage persévérante les manichéens si connus sous le nom d'albigeois. Or, quel était le crime de ces hérétiques ? Ils croyaient, dit-on, à l'existence de deux principes indépendants, le principe du bien Ormuz, et le principe du mal Arrhiman, tout en affirmant le triomphe du premier sur le second. Eh bien, les inquisiteurs ne se sont

point aperçus que le dogme de l'enfer éternel consacre cet effroyable dualisme reproché aux manichéens, et cela pour toujours. Il nous montre, pendant les siècles des siècles, Dieu qui se venge aux applaudissements des élus, et Satan qui l'insulte aux applaudissements de ses légions.

Les théologiens sérieux avouent, du reste, que la raison est impuissante à rendre ce dogme acceptable, et qu'il n'a d'autre fondement solide que certains textes sacrés. Quelques paroles de Jésus-Christ semblent assez formelles, en effet, surtout si on les isole des commentaires qui ont pu les accompagner. Mais ces paroles, fussent-elles parfaitement authentiques, ne sauraient rendre vrai ce qui est impossible. Elles prouveraient que Jésus a voulu frapper la multitude par de fortes images, et rien de plus. Moïse, ayant affaire à un peuple dépravé, « à tête dure », cherchait à le maintenir dans le devoir par la crainte des châtimens corporels, sans dire un mot des peines d'outre-tombe et de l'immortalité de l'âme. A l'apparition du Christ, l'humanité avait fait quelque progrès : aussi le Christ eut pour elle une révélation plus complète, plus spirituelle, revêtue d'une sanction moins grossière quoique plus terrible. Il menace les méchants endurcis de cette sentence : « Allez, maudits, au feu éternel. » Mais il dit aussi que ces méchants « seront jetés dans la Géhenne ». Or la Géhenne était une voirie où l'on jetait les immondices. Jésus employait ainsi tantôt la métaphore, tantôt la parabole, pour mieux frapper l'esprit des multitudes qui l'entouraient : pourquoi pas l'hyperbole ?

Ce mot de Géhenne ou de voirie, du reste, peut contenir une sublime révélation. La création matérielle n'est qu'un immense laboratoire, où les mondes se forment et s'épurent par un travail incessant. De cette élaboration résultent d'une part des mondes plus beaux, plus raffinés, plus lumineux, mais d'autre part des non-valeurs, des scories qui tombent dans la voirie. Ces éléments grossiers, élaborés de nouveau par le feu, forment des mondes inférieurs. Or dans le monde des esprits une élaboration parallèle s'opère par la grâce et la liberté. Les âmes qui s'épurent en suivant le Christ montent aux régions lumineuses, tandis que les âmes criminelles tombent dans les bagnes obscurs, les enfers formés dans la voirie. Ce sont « des réprouvés », c'est-à-dire des scories spirituelles qui ont besoin de repasser par le creuset. Ce creuset se compose des scories matérielles désagrégées, élaborées de nouveau par le feu.

La théologie vulgaire reste à cheval sur le mot « éternel », sans songer que cette locution est employée souvent dans les Ecritures pour signifier une durée très longue. Ainsi le Psalmiste nous parle de « montagnes éternelles »; l'Ecclésiaste nous dit que la Terre est fondée « pour l'éternité »; tandis que Moïse affirme que « la miséricorde du Seigneur régnera éternellement, et au delà ». Il me semble, d'après de pareils exemples, qu'on peut formuler cette conclusion : Jésus se mettait à la portée de ses auditeurs en parlant de l'enfer, comme l'auteur du livre des Juges, se mettait à la portée de ses contemporains, en disant que Josué arrêta le soleil.

Après tout, comme Dieu « opère sans cesse », on peut dire qu'il y aura toujours des âmes sur le chemin de l'épreuve, et que, parmi ces âmes, il y en aura toujours qui s'obstineront plus ou moins dans le mal. On peut donc supposer que, parmi les mondes qui peuplent l'espace, il y aura toujours des mondes inférieurs

qui serviront de creuset aux méchants. Ces creusets pourront être « éternels » comme le mal, mais le Christ ne dit pas que les mêmes victimes y séjourneront toujours.

Avouez-le, madame, quand on contemple la ravissante physionomie de Jésus ; quand on médite les paraboles si touchantes du bon Pasteur, du bon Samaritain et de l'enfant prodigue, il est bien difficile de croire que, seul, parmi tous les législateurs sacrés, ce doux Sauveur ait voulu promulguer un dogme si révoltant. D'ailleurs le symbole des Apôtres nous oblige à croire, non pas à la mort éternelle, mais à la vie éternelle.

On prétend que cet épouvantail est indispensable pour opposer une digue aux passions, mais on se trompe. L'enfer du moyen âge peut effrayer encore quelques âmes simples et candides, précisément celles dont le monde n'a rien à redouter, mais il n'arrête, sur la voie du crime, aucun scélérat. Les assassins et les voleurs craignent les gendarmes bien plus que les démons, et le jeune homme est préservé par le souvenir de sa fiancée bien plus que par la crainte des brasiers. Un enfer rationnel peut être un frein, parce qu'on peut y croire ; mais un enfer qui révolte la conscience n'en est pas un, parce qu'on n'y croit plus. Les bons chrétiens eux-mêmes n'en sont plus guère persuadés, et c'est peut-être ce qui leur permet d'être tolérants, car « il n'est pas facile de vivre en paix avec des gens que l'on croit damnés ».

Qu'on ne s'y trompe pas, une législation qui n'a d'autre but que d'inspirer la peur, manque à peu près toujours la fin qu'elle se propose. Les âmes courbées par la terreur finissent bientôt par s'amortir. Rien de rampant comme un peureux, rien de stérile comme un trembleur. D'ailleurs, on doit le dire à l'honneur de la nature humaine, elle obéit par amour bien mieux que par la crainte, et il n'est pas si facile de l'épouvanter qu'on pourrait le croire.

Les pénalités, sous l'ancien régime, surtout au moyen âge, n'étaient pas seulement injustes, arbitraires, elles étaient atroces. On rouait, on écartelait, on brûlait et les crimes allaient se multipliant. On croyait effrayer par le raffinement des supplices, mais l'expérience a montré qu'on se trompait. La multitude allait chercher dans ces affreux spectacles des émotions poignantes bien plus que l'horreur du crime si cruellement expié, et l'on plaignait le coupable au lieu de prendre parti pour la justice.

Or, Dieu connaît mieux que nous le cœur de l'homme : il n'a donc pu compter sur les brasiers éternels pour prévenir ou dompter ses rébellions.

Quand le prêtre, moins courbé sous le joug de la curie, cessera de méconnaître les bienfaits de la foi éclairée, il consacrera ses efforts à élever l'âme du peuple en le prenant par son côté généreux ; il lui prêchera la justice, la patience, le pardon. Il lui parlera un peu moins du pape et un peu plus de Jésus-Christ ; il lui montrera surtout le ciel, et se gardera bien de lui montrer l'enfer.

C'est en vain qu'il voudrait s'abuser encore en fermant les yeux, et suivre Rome qui voudrait dominer le monde par la compression et la terreur. Le cauchemar disparaît, le fantôme s'évanouit, et les enfants eux-mêmes n'ont plus peur du diable. La raison reprend son empire en refoulant les ténèbres, et comme l'a

proclamé le génie inspiré de nos pères : « Trois choses se renforcent de plus en plus, la tendance vers elles devenant toujours plus grande : l'amour, la science et la justice ; trois choses s'affaiblissent de plus en plus, l'opposition contre elles devenant toujours plus grande : la haine, l'injustice et l'ignorance. »

Les penseurs qui s'efforcent de répandre les idées si bien exprimées ci-dessus, n'ont que bien peu de mérite à cela. Dieu merci, chère madame, l'Inquisition n'allume plus les bûchers. Ce n'est peut-être pas l'envie qui en manque à certaines gens qui regrettent de ne pouvoir recommencer à exercer les sanglantes vengeances d'antan.

Il faut reconnaître, j'ai eu la joie de le constater bien des fois, que les ministres des diverses religions sont devenus et deviennent de jour en jour plus tolérants. Bien que forcés de se plier aux disciplines rigoureuses de leurs Eglises, ils essayent de concilier, dans toute la mesure possible la raison avec la foi imposée et naïve d'antan. La liberté de conscience est ainsi plus respectée. Les intransigeants, les sectaires de la foi imposée se contentent de comploter dans l'ombre et nous avons seulement à supporter, bien souvent, leurs hypocrisies, leur trahison et leurs railleries.

Mais ceci importe peu aux chercheurs honnêtes qui ne sauraient avoir de haine, puisqu'ils veulent seulement le triomphe de la vérité.

« Les chiens aboient et la caravane passe » dit un proverbe arabe.

LES MONDES HEUREUX

Après vous avoir attristée par cette dissertation sur l'enfer inventé par les hommes ignorants et méchants, il est utile, chère madame, de réjouir votre âme en vous montrant les récompenses. Alors de votre cœur consolé, montera le chant d'amour et d'allégresse vers le Dieu de bonté dispensateur de ces merveilles.

Le soleil est radieux et je me sens moins triste ; c'est vous dire, madame, que je suis tout disposé à vous ouvrir une échappée vers les mondes heureux. Je ne parle pas, remarquez-le bien, du bonheur complet qui sera le terme et le couronnement de notre ascension. Une telle félicité est indescriptible, car « le cœur de l'homme ne saurait comprendre ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment ». Je parle des joies relatives, humaines, mais supra terrestres, qui seront notre partage, après que nous aurons parcouru vaillamment quelques étapes nouvelles, plus ou moins fatigantes.

Le télescope nous montre au firmament des soleils doubles, même des soleils triples diversement colorés. Ces soleils doivent éclairer et féconder, comme le nôtre, des terres ou des planètes. Or ce simple fait astronomique nous permet d'imaginer un paradis terrestre et céleste tout à la fois, dont les splendeurs

peuvent dépasser tous nos rêves.

Ces terres bénies sont constituées de manière à se parer de la plus riche végétation, et découpées par des montagnes, des mers, des fleuves qui multiplient les sites enchanteurs. En vertu de la rotation de la planète, et des évolutions des trois soleils multicolores, les habitants de cet Eden ont vu un soleil blanc se lever le matin. Quelques heures plus tard, un beau soleil bleu vient azurer les montagnes et les plaines ; puis tout à coup, au moment où le premier se penche à l'horizon, et où le second se trouve au zénith, apparaît à l'orient un magnifique soleil rose ! Quels jeux de lumière ! quels spectacles magiques pour les fortunés habitants de ce monde !

Cette colonie humaine est parvenue à un tel degré de supériorité, que ses membres les plus déshérités sont plus beaux, plus éclairés, plus délicats que la fine fleur de la meilleure société. Dans ce séjour, l'atmosphère est en harmonie parfaite avec l'épiderme. Dès lors, on ne s'abrite plus que sous les berceaux en fleurs ; on ne s'habille plus, on se pare, et l'on parle comme on chante à l'Opéra.

Au lieu de manger pour vivre, on se contente d'aspirer les effluves balsamiques et nutritifs de l'atmosphère symbolisés par l'ambrosie et le nectar dont se nourrissaient les dieux de l'Olympe. On n'est plus occupé à gagner sa vie mais à en jouir, Le travail n'est plus qu'un plaisir, et les âmes sont assez élevées pour que le loisir soit sans péril. Le corps, loin d'être un tyran ou un boulet pour l'esprit, n'est plus que son aimable et vaillant serviteur. Ce serviteur, composé d'éléments plus raffinés, ne connaît plus ni les infirmités, ni l'esclavage de la pesanteur. Il a le toucher plus subtil que l'aveugle, l'odorat plus fin que le chien, l'œil plus perçant que l'aigle. Que dis-je ? il est en possession de nouveaux sens qui lui permettent de transmettre à l'âme les perceptions les plus exquises.

Tout monte, tout se raffine, même la matière qui nourrit les organismes. Voyez ce qui se passe dans le travail de la nutrition de l'homme : la nourriture la plus grossière ne s'assimile au corps humain qu'en subissant les humiliations de cet alambic que nous appelons l'estomac. Mais que dites-vous du fumet des viandes, du parfum des fruits, de l'arôme des grands vins ? C'est encore de la matière, mais de la matière affinée, ennoblie, spiritualisée, qui dédaigne les gémonies du ventre, pour arriver droit au cerveau de l'homme, au siège de l'âme, par l'odorat. Eh bien ! à mesure que les âmes s'épurent, les corps qui leur servent d'enveloppes se perfectionnent, et leur nourriture, symbolisée par la manne, renferme toutes les saveurs, sans imposer l'esclavage de la digestion.

La Nature, ici, nous donne des leçons qui renferment bien des espérances. Voici une horrible chenille qui devient chrysalide pour se préparer à devenir papillon. Dans cette prodigieuse métamorphose, l'énorme appareil des mandibules disparaît avec celui des muscles qui les ont tant agitées. Gosier absorbant, puissant estomac, entrailles avides, tout cela est supprimé, délaissé comme l'attirail misérable d'une vie inférieure. Sa vie nouvelle, supérieure, sa vie de papillon va commencer ; que lui faut-il ? Une petite trompe délicate pour pomper le suc des fleurs, et des ailes charmantes pour servir ses caprices en assurant ses conquêtes. L'insecte a commencé dans l'obscurité, l'esclavage : maintenant le voilà libre, sûr de sa nourriture exquise, et mieux vêtu que Salomon

pour aimer en vainqueur !

Quelle révélation sort de ce tombeau qui s'appelle un cocon ! Celui qui sait lire dans le livre de Dieu comprend que la mort n'est qu'un élan vers une vie plus pleine et mieux affranchie. Ravi de sa vision il relève la tête, regarde le ciel et s'écrie : L'homme est la chrysalide de l'ange.

Ici-bas la difformité oblige trop souvent l'amour à se taire, ou la laideur le décourage. Trop rarement, hélas ! la bonté se marie à ce charme incomparable que nous appelons la beauté. Il en est à peu près ainsi dans toute la nature. Les fleurs les plus charmantes ne sont pas les plus parfumées, et les oiseaux les plus parés ne sont pas ceux qui chantent le mieux. Mais, là-haut ! la bonté sera belle, et la beauté sera bonne. Le camélia n'enviera plus son parfum à la violette, et le rossignol sera mieux habillé que le paon.

Ici-bas, nous pleurons, comme l'aigle de Pathmos, devant le livre de la vérité, parce que ce livre reste « fermé de sept sceaux ». Nous aspirons au grand jour, et nous entrevoyons à peine quelques lueurs pâles, comme un rayon de lune qui pénètre dans une cave. Tout est problème, tout est mystère, et les intelligences qui s'avisent d'être curieuses ou indiscrètes, s'exposent à d'ineffables tourments. Là-haut, il n'en est plus ainsi : les sceaux se brisent, le livre s'ouvre, et les âmes s'écrient dans un joyeux transport : « Ah ! que nous étions aveugles là-bas, sur la terre classique des bacheliers et des docteurs ! »

Vous parlerai-je des joies du cœur ? Ici-bas nous ne savons aimer ni Dieu ni les hommes. Que de pauvres êtres qui, moins heureux que l'insecte, que la fleur, traversent la vie sans aimer, sans être aimés. Combien qui s'offrent, se donnent, s'immolent, et ne moissonnent en échange que les angoisses inexprimables provoquées par le dégoût, le dédain ou la trahison ? Oh ! s'écriait le jeune et charmant abbé Perreyre, qui dira les ineffables souffrances des cœurs sur la terre, et comment c'est une plainte éternelle que le langage de l'amour ! Ecoutez tous les échos élevés de l'âme humaine : si l'homme parle d'aimer, c'est pour pleurer, c'est pour se plaindre, c'est pour gémir. Plus il est pur, plus il se plaint ; plus il est grand, plus il gémit, plus il est élevé au-dessus des rivages terrestres, plus il se lamente. Si, de loin en loin, un cantique de joie se fait entendre, et interrompt pour un moment cette grande monotonie, c'est pour célébrer le ravissement d'une heure, et retomber dans l'immensité des désirs. »

— Oh ! oui, les cœurs ici-bas sont tout à la fois trop affamés et trop difficiles. « Bien peu d'âmes trouvent l'adresse de leur âme. » Et quand quelques-unes ont eu ce rare bonheur, on dirait que la mort en est jalouse. Je vous vois pleurer en pensant à René.

Un pareil scandale ne saurait être ni éternel ni universel. J'entrevois d'ici le pays fortuné où l'on ne répète plus ce terrible adage : Aimer, c'est souffrir. Là, les âmes sympathiques se reconnaîtront à coup sûr et se grouperont, sans entraves. Le mariage ne sera plus une loterie ou un marché, mais il sera la communion ineffable et sereine de deux âmes dont la compénétration mutuelle ne fera qu'augmenter le ravissement. On pleurera peut-être encore dans ce monde, mais les larmes y seront belles, belles comme les larmes de la mère qui revoit son fils

après une longue absence, et s'écrie en pleurant : C'est lui ! c'est bien lui ! On y meurt encore sans doute, parce qu'on n'est point arrivé au terme, mais la mort a cessé d'être hideuse parce qu'elle se marie avec la renaissance, et le jour du trépas n'est plus qu'un jour de fête.

La divine beauté, mieux connue n'y commande plus l'amour, elle le provoque. Ici-bas, elle nous reste voilée, cachée : de là nos préférences pour les créatures que nous voyons, que nous touchons, mais qui sont impuissantes à combler nos désirs. Dieu est le pôle parce qu'il est la perfection absolue. Les âmes ses filles, venues de lui, destinées à retourner à lui, ressemblent à l'aiguille aimantée qui s'inquiète, s'agite comme une pauvre fourvoyée, tant qu'elle n'a pas retrouvé l'aimant qui la fixe dans le repos. Or, dans les mondes à l'état d'harmonie, la beauté divine déchire une partie du voile qui nous la dérobe ici-bas. Elle se transfigure comme le Christ au Thabor, et oblige les cœurs terrassés par le ravissement à s'écrier comme saint Pierre : « Il nous est doux d'être ici. »

L'amour se traduit alors par un culte simple, spontané, et d'autant plus ardent qu'il est plus pur. Là, plus de dogmes incompréhensibles pour torturer les esprits, plus de cérémonies destinées à fatiguer les nerfs, plus d'hypocrisies imposées par la nécessité de vivre. La prière jaillit des lèvres, non plus comme un soupir, comme un appel plaintif, mais comme un cri d'allégresse, comme un flot d'actions de grâces. Les âmes affranchies, dilatées, ne redisent plus ce gémissement du Psalmiste : « Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur ! » Mais elles entonnent le cantique de la joie reconnaissante : « Enfants, louez le Seigneur. Que le nom du Seigneur soit béni, maintenant et dans tous les siècles, car sa gloire éclate au-dessus de tous les cieux. Du haut de sa demeure, il a daigné abaisser son regard sur nous. Il nous a tirés de la Terre et de ses fanges, pour nous placer parmi les princes de son peuple. »

Nous sommes loin de ces mondes, mais je les entrevois, et je sais, je sens qu'un jour ou l'autre ils deviendront notre demeure. Cela me suffit pour m'écrier avec le roi-prophète : « Je dormirai en paix, mon Dieu, et je jouirai d'un parfait repos, parce que vous m'avez affermi d'une manière toute spéciale dans l'espérance. »

Avant d'arriver au terme de son pèlerinage, dit Origène, l'âme traverse une longue série d'épreuves, selon qu'il est écrit : « Je t'ai affligé et je t'ai nourri dans le désert avec la manne inconnue à tes pères, afin que ce qui était dans ton cœur se montrât. » Selon le même père, le voyage du peuple juif depuis l'Egypte jusqu'au Jourdain, n'est que l'image mystique du grand voyage de l'âme dont parle les Druides. L'Egypte symbolise le monde obscur, qui fut son point de départ, et la Palestine est le symbole du point d'arrivée, du paradis final qui n'est autre que la « Terre promise ».

Nous marchons, nous montons, laissant derrière nous des ruines, des illusions, des larmes, du sang ; mais n'oublions pas que nous allons vers la lumière, vers le bonheur qui est en définitive la grande réalité. Ce qui règne ici-bas, c'est « le combat pour la vie », ce qui règne là-haut, c'est la paix dans la justice et la joie dans l'amour. L'univers est une lyre plus belle que la lyre d'Homère, et l'hymne des mondes est une harmonie, malgré la note aigre des esprits rebelles. La

goutte de rosée, le parfum de la rose, l'aile du papillon racontent, comme l'arc-en-ciel, la gloire du Dieu très bon. Le Père entend la voix du grillon qui chante dans l'âtre du pauvre, comme il entend la voix des séraphins qui forment sa couronne. Il entend surtout la prière de l'âme pure qui soupire, en essayant ses ailes trop faibles encore pour l'emporter au pays de ses rêves. Je connais cette âme, et je sais que Dieu l'aime, parce qu'il découvre, parmi les diamants qui forment sa parure, la beauté de la bonté.

Vous avez peut-être remarqué, chère Madame, avec quelle étonnante facilité les poètes savent charmer leurs lecteurs et donner de merveilleuses descriptions de leurs rêves de beauté.

C'est qu'un poète de la beauté et de la bonté est toujours un être évolué dont le cerveau est puissamment servi par une prescience quasi divine et l'aide d'esprits supérieurs qui ont le pouvoir d'agir sur les êtres humains qu'ils attirent magnétiquement vers eux.

Les poètes qui chantent les merveilles des célestes séjours ne sont guère susceptibles, par contre, de décrire les enfers inventés par les imaginations barbares et les cerveaux délirants.

Tout au plus, pourraient-ils décrire l'Enfer réel que nous voyons tous les jours sur la Terre et qui parfois nous engloutit si complètement que nous n'apercevons plus la vraie lumière.

Je m'excuse, après vous avoir fait entrevoir le paradis de vous parler encore de l'enfer, mais cela me paraît nécessaire pour bien vous montrer que nous n'avons point besoin d'accumuler les horreurs, puisque l'Enfer est en nous et que hélas nous l'avons trop souvent réalisé sur la Terre où nous sommes.

L'Enfer, nous l'avons eu, dans toute son horreur pendant quatre années sanglantes. Est-ce que cela ne peut suffire aux hommes ? N'ont-ils pas vécu assez d'heures d'angoisse et de colère, d'heures troubles, d'heures de haine, d'heures d'agonie ?

Et ils voudraient, pour l'éternité, encore plus d'horreur tragique ajoutée à toutes les horreurs ?

Mais qui donc a dit cela ? Que l'effroyable bourreau, le tourmenteur éternel se lève d'entre tous les monstres et vienne devant la lumière !...

... Pendant ma présence aux Armées, je me suis trouvé, deux mois durant, en 1916, chargé d'un service, d'ailleurs insignifiant, mais qui nécessitait ma présence dans une maison solitaire placée dans la zone que les canons de l'ennemi dévastaient effroyablement presque chaque jour.

Seul, jour et nuit, je m'efforçais de vivre là sans trop m'effrayer de la dévastation qui se faisait autour de moi et du danger que je pouvais courir. A certains moments, quand le calme semblait renaître, je goûtais avec un peu d'amertume la tranquillité relative qui m'était laissée, en songeant que beaucoup de mes camarades, encore plus en danger, n'avaient eux, aucun moment de répit.

Or, un soir que le bombardement était intense, cela me faisait penser, précisément, à l'enfer imaginé par certaines religions, lorsque mes yeux tombèrent soudain sur un humble crucifix de bois, tout petit, tout fluet, qui était resté accroché au mur au-dessus de la cheminée de la pièce où je me trouvais. Et le pauvre Christ semblait vivre et me dire : Tu penses à l'enfer, créé de toutes pièces par des hommes de haine et de sang. N'as-tu donc pas assez d'horreur sous les yeux dans l'enfer où tu es avec tes frères de misère et ne vois-tu pas que vous continuez à me crucifier tous les jours, alors que je me suis efforcé de vous apporter la vraie parole de vie et d'amour ?

Combien de siècles vous faudra-t-il encore pour vous reconnaître et trouver le chemin de l'amour et de la bonté, de la douceur et de la charité, qui vous conduira vers ma lumière et ma sagesse ?...

... Oui, madame, nous sommes déjà dans l'enfer, puisque les hommes l'ont réalisé sur la Terre et que par un choc en retour inéluctable ils en sont les premières victimes.

En essayant, enfin, de créer la justice et l'amour, nous en serions les premiers bénéficiaires, mais il faut pour cela que le riche cesse d'être moins orgueilleux et qu'il devienne plus équitable, que le travailleur soit moins violent, mais plus digne, moins avili, mais plus ferme, afin de pouvoir réaliser, tous ensemble, la solidarité effective les uns envers les autres.

LES ECLAIREURS

Il faut des maîtres aux élèves, il faut travailler pour apprendre et s'inspirer des bons exemples pour marcher dans la voie du bien.

Admirez, chère madame, la sagesse de la Providence qui nous délègue des messagers, des précurseurs. Comprenez bien leur rôle bienfaisant et vous sentirez vraiment que nous devons, malgré tout, marcher vers la lumière.

Le Christ, madame, est le Rédempteur de la Terre, mais il n'est pas le seul messie dont notre monde ait vu les œuvres. Il devait avoir pour auxiliaires, dans sa mission libératrice, une foule d'esprits supérieurs, incarnés parmi nous. De même qu'il avait eu des précurseurs dans les prophètes d'Israël, et dans les grands hommes de l'antiquité profane, de même il devait avoir une postérité glorieuse dans ses apôtres, dans nos hommes de génie, et dans nos grands hommes de bien.

S'associer, de près ou de loin, à l'œuvre du Christ, c'est choisir pour lot la gloire, mais aussi la douleur. Avant l'apparition du Messie on mettait à mort les prophètes, pour étouffer sur leurs lèvres hardies, le Verbe divin ; on forçait Socrate à boire la ciguë, pour avoir blasphémé contre les dieux, en proclamant l'unité de Dieu. Ceux qui sont venus après le Christ pour travailler à l'avancement de notre globe et de notre race se sont vus, comme le Sauveur, méconnus,

calomniés ou persécutés. « Jésus a dû achever en eux sa passion. » Quel est le génie que l'épreuve oublia de couronner ? Quel est le héros pour qui la vie fut heureuse et longue ? La couronne des grands hommes, comme celle du Christ, est une couronne d'épines.

Quelle est longue la liste des martyrs de la science, du droit et de la liberté ? Lisez-la, et vous verrez qu'il n'y a pas de plus beau calendrier.

Ces hommes, on l'oublie trop, n'étaient pas seuls: ils aimaient et ils étaient aimés. Quand ils secouaient la voûte écrasante des préjugés de leur époque, il ne s'agissait pas seulement pour eux de braver toutes les tortures : ils devaient affliger, compromettre des êtres chers. Pour se montrer fidèles à leurs convictions, ils devaient étouffer la voix du sang, la voix du cœur, et n'écouter que la voix d'en haut qui leur disait : « Parle malgré tes amis, tes sœurs qui te supplient ; ouvre les portes à la vérité captive, malgré les sanglots de ta mère, de ton épouse, de tes enfants qui te crient : « Sois sage, tais-toi, ou tu nous perds ! »

Etonnons-nous après cela, de certaines faiblesses de la part des éclaireurs, de certaines hésitations et de certaines réticences.

« Quand il y avait eu au Colisée de Rome grande fête, grand carnage, dit Michelet, quand le sable avait bu le sang, que les lions se couchaient repus, soûls de chair humaine, alors pour divertir le peuple, on lui donnait une farce. On mettait un œuf dans la main d'un misérable esclave condamné aux bêtes, et on le jetait dans l'arène. S'il arrivait jusqu'au bout, si par bonheur il parvenait à porter son œuf jusque sur l'autel, il était sauvé. La distance n'était pas longue, mais qu'elle lui semblait longue ! Ces bêtes rassasiées, dormantes, ou voulant bientôt dormir, ne laissaient pas de soulever, au bruit du léger pas, leurs paupières appesanties, et semblaient se demander s'il fallait quitter leur repos pour cette ridicule proie. Lui, moitié mort de frayeur, se faisait petit, courbé, tout affaissé sur lui-même comme pour rentrer dans la terre, il eût dit, s'il eût pu dire : Hélas ! je suis si maigre ! lions, seigneurs lions, laissez passer ce squelette ; le repas n'est pas digne de vous. Jamais bouffon, jamais mime n'eut tel effet sur le peuple : les contorsions bizarres, les convulsions de la peur jetaient tous les assistants dans les convulsions du rire. On se tordait sur les bancs, c'était une tempête effroyable de gaîté, un rugissement de joie.

Eh bien ! ce spectacle s'est renouvelé à la fin du moyen âge, lorsque le vieux principe, furieux de se voir mourir, crut qu'il aurait encore le temps de faire mourir la pensée humaine. On revit, comme au Colisée, de misérables esclaves porter à travers les bêtes non rassasiées, non assoupies, mais furieuses, atroces, avides, le pauvre petit dépôt de la vérité proscrite, l'œuf fragile qui pouvait sauver le monde s'il arrivait à l'autel. D'autres riront, malheur à eux ! moi, je ne rirai jamais à la vue de ce spectacle. Cette farce, ces contorsions pour donner le change aux monstres aboyants, pour amuser ce peuple indigne, elles me percent de douleur. Ces esclaves que je vois passer là-bas sur l'arène sanglante, ce sont les rois de l'Esprit, les bienfaiteurs du genre humain. O mes pères, ô mes frères, amis chéris de ma pensée, est-ce donc vous que je reconnais tremblants, souffreteux, ridicules sous ce triste déguisement ? Génies sublimes chargés de porter le dépôt de Dieu, vous avez donc accepté pour nous ce difforme martyr, d'être les

bouffons de la peur ?

Avilis ! oh ! non, jamais ! du milieu de l'amphithéâtre, ils me disaient avec douceur : Qu'importe, ami, qu'on rie de nous ? Qu'importe que nous subissions la morsure des bêtes sauvages, l'outrage des hommes cruels, pourvu que nous arrivions, pourvu que le cher trésor, mis en sûreté sur l'autel, soit repris par le genre humain, qu'il soit sauvé tôt ou tard ! Sais-tu bien quel est ce trésor ? La liberté, la justice, la vérité, la raison.

Quand on songe par quels degrés surgit toute grande pensée, on s'étonne moins de voir les humiliations, les bassesses, où peut descendre, pour la sauver, celui qui l'eut une fois. Qui nous donnera de pouvoir suivre, des profondeurs à la surface, l'ascension d'une pensée ? Qui dira les formes confuses, les mélanges, les retards funestes qu'elle subît pendant des siècles ? Combien de l'instinct au rêve, à la rêverie, et de là au clair obscur poétique, elle a lentement cheminé ! Comme elle a erré longtemps entre les enfants et les simples, entre les poètes et les fous ! Elle éclate enfin lumineuse dans un génie, et elle le rend héroïque : elle l'embrase de dévouement, d'amour et de sacrifice. Il la place sur son cœur, et va à travers les lions. De là ce spectacle étrange que je voyais tout à l'heure ; de là cette farce sublime et terrible. Voyez comme il a peur, comme il passe humble et tremblant ! comme il serre, il cache, il presse ce je ne sais quoi qu'il porte. Ah ! ce n'est pas pour lui qu'il tremble ! Peur glorieuse, peur héroïque ! ne voyez-vous pas qu'il porte le salut du genre humain ? »

Notre époque, madame, croyait avoir enfin conquis la liberté de la conscience et de la pensée, mais c'était de sa part une illusion. Le spectre du passé reparaît et l'homme de la nuit se voit armé de toutes pièces pour anéantir l'homme du jour. Il le guette pour le poursuivre dans ses intérêts, ses affections, son honneur. Quiconque refuse de s'abandonner, de prendre un masque, rompt avec toutes les espérances et toutes les sécurités de la vie. Professeur, il perdra sa chaire ; médecin, avocat, négociant, il perdra sa clientèle ; homme politique, il sera exposé à l'exil ; écrivain il se verra condamné à la prison, à l'amende ou écrasé sous le sarcasme (Ceci est surtout réservé aux humbles qui sont, très souvent, la risée des sots et des brutes qui les environnent. Dans le monde ouvrier, hélas ! nous voyons cela tous les jours. Au milieu des faux frères, au milieu des arrivistes féroces, odieux, lâches et menteurs, l'homme de l'idée est comme l'esclave au milieu des fauves.) Oui, après tant de luttes et de victoires que l'on croyait définitives, la bataille recommence sur toute la ligne, et les âmes, pour se tenir debout, ont encore besoin d'être intrépides.

Si la comparaison ne risquait de pécher par excès de grâce, je comparerais notre humanité terrestre à un oranger, où l'on voit simultanément des oranges mûres, des oranges vertes et des boutons en fleurs.

Les oranges mûres nous représentent les esprits les plus avancés qui frayent aux autres, à travers la neige ou les ronces, le chemin de tous les progrès. Ceux-ci ont un tort : celui d'avoir mûri trop vite, ou vécu trop tôt. Ils sont ordinairement incompris et traités de fou. Ainsi furent traités Christophe Colomb, Bernard Palissy, Jenner, Papin, Fulton, et tant d'autres. Pilate, vous le savez, envoya Jésus à Hérode qui le pria de divertir sa cour par quelques miracles. Jésus

n'ayant répondu à ces prétentions frivoles que par un mépris souverain, Hérode le fit revêtir d'une robe blanche, en le traitant d'insensé. Or Jésus, ainsi traité par ce roi, nous représente le génie traité de fou, dans tous les siècles, par la sottise.

Les oranges vertes sont le symbole des esprits moyens qui ont déjà quelques lueurs, mais qui se familiarisent facilement avec tous les abus dont ils ne souffrent guère, et s'en tiennent au convenu pour ne pas se compromettre. Ceux-là constituent le monde comme il faut, le monde correct, paisible, passablement égoïste et très conservateur. Ce monde-là veut l'ordre à tout prix, sans trop se soucier de la liberté, et n'a guère que du mépris pour les idéologues. Il n'aurait pas arrêté le Christ au jardin des Oliviers, mais, s'il l'avait vu entre deux gendarmes, il aurait murmuré tout bas : « Pour que l'autorité le traite ainsi, il faut que cet homme ait fait un coup. » (Quelle description exacte de notre société actuelle ! La caste bourgeoise, celle qui possède et les biens et les honneurs, qui a la main-mise sur toutes les forces capitalistes d'un pays, désire l'ordre à tout prix. Elle se figure être la race élue, seule capable, seule susceptible de diriger, commander tous ceux qui tombent sous sa coupe et qu'elle rançonne sans pitié pour son plus grand profit et son unique satisfaction.)

Quant aux boutons en fleurs, ils représentent la foule ignorante, trop nombreuse, hélas ! qui tourne à tout vent, et se met du côté de ses oppresseurs pour écraser de son pied lourd ceux qui voulaient l'affranchir.

Un prêtre, l'héroïque Jean Huss, était sur son bûcher dont les flammes commençaient à lui lécher les pieds. Il vit venir une vieille femme, une dévote de ce temps-là, qui ployait sous un fagot de bois sec. Elle voulait, la chère âme, gagner quelque mérite, en contribuant, pour sa part au supplice de l'hérétique. Le martyr eut pour elle un regard de compassion et s'écria : « O sainte simplicité ! »

A force d'être sainte, madame, cette simplicité est souvent incorrigible et d'autant plus meurtrière. Si le fanatisme est terrible, c'est qu'il tue le remords, à force de pervertir la conscience. Or le fanatisme n'est guère possible sans cette simplicité qui s'appelle l'ignorance. La femme, de sa nature, est on ne peut plus sensible, et son cœur la dispose à endurer facilement, vous le savez, le noble tourment de la pitié. Cependant la femme, à toutes les époques de l'histoire s'est montrée cruelle pour les initiateurs ; et de nos jours encore elle est la complice redoutable des ennemis de la liberté. C'est que la femme est aveugle, et se figure que le mot d'ordre des princes des prêtres est le mot d'ordre de Dieu.

Le Christ savait combien il en coûte pour faire pénétrer une idée un peu élevée dans certaines âmes « simples », voilà pourquoi il a prononcé cette parole étonnante et sévère : « Ne jetez pas les perles aux porcs ». Il aurait voulu répandre à flots la lumière dont il était le foyer, mais il sentait que ses auditeurs en seraient scandalisés, à force d'en être éblouis. De là ces paraboles, ces réticences, qui révélaient les ménagements exquis d'une mère pour la candeur de ses enfants.

La révélation, quoi qu'on en dise, est progressive, et se proportionne au degré d'avancement des esprits qui la reçoivent. Depuis les temps les plus reculés, deux doctrines ont eu cours dans l'humanité : la doctrine scientifique et la doctrine

symbolique ; celle des « initiés » pour qui on levait le voile, et celle de la multitude naïve, à qui on jetait en pâture la légende ou la mythologie. Les traditions élevées de la Kabbale se perpétuaient à côté des livres canoniques des Juifs ; les Brahmanes de l'Inde en savaient plus qu'ils n'en livraient aux Soudras ; les prêtres de l'Égypte se moquaient entre eux du bœuf Apis, et les sages de la Grèce n'avaient qu'un respect médiocre pour les dieux de l'Olympe.

De même qu'on voit dans le règne animal des aigles et des mollusques, de même on voit dans l'humanité de grands et de petits esprits. Les premiers réclament la vérité toute nue, et les grands horizons; les autres veulent le demi-jour, les formes sensibles, la lettre précise et les prescriptions minutieuses. On comprend dès lors que la même religion, au moins dans la forme extérieure, ne peut pas plus convenir à toutes les âmes que le même habit à tous les corps. Le christianisme lui-même, malgré la popularité de son enseignement, n'est pas compris de la même manière par une fermière de la Basse-Bretagne que par Leibnitz, Bossuet ou Malebranche.

La vérité, ou la vraie philosophie, a dû rester, pendant de longs siècles, le patrimoine du très petit nombre sur notre terre, parce que les esprits supérieurs n'y apparaissaient que comme de rares égarés. Ainsi s'explique la triste destinée de ceux qui ont été, parmi nous, la plus belle incarnation du génie. La plupart des grands hommes ont dû en appeler à la postérité, et lui confier l'honneur de réparer l'ingratitude ou l'injustice de leurs contemporains.

Cependant leur passage n'a point été stérile, car le monde commence à moissonner dans le sillon qu'ils ont creusé au prix de tant de labeurs. La vérité, si longtemps aristocratique, devient démocratique, la lumière malgré bien des entraves, pénètre dans les masses par toutes les fissures, et le peuple est moins facile à tromper.

Tout se remue, tout fermente dans cette cuve immense qui se nomme Paris, l'inférieur et le divin. On n'a pas tort de l'appeler la capitale du monde, car elle en est tout à la fois l'égout et le soleil. C'est là que toutes les hontes se cachent, mais c'est de là aussi que partent tous les rayons. Si le vice y cherche sa pâture, toute gloire s'y fait sacrer. Et, phénomène miraculeux, Paris est assez grand pour être incompressible. On peut le surprendre par une nuit sombre, et l'inonder de prétoriens, on ne brisera jamais ni sa pensée ni sa parole, on n'étouffera jamais son formidable rire. Or, tant que Paris parle, le monde ne peut s'endormir, et quand il s'avise de rire, il tue toutes les tyrannies.

« Il faut des qualités supérieures pour comprendre le génie et la vertu, a dit Chateaubriand.

Rien n'est plus exact et cet aphorisme explique pourquoi les précurseurs ne peuvent être compris, tout de suite, par leurs contemporains.

Il semble bien que le recul des années soit nécessaire pour que les idées saines et la vérité arrivent à triompher de l'ignorance et de la sottise. Sans éducation préalable, aucun cerveau n'est apte à recevoir la vérité.

Reconnaissons, cependant, qu'à tous les degrés de l'échelle sociale, on trouve des êtres de bonne volonté et bien que leur nombre soit relativement restreint, il sera suffisant, quand on le voudra sérieusement, pour imposer sans violence et avec toute la douceur désirable, les idées généreuses et logiques qui donneront une vigoureuse impulsion à la Vérité.

Parmi les qualités supérieures, la douceur est celle sur laquelle on peut s'appuyer le plus fermement.

C'est par la douceur que le Christ s'est imposé. C'est par la douceur que ses premiers disciples ont à leur tour dominé les foules et c'est pourquoi, madame, les femmes sont appelées à jouer un grand rôle, du jour où elles auront définitivement rejeté les chimères du passé et ouvert leurs intelligences à la lumière que la science et la raison font jaillir de toutes parts, parce que les femmes sont et doivent être, en toutes circonstances, des êtres de douceur.

Jusqu'ici, il faut avoir le courage de l'avouer, les femmes ont été, presque toujours, les plus fidèles alliées de l'obscurantisme ; elles ont prêté une oreille trop attentive aux suggestions mauvaises que les suppôts du mensonge ont, de tout temps, murmuré à leurs oreilles trop confiantes. Par la femme et à cause d'elle, bien souvent les grandes convulsions ont secoué les peuples et l'esprit de mensonge a dominé l'esprit de vérité, car la femme a été trompée odieusement par ceux-là même qui auraient dû lui montrer les horizons magnifiques où la Vérité fait briller son éternelle et puissante lumière.

L'auteur de « l'Esprit Consolateur » a parfaitement compris le rôle joué par la femme au cours des siècles, mais je suis certain qu'on peut heureusement et utilement modifier leur éducation, afin de les préparer au rôle bienfaisant où elles excelleront dans l'avenir.

La légende naïve du paradis terrestre où la femme se laisse tenter, et la légende plus haute de Marie, mère du Sauveur, représentent les deux termes extrêmes du rôle dévolu à la femme. Qu'on ne s'y trompe pas, ce sont les femmes qui sauveront le monde et qui une fois de plus, telles les Sabines antiques, sépareront les hommes assoiffés de carnage et armés les uns contre les autres.

Mais alors, elles auront acquis ces qualités supérieures dont parle Chateaubriand et comprenant le génie et la vertu, elles ne pourront qu'être les servantes dévouées de la Vérité magnifique qu'elles inculqueront à leurs enfants.

A ce moment-là, madame, une paix bienfaisante et sûre régnera sur notre globe. Tous les peuples unis s'entraideront et s'aimeront. La vérité sans la contrainte et dépouillée de toutes les hypocrisies régnera partout sur la Terre enfin délivrée de la superstition, de l'erreur, des dogmes ridicules et surannés nous présentant une divinité odieuse, toujours courroucée, prête à se venger et dont la haine semble trouver une force nouvelle dans le silence ténébreux des cloîtres où se déroulent constamment les rites funèbres et misérables d'une religion de sang, pour consolider la puissance de l'Obscurantisme qui couvre encore de son voile horrible les masses abêties par la crainte et la frayeur des châtiments éternels.

LE MYSTERE DE LA DOULEUR

Quelle révélation, madame, dans le récit que vous me faites, à propos des infirmités qui accablent votre vénérable mère ! Cette mère chérie n'est heureuse que quand elle vous sent à son chevet, et vous « faites bonne mine » à la fatigue, à l'insomnie, à la chère infirme, tout en laissant dormir les domestiques. Ah ! soyez bénie pour la joie que cette confiance me procure. Mais vous allez plus loin : « Pour un cœur qui chante ici-bas, dites-vous, il y en a mille qui soupirent », et votre âme compatissante revient toujours sur ce mystère : « Pourquoi la douleur ? »

Cette question que vous me posez, il y a longtemps que je l'adresse à Dieu : « O mon Dieu, lui disais-je, vous êtes plus que bon, vous êtes la bonté même, puisque vous avez fait le cœur des mères. Pourquoi donc permettez-vous que vos enfants soient ainsi torturés, et que les meilleurs soient souvent ceux qui souffrent le plus ? » Et j'ai entendu, au fond de mon âme, une voix me répondre : « parce que je vous aime ».

La douleur s'explique, en effet, par ce principe qui affirme tout à la fois la bonté de Dieu et la grandeur de l'homme : nous sommes tous faits pour le bonheur, et le bonheur, pour être parfait doit être la récompense de nos libres efforts. La vie, dans ses évolutions n'est que la manifestation de plus en plus complète de l'esprit. Plus l'esprit monte, plus la vie devient intense, plus la sensibilité se développe et avec elle la souffrance. La douleur est un enfantement. Supprimer la douleur, c'eût été limiter la sensation, et entraver l'épanouissement de la vie, qui est précisément le but de la vie. Le mal n'étant qu'une « privation » stimule le désir, et le désir, en stimulant nos efforts, nous fait avancer vers le bonheur.

On raconte qu'un enfant chargea un jour sur son épaule un beau cygne endormi, et se traînait pliant sous le fardeau. Soudain le bel oiseau ouvre les yeux, étend les ailes, et emporte l'enfant dans les cieux ! Nous sommes cet enfant, et ce beau cygne aux blanches ailes est le charmant emblème de nos douleurs.

Oh ! oui, nous souffrons, dans notre corps et dans notre âme, du contact des hommes et des choses, mais nous sommes à peu près toujours les premiers artisans des malheurs dont nous nous plaignons. Nous sommes « insensés » à force d'être montés en grade dans la hiérarchie des êtres, et si la douleur s'avise de nous épargner, nous la cherchons, nous la créons. Aveugles ou indifférents quand il s'agit de nous baisser pour amasser les parcelles de bonheur dont la Providence a « sablé » notre chemin, nous sommes ingénieux à sonder les petites mares où nous risquons de trouver un petit déboire. Tantôt nous nous plaignons de la vie qui ne suffit pas à notre cœur, et tantôt nous nous plaignons de notre cœur qui ne suffit pas à la vie.

Faut-il nous en étonner ? Non, cette folie nous prouve que nous sommes, dans ce bas monde, comme des voyageurs difficiles qui se trouvent couchés dans un lit trop étroit ; et Dieu permet qu'il en soit ainsi, afin que nous nous hâtions avec plus

d'ardeur vers les parvis sacrés où nous trouverons la joie dans le repos.

Si nous souffrons de nos désirs, nous souffrons bien plus encore de nos passions. Creusez à la racine des maux qui nous désolent, et vous verrez que la plupart proviennent de quelque loi violée, de quelque devoir méconnu. « L'homme ne meurt pas, il se tue ». La vie, pour beaucoup, est un festin où ils ne savent s'asseoir que pour se rendre malades. Pour comble de malheur, quand nos passions veulent s'assouvir, elles rencontrent d'autres passions qui leur font concurrence et leur barrent le chemin. L'orgueil se heurte contre l'orgueil, la luxure contre la luxure, l'égoïsme contre l'égoïsme. De là des conflits qui finissent par le sang ou les pleurs. Et ces chocs sont d'autant plus fréquents parmi nous, que l'humanité terrestre est moins avancée dans la voie qui conduit à Sion.

Dieu pourrait, sans aucun doute, prévenir tous ces maux, mais en bouleversant la grande harmonie de son œuvre, et en portant atteinte à notre libre arbitre qui fait notre grandeur. S'il nous ménage la lutte, c'est pour nous ménager la joie de vaincre et s'il permet que nous souffrions de la défaite, c'est pour mieux nous faire sentir l'importance de la victoire.

La mort, en séparant ceux qui s'aiment, vous le savez mieux que moi, est la source la plus féconde des inconsolables douleurs. On pleure d'autant plus ceux qui s'en vont, qu'ils étaient plus aimables, c'est-à-dire plus mûrs pour un monde meilleur. Quand le soleil disparaît à l'horizon, pour nous laisser dans la nuit, nous ne songeons pas que c'est pour s'en aller éclairer et féconder un autre hémisphère. Il en est ainsi de la mort qui frappe autour de nous un être aimé. Nous ne réfléchissons pas qu'en dérobant à notre terre une âme charmante, elle prépare une parure nouvelle à une autre sphère, et que cette âme, affranchie de nos infirmités, aurait le droit de nous crier : Si vous m'aimez, pourquoi vous affliger ainsi de mon bonheur ?

N'avez-vous pas été frappée, madame, d'un phénomène étonnant ? A mesure qu'on descend l'échelle des âmes, le rire augmente avec la joie vulgaire et la gaieté banale. A mesure qu'on la monte, au contraire, on rencontre la joie profonde, mais une joie toute prête à pleurer, une belle mélancolie comme celle du Sauveur au moment où il contemplait, du haut de la colline, son ingrate Jérusalem ; ou celle des cœurs généreux qui assistent aux humiliations de ceux qu'ils aiment.

Avez-vous contemplé la chaîne des Alpes des sommets du Jura ? Eh bien, cette chaîne splendide, cette guirlande de pics neigeux qui émergent au-dessus des plaines, des lacs, des collines, représente à mes yeux la guirlande plus belle des âmes pures, héroïques, inspirées, qui ont paré, qui parent encore la terre. Ces pics éclatants de blancheur qui se baignent dans l'azur et s'empourprent aux feux du couchant, après avoir senti leurs flancs labourés par les éclats de la foudre, nous font songer avec admiration aux anges terrestres dont l'existence n'a été qu'une aspiration sereine vers le beau, vers le mieux, parmi les déchaînements de toutes les tempêtes, bien au-dessus des boues, des brumes et des bruits de la vallée. Au milieu de ces pics, formant le nœud central de la chaîne, apparaît comme un géant, parmi les géants, le superbe mont Blanc ! la grandeur dominant les grandeurs, la pureté régnant sur les puretés, Jésus Christ

le roi des vierges et des martyrs.

Plus on monte, plus on est heureux et plus on souffre, tandis que les âmes vulgaires sont fermées aux grandes joies comme aux grandes souffrances. La nature, pour elles, n'a aucune poésie, et ne les dispose ni à l'enthousiasme, ni à la tristesse. Peu sensibles à un affront, elles ont aussi peu de reconnaissance pour un bon procédé. L'amour lui-même les trouve impropres à l'extase comme au désespoir (Tout le portrait des neuf dixièmes des êtres formant la société actuelle, est contenu dans ces quelques lignes.) Les âmes élevées, au contraire, sont susceptibles de ressentir les joies les plus exquises et les douleurs les plus poignantes. Un procédé délicat, un mot du cœur les ravit, mais aussi un manque d'égards, un sourire malveillant les froisse. Une fleur, un insecte les intéresse, une feuille qui tombe les fait rêver, une cloche qui tinte les dispose à pleurer. La nature, avec ses merveilles, n'est que le cadre borné de leurs sentiments, où l'écho docile de leurs impressions. Au lieu de recevoir son empreinte, elles semblent lui donner ses tons et ses couleurs. Ainsi, cette jeune femme trouvera que les arbustes couverts de givre, sont ravissants, parce qu'elle les contemple suspendue au bras de l'homme fort et bon qu'elle adore. Cette jeune veuve, au contraire, trouvera que la nature est bien triste, même au mois de mai, parce qu'elle est seule, seule avec ses crêpes, ses larmes et ses souvenirs.

Pour les âmes délicates et hautes, aimer c'est être ravi ou navré. C'est connaître par expérience le ciel ou l'enfer, parfois l'un et l'autre, c'est être inquiet dans l'extase, ou se pâmer dans un sanglot.

Si vous montez d'un degré pour arriver aux hautes crêtes, vous trouverez les saints, les vrais saints. Ah ! ceux-ci souffrent, non plus de leurs propres douleurs, ils sont assez grands pour les oublier, mais des douleurs de l'humanité, j'allais dire des douleurs de Dieu. Ils ont faim et soif de la justice, et ils voient régner l'iniquité. Ils savent, ils sentent mieux que nous combien Dieu mérite d'être aimé, et ils voient qu'il est méconnu, parce qu'il reste encore le grand « Inconnu ». Ils rêvent la fusion des cœurs par la charité, et ils entendent partout la haine souffler la guerre. Ils voudraient voir le genre humain monter avec ardeur vers les radieux sommets qu'ils contemplent, mais ils voient avec stupeur que le moindre pas en avant demande des siècles d'efforts et coûte des flots de sang. Ils endurent de nos jours, un autre martyr : celui de voir ceux qu'ils voudraient appeler leurs guides vénérés, regarder sans cesse en arrière, comme certains damnés du Dante, et jeter l'anathème aux âmes qui regardent l'aurore, au lieu de regarder le couchant.

Ceux-là ne savent plus rire ; un trop profond abîme sépare encore le monde qu'ils voient du monde qu'ils entrevoient. Si leur cœur était moins plein de mansuétude, ils prendraient la Terre en horreur et la vie en dégoût. Mais non, ils surmontent leurs nausées pour accomplir leur mission secourable. Ils élèvent la voix pour crier à leurs frères d'en bas, à leurs frères qui s'attardent dans leur orgies nocturnes : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît. » Et voyant que leur voix se perd dans le vide ou dans le bruit, ils se retournent vers le Père, comme le Christ sur la croix. Ils offrent à l'éternelle justice, pour qu'elle consente à hâter son règne ici-bas, toutes leurs

larmes, toutes leurs immolations volontaires. Ils lui disent : Père saint et infiniment miséricordieux, n'attendez pas, pour les sauver, qu'ils vous le demandent. S'ils s'obstinent à rester dans le malheur en restant dans le mal, c'est à force d'être aveugles. « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Oh ! oui, monter c'est souffrir, et cette loi résout peut-être le problème qui préoccupe à un si haut point votre âme sensible, celui de la souffrance des animaux.

Parmi ceux-ci, les plus éprouvés sont sans contredit les plus parfaits, ceux qui sont le mieux raliés à l'homme, tels que le bœuf, l'éléphant, le cheval, et surtout cet incomparable compagnon qui s'appelle le « chien ».

Comme vous, j'éprouve pour ces créatures une vive sympathie et une pitié profonde. Mais comment expliquer leurs souffrances ? Impossible d'invoquer ici la « chute originelle ». D'un autre côté, je craindrais de vous scandaliser en invoquant le système de Darwin, pour vous montrer dans ces nobles animaux des candidats ou et des aspirants à l'humanité ». Je me résigne donc à supposer que ces chers alliés de l'homme recevront un jour le salaire de leurs souffrances terrestres en devenant, dans une sphère supérieure, les auxiliaires plus intelligents et plus heureux d'une humanité plus avancée. Ils monteront en grade comme le garçon de ferme qui finit par devenir le valet de chambre et un peu le confident d'un bon prince. (Nous ne voyons, pour nous, aucun inconvénient, à ce que les animaux, dits supérieurs, soient des candidats à l'humanité. Nous trouvons, bien souvent, plus de cœur et de reconnaissance dans un être inférieur comme le chien, que dans certains êtres humains, orgueilleux, égoïstes, avares et méchants.)

Un jour, madame, nous aurons la clef de ce grand mystère, et en attendant nous avons pour nous encourager, cet oracle infallible du Sauveur : « Bienheureux ceux qui souffrent, car ils seront consolés. »

O douleur ! si je suis ta proie, je suis aussi ton amant. Sans le mal, saurions-nous le prix du bien ? Sans la nuit pourrions-nous contempler les étoiles ? La joie s'achète par le sacrifice, et la privation seule donne à la jouissance toute sa saveur. D'ailleurs, qu'importe l'hiver quand on sait que le printemps va renaître ? Qu'importent les aspérités du chemin, quand nous avons pour nous charmer, les cantiques de cette enchanteresse qui s'appelle l'Espérance ! l'Espérance qui sait franchir toutes les portes, même celle qui mène à la « cité des pleurs ! » l'Espérance qui nous dit, en nous montrant la voûte constellée : Voilà le paradis ! Non pas le paradis fermé dont saint Pierre a les clefs, mais le paradis infini, qui reste ouvert à tous les hommes de bonne volonté.

Si belles que soient les lignes qui précèdent, je dois vous avouer que je suis obligé de formuler quelques réserves au sujet de la théorie mise en avant par l'auteur de « l'Esprit Consolateur ».

A l'exemple de beaucoup de théologiens de la vieille école, il affirme que nous souffrons parce que Dieu nous aime.

Une pareille manière de voir, ne saurait être conforme à la justice de Dieu et une telle affirmation est due à une erreur d'interprétation.

Nous souffrons non pas parce que Dieu nous aime, mais tout simplement parce que nos maux proviennent de la dualité de l'esprit et de la matière. Tant que nous ne serons pas parvenus à faire prédominer celui-là sur celle-ci, nous serons obligés de subir les chocs continuels qui proviennent de cette dualité et Dieu qui assiste à nos luttes continuelles ne peut que nous dispenser ses forces généreuses et puissantes pour hâter notre ascension vers Lui et notre triomphe définitif sur la matière.

La douleur ne peut donc exister que temporairement par suite de notre état d'infériorité.

Cessons de dire que Dieu multiplie nos épreuves parce qu'il nous aime, mais proclamons que Dieu nous aime parce nous nous efforçons de monter vers sa Lumière.

En doublant les étapes nous devons nous attendre à voir doubler les difficultés dont nous devons triompher.

Lorsque nous serons suffisamment évolués, la douleur disparaîtra comme s'évanouit la nuit devant la pure lumière de l'aurore radieuse et ensoleillée.

LES CŒURS ATTENDRIS

La joie n'est pas seulement la récompense de la vertu, elle en est aussi la source. Il ne manque à bien des cœurs, pour être bons, que d'être dilatés, et beaucoup de gens ne sont méchants qu'à force d'être aigris. Or l'Esprit consolateur, en prenant possession d'une âme, y verse tant de baume qu'il n'y a plus place pour l'aigreur. Il nous montre sous un tel aspect Dieu et l'homme, la mort et la vie, le présent et l'avenir, qu'il nous force à l'attendrissement. Quand on est bien pénétré de sa lumière, on éprouve pour ses frères incarnés une sympathie que rien ne décourage, et la charité cesse d'être une vertu pour devenir un entraînement.

Maine de Biran a exprimé cette pensée : « Ce qui nous rend triste n'est pas bon, et ce qui n'est pas bon ne saurait être vrai. » S'il en est ainsi, nous avons toutes les raisons d'en conclure que nous sommes dans la vérité, car notre foi nous dispose à la bonté par la joie.

Elle nous montre, mieux que toute autre, la solidarité universelle qui relie les êtres ; elle nous fait sentir que nous sommes tous frères, pèlerins, lutteurs, tendant au même but, sous la sollicitude impartiale du même Père. Elle sape par la base l'esprit de caste et l'orgueil de la naissance (L'esprit de caste domine encore terriblement à notre époque. L'orgueil de la naissance est la cause première des discussions et des querelles entre les hommes. Le riche se figure, trop souvent, que le travailleur est taillable et corvéable à merci et il prétend régenter le monde grâce à sa fortune. Il est de ceux qui ont tout oublié et qui n'ont

rien appris. Et ces pauvres gens sont légion, vous les coudoyez tous les jours.) Elle nous habitue à estimer l'honneur selon sa valeur personnelle, au lieu de l'apprécier d'après la place qu'il occupe dans le monde. L'humanité, pour nous, n'est plus scindée en deux parts : celle des « prédestinés » et celle des « réprouvés ». Nous ne sommes plus tentés de haïr les méchants en ce monde, pour être moins tentés de les plaindre en l'autre, car les méchants, pour nous, ne sont que des traînants.

Ce qui divise les hommes, c'est l'intérêt propre, car un ennemi n'est souvent qu'un rival. Chacun craint de n'avoir point assez pour soi : de là l'égoïsme qui nous rend si âpres au gain, et resserre le cœur au point de le rendre dur, parfois cruel. Mais le disciple de l'Esprit consolateur, sachant que la Terre n'est qu'une prison transitoire, éprouve un judicieux dédain pour cette idole qui s'appelle le veau d'or. Il est conciliant, généreux, parce qu'il préfère ses espérances à tous les plaisirs. Il est plus content d'une bonne action que d'un heureux coup de bourse. Il se nourrit enfin de cette pensée aussi juste que profonde : « Nous n'emporterons de ce monde que ce que nous aurons su donner ».

L'Esprit consolateur nous enseigne que souvent une situation inférieure ou pénible est le résultat d'un libre choix de la part de l'esprit incarné. Dès lors, comment pourrions-nous mépriser ou maltraiter notre frère, sous prétexte qu'il est notre « inférieur ». Nous savons que les esprits généreux choisissent parfois l'obscurité, afin d'expié plus vite, tandis que la fortune, les honneurs sont trop souvent le partage des perversités habiles ou des médiocrités bien protégées. Dès lors, nous trouvons tout naturel que l'on foule aux pieds, certains préjugés, certaines répugnances, pour se montrer bienveillant à tous et surtout aux petits.

Combien de dames qui se croient chrétiennes, même pieuses, mais au fond, à leur insu peut-être, elles restent un peu païennes. Elles se croient d'une autre race que « leurs gens », et leur demandent parfois des services qui ne sont que des humiliations inspirées par l'orgueil. Certaines jeunes dames surtout sont peut-être l'incarnation la plus brillante de l'exigence. Elles ont l'air de dire : Adorez-nous, gâtez-nous, car nous sommes créées et mises au monde tout exprès pour être gâtées et adorées ! Elles peuvent avoir le sentiment du beau, mais elles n'ont pas le sentiment de la justice. Eh bien ! nous voyons dans ces charmantes créatures des esprits légers, un peu égoïstes, qui ont besoin de mûrir par la douleur. Nous les plaignons, en les respectant, comme un homme est plaint et respecté des enfants qui rougiront un jour de leurs premières folies.

Jadis, j'aimais peu les enfants : je voyais en eux des êtres égoïstes qui fatiguent, ennui et reçoivent toujours sans s'inquiéter de rendre. Aujourd'hui, la vue d'un enfant m'émeut et me ravit. Je vois en lui un esprit qui vient d'entrer dans sa prison corporelle pour y accomplir ce stage que nous appelons la vie, et je me sens ému de compassion en songeant à la carrière qu'il doit fournir. Comme l'a dit un grand poète : « Ce que l'oiseau chante, un enfant le jase. C'est le même hymne, mais l'enfant a de plus que l'oiseau la sombre destinée humaine en perspective. Il ne le sait pas, mais ceux qui le voient le savent : de là l'attendrissement des hommes qui écoutent, mêlé à la joie du petit qui chante. » Ce chuchotement confus d'une pensée qui n'est encore qu'un instinct est comme

un appel inconscient à la justice éternelle, peut être une protestation sur le seuil de l'existence avant d'entrer. Cette ignorance, souriant à un avenir qui peut être si sombre, émeut quiconque y réfléchit : de là l'immense pitié et l'étonnante faiblesse du vieillard pour l'enfant.

Considérée à notre point de vue, la naissance de l'enfant est on ne peut plus touchante et plus poétique. Quand l'heure est venue pour l'esprit de se réincarner, pour entreprendre le voyage d'une nouvelle existence corporelle, ses amis du ciel ou de l'espace l'accompagnent comme nous accompagnons à l'embarcadère, un parent, ou un ami qui s'en va.

Un de ses amis, peut-être le plus aimé, s'embarque avec lui, pour l'inspirer, pour le protéger, comme fit Raphaël pour le jeune Tobie. Cet esprit protecteur s'appelait chez les anciens le génie familial, et s'appelle chez nous, l'ange gardien (Ou le « guide ».) Si le voyage a été heureux, si la vie a été pure et féconde, l'esprit incarné retrouve ses amis tout empressés à l'accueillir et à le féliciter, au sortir de ce débarcadère que nous appelons la mort !

Qui oserait dès lors se montrer brutal ou seulement trop sévère pour ce cher petit voyageur ? Il ne demande qu'à s'ébattre dans l'insouciance de l'avenir, et cette insouciance, mêlée d'un peu d'égoïsme, est pour lui une faveur du ciel. Il aurait trop peur de la vie s'il pouvait l'embrasser d'un regard ; mais cette ignorance qui l'aide à vivre fait son désespoir, quand on le maltraite. Nous savons, nous, que tout change, et qu'il ne faut jamais désespérer, mais le pauvre petit l'ignore, et croit, s'il est misérable, qu'il le sera sans fin. Sa mère est son Dieu : maltraité par elle, il se croit abandonné dans un vide infini ! Ah ! ne gâtons pas ces chers petits, mais craignons bien plus encore de les désespérer.

Voici un beau vieillard, appuyé sur son bâton, il s'en va chercher un peu de soleil. Oh ! qu'il me paraît vénérable ! Ce n'est plus, à mes yeux, un homme qui connaît assez la vie pour en être désabusé ; une ruine gênante dont la mort s'apprête à débarrasser sa famille. Oh ! non, c'est un esprit toujours jeune qui réclame d'autres organes, et dont la prison se lézarde pour le rendre à la liberté. C'est un ouvrier qui a fini sa journée, et s'en va prendre un peu de repos pour être en mesure de commencer une tâche nouvelle. C'est un compagnon de route qui prend les devants pour aller nous attendre à l'étape suivante. C'est un frère qui meurt à la décrépitude, à la stérilité, à l'oppression, pour renaître à la vigueur, à la puissance et à la liberté.

Le pauvre, le vrai pauvre honteux, modeste et fier, qu'est-il à nos yeux, sinon un riche déchu qui expie peut-être par le dénuement, l'abus qu'il a fait jadis de son opulence ? Dès lors, j'oublie tout, même ses torts, pour ne songer qu'à sa misère si touchante.

Quant à la femme, l'Esprit consolateur, je l'espère, achèvera sa rédemption commencée par le Christ. Il nous enseigne, en effet, que si la mission de cette créature charmante diffère de la nôtre, ainsi que ses aptitudes, elle a la même nature et les mêmes destinées. La femme est un esprit incarné, égal et parfois supérieur à l'homme. Le sexe n'est pour cet esprit qu'un mode transitoire qui lui permet de déployer certaines facultés, certaines vertus plus intimes et plus

exquises, tandis que les autres sont mises au repos. Quand un esprit avancé apparaît en ce monde, revêtu d'une beauté féminine digne de lui, on peut dire en toute vérité que c'est un ange ! un ange qui sait sourire comme les étoiles, aimer comme les séraphins.

Voilà pourquoi la terre a des charmes et des joies, encore, malgré les maux qui la désolent. On y voit des fleurs, des enfants et des anges.

N'oubliez pas que la vie est toujours bonne, toujours précieuse, tant qu'elle nous permet de glorifier Dieu et de nous dévouer à quelqu'un. Que cette pensée nous préserve de cette langueur malade qui rend les jours stériles. La mélancolie, je le sais, est le mal des âmes trop éprises de l'idéal et produit des affaissements qui diminuent le courage de vivre, sans donner la consolation de mourir. De là certains dégoûts qui nous approchent de l'aigreur et nous disposent à l'impatience.

Voilà le péril qu'il faut éviter. Sachons comprendre que croire au ciel c'est déjà l'entrevoir, presque en jouir, et que la vie présente nous est donnée pour le conquérir. Alors nous serons vaillants et bons à force d'être joyeux, et sans oublier les morts chéris qui nous attendent, nous saurons donner un peu de bonheur aux vivants qui nous entourent.

Donner un peu de bonheur aux vivants qui nous entourent. Vous sentez bien, chère Madame, que c'est là le devoir, mais beaucoup de gens se demandent, avec inquiétude où ils pourraient enfin trouver le remède aux calamités qui désolent notre humanité.

Il nous faudrait, à tous la Foi véritable, éclairée, et non pas la Foi naïve qui nous apparaît fatiguée, car il lui manque la puissance du Verbe, la force de l'esprit, la beauté de la lumière.

Nous sommes dans une crise. Il faudrait, pour nous sauver, un vif et vigoureux élan de la Foi qui rendrait les âmes courageuses, les esprits libres, les consciences droites, les cœurs ouverts à l'affection. Or, vous savez, chère Madame, que cette foi-là existe réellement, qu'elle s'appuie sur la science, une science qui nous démontre victorieusement la survivance certaine par delà la tombe. Bien des fois nous avons parlé ensemble, et nous sommes tombés d'accord pour reconnaître que par elle et grâce à elle, la mort vaincue n'apparaît plus que comme un accident passager et nécessaire à l'évolution de tous les êtres humains.

Et ne trouvez-vous pas qu'il est facile d'attendrir les cœurs quand on est sûr d'un tel fait, ne trouvez-vous pas qu'il est facile de guider ses semblables quand on possède une parcelle de cette foi éclairée qui amplifie l'Espérance à laquelle vient s'allier une troisième grâce incomparable, la Charité qui fait rayonner et resplendir les deux autres : C'est comme une étoile au triple scintillement qui doit nous conduire vers notre idéal.

Grâce à elle, vous pourrez, un jour, à l'exemple des Rois Mages devant Jésus, offrir vos trésors qui seront composés de vos bonnes pensées et de vos belles actions. Vous offrirez aussi vos sacrifices et vos larmes et toutes vos douleurs vaillamment supportées.

Chargez-vous, ne craignez ni votre peine ni votre fatigue. Le fardeau que vous porterez se changera en éternelles félicités. Suivez l'étoile splendide qui vous guide. Ne la perdez jamais de vue. A travers tous les écueils et les embûches de votre longue route elle vous indiquera le but, et vous dispensera les forces nouvelles pour poursuivre, sans relâche, vos étapes sur les divines pentes de l'Immortalité.

LES AILES

« Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène. » Cet aphorisme est vrai, et l'on peut ajouter que celui qui sait doit parvenir au bonheur plus vite que l'ignorant qui devra s'instruire pour s'élever.

Bien entendu, chère madame, je ne parle pas ici de la prétendue science que certains orgueilleux croient posséder. Il ne suffit pas d'avoir pâli sur des traités scientifiques et d'avoir emmagasiné une certaine somme de savoir. Celui-là n'est qu'un ignorant qui se contente d'avoir subi victorieusement quelques examens difficiles et de se croire, par cela même au-dessus de ses contemporains. Le véritable savant ne doit rien dédaigner, et sa plus grande joie doit être d'explorer, autant que cela lui est possible, tous les domaines.

« Heureux celui qui a pu pénétrer les causes secrètes des choses ». Voilà une vérité qui doit avoir à nos yeux la valeur d'un axiome. Les lignes qui suivent vont, chère Madame, vous le prouver.

Vous voulez monter, madame, monter bien vite, bien haut, et vous vous demandez quelles sont les ailes assez puissantes pour vous emporter au doux pays de vos rêves ? La réponse est facile : on monte l'échelle du bonheur en montant l'échelle de la perfection. Or la perfection consiste à atteindre le vrai par la science, et le bien par la vertu.

Nous sommes des intelligences, parce que nous sommes des esprits. Dès lors, c'est pour nous un besoin et un devoir de chercher la lumière par l'instruction. Le sage est celui qui sait, et si le bon Dieu déroule à nos regards le panorama splendide de la création, ce n'est pas pour nous obliger à fermer les yeux. En se révélant ainsi dans ses œuvres, il nous invite à les contempler, à en étudier les lois merveilleuses, pour nous disposer à l'aimer de plus en plus, à force d'apprendre à le connaître.

L'ignorance est le grand fléau de notre monde, celui qui en constate le mieux l'infériorité. Un méchant n'est souvent qu'un aveugle, mais les aveugles peuvent être plus dangereux que certains scélérats, parce qu'ils sont plus nombreux et plus incorrigibles. Les peuples ne seront libres que le jour où ils seront sages, et ils ne seront sages que le jour où ils seront assez éclairés pour qu'on ne puisse plus les tromper.

Chose triste à dire, sur douze cent millions d'hommes qui peuplent notre

planète, on ne compte peut-être pas encore, après tant de siècles, vingt millions d'esprits vraiment cultivés. La femme surtout, même celle qui a bien des loisirs, ne reçoit guère qu'une instruction déplorable, et montre une répugnance trop « édifiante » pour tout livre un peu sérieux (Les bons livres atteignent rarement un fort tirage. Une pornographie écrite par un auteur un peu en vue et recommandée par un Académicien, se tire à des centaines de mille exemplaires. Nous sommes à l'époque où les littérateurs puisent leurs idées dans les bas-fonds sociaux. De là le relâchement des mœurs que nous constatons aujourd'hui.) Il en résulte qu'elle est trop disposée à regarder en arrière avec celui qui la « dirige » au lieu de marcher en avant avec celui qu'elle doit aimer. De là les déplorables malentendus qui divisent le foyer, et partagent en deux moitiés hostiles le genre humain.

Zoroastre a dit : « Celui-là fait trois bonnes actions qui plante un arbre, construit une maison, élève un enfant. » J'ajoute qu'il en fait une quatrième, et la meilleure de toutes, en fondant une bonne école. Ne craignez donc point, comme tant de femmes du meilleur monde, d'ouvrir les yeux à la lumière. Soyez « curieuse », très curieuse de tout ce qui peut élargir votre horizon en élevant votre esprit.

Mais je m'empresse d'ajouter : Soyez bonne, soyez l'exemplaire vivant et charmant de cette haute piété que rien ne saurait aigrir ou décourager, parce qu'elle s'alimente sans cesse de ces admirables maximes du Sauveur :

« Heureux les doux, car ils posséderont la Terre. Heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés. Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, parce qu'ils seront rassasiés. Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Heureux ceux qui aiment la paix, car ils seront appelés les enfants de Dieu. Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient. »

Telles sont les belles et grandes ailes que le Christ nous offre, pour nous aider à le suivre. Ces paroles de vie ont été, pour notre bas-monde, la charte de son affranchissement. Toute âme qui sait les comprendre et y répondre, quitte les bords du marais, pour prendre son essor vers les hauteurs. Or ces divins préceptes, nous les prenons pour guides, ce qui nous autorise à prétendre que nous sommes les vrais chrétiens. Notre foi nous affranchit sans doute de ces entraves que nous appelons les « faux devoirs », je veux dire de ces prescriptions minutieuses et souvent puérides qui constituent la dévotion contemporaine, mais c'est pour concentrer d'autant plus notre attention et notre énergie sur les devoirs essentiels que nous avons à remplir envers Dieu, envers nous-mêmes, et envers nos semblables.

Un ancien disait que le sage, pour se maintenir dans la vertu devait habiter une maison de verre. Eh bien, notre foi nous construit cette maison transparente. Elle nous montre, la nuit comme le jour, des témoins dont nulle cloison n'arrête le regard. Ces témoins sont nos amis du ciel, peut-être l'esprit d'un père, d'une mère, d'un époux dont nous avons pleuré le départ. Ils voient nos œuvres, ils lisent dans notre âme nos plus secrètes pensées. Dès lors, comment se permettre, en présence de pareils témoins, des actions que nous n'oserions nous permettre en présence d'un enfant ? Quel encouragement à mieux faire que ce colloque intime : « Il me voit ! ma conduite peut l'attrister ou le réjouir ! » Que de

belles plumes poussent à nos ailes, pour nous aider à rejoindre nos bien-aimés !

Pour moi, madame, je vous l'avoue en toute simplicité, cette pensée me console et m'encourage. Au moment où je vous écris ces lignes, je me crois, je me sens entouré par des êtres invisibles dont je vénère la pensée. Je me reprocherais amèrement la moindre pensée qu'ils devraient désapprouver, et si je suis heureux après une bonne action, c'est qu'il me semble que je leur fais plaisir. Oh ! qu'il est doux d'être bon, quand on peut se dire : Je réjouis du même coup mes frères incarnés que je console, et mes frères du ciel qui m'applaudissent !

Alors on cesse de repousser comme impraticable ce précepte du Christ : « Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous persécutent. » Alors on trouve un charme divin dans ces conseils des antiques Védas : « Sois, pour ton ennemi, ce qu'est la terre, qui récompense par des moissons le laboureur qui lui déchire le sein. Sois, pour celui qui t'afflige, ce qu'est le bois de santal, qui embaume de son parfum la hache du bûcheron qui le tranche. »

Ici-bas, l'essentiel ne consiste pas à bien vivre, mais à vivre bien. Nous avons tout intérêt non seulement à être sages, mais à nous montrer généreux jusqu'à l'héroïsme. Celui-là veut vivre par le corps, et s'arrange de manière à cueillir partout l'émotion sensuelle qui constitue le plaisir. Il torture la matière dans tous les sens, pour en extraire une volupté de plus. Et après ? Après, il se retrouvera au point de départ, en face d'une nouvelle épreuve à recommencer dans des conditions telles que, s'il pouvait les connaître, elles empoisonneraient toutes ses joies malsaines. Celui-ci au contraire, a vécu par l'esprit : il a pensé, il a souffert, il a aimé jusqu'à l'immolation ; il a oublié ses intérêts du moment pour rester fidèle à la vérité, à la justice, au devoir. Ah ! celui-là est le vrai sage. Il a conquis le droit de sourire à la mort. Il retrouvera là-haut le capital mis en réserve à la caisse d'épargne de l'éternité. Il reprendra la vie plus pleine, la vie enrichie par les paillettes d'or roulées dans le torrent plus ou moins troublé de sa vie présente. Il le sait, il le sent, et sa foi lui procure une sérénité capable de plaindre ceux qui le considèrent comme un insensé, ou un malheureux (On ne pardonne point, à notre époque, aux esprits d'élite, d'avoir des opinions autres que celles déjà reconnues et officiellement acceptées par le vulgaire. Vulgaire, en haut, comme en bas de l'échelle sociale.)

Vous voulez que je vous dise à quels signes on reconnaît les âmes qui se préparent, comme les hirondelles, à une prochaine émigration. Ces signes, Dieu seul peut bien les connaître, parce que seul il scrute les cœurs. Cependant, je vais essayer, de vous indiquer les plus saillants.

Celui qui se dispose à émigrer vers des mondes supérieurs est éclairé, ou du moins il a des idées larges qui lui font prendre en dégoût les mensonges autorisés dont s'alimente le fanatisme. Il souffre de se sentir impuissant à dissiper toutes les ténèbres qui s'opposent encore au progrès matériel et moral de l'humanité terrestre. Il porte en lui un idéal qui le tourmente, l'isole, le fait prendre parfois pour un égaré dans notre bas monde, mais qu'il ne voudrait pas échanger contre les joies vulgaires de ceux qui se permettent de le plaindre. On peut dire de lui, qu'il est venu au monde beaucoup trop tôt, pour y être compris. Il éprouve pour le Dieu vrai qu'il conçoit, un amour fort et tendre, qui se manifeste par une adoration

intérieure de tous les instants, par des prières ardentes qui sont des cris du cœur, par une renaissance qui lui arrache quelquefois des larmes, et par une résignation parfaite au sein des plus cruelles épreuves. Comparant ses imperfections à l'idéal qu'il poursuit, loin de se sentir disposé à l'orgueil, il se sent fort mécontent de lui-même. Indigné des entraves qui voudraient paralyser son élan, il s'épure, « s'angélise » par la hauteur des pensées, par la noblesse des sentiments, par le dégoût ou le mépris des jouissances qui ne sont que charnelles. Le beau le ravit en tout et partout, mais le laid lui fait horreur. Enfin, il aime ses frères sans mesure, se dévoue sans calcul et pardonne sans effort. Vrai disciple du Christ, il comprend que la sainteté n'est autre que l'amour ; l'amour qui compatit et qui s'immole. Sévère pour lui-même, il se sent pour les autres indulgents jusqu'à la faiblesse. Il voudrait pouvoir tarir toutes les larmes, supprimer tous les maux. Son cœur, comme celui de Jésus, souffre de toutes les douleurs qui atteignent les hommes ; et il pardonne plus facilement l'injustice dont il est la victime, que celle dont il est le témoin.

Sans doute, chère madame, en lisant ces lignes, vous êtes-vous rappelée que le mal sur la Terre provient surtout de l'ignorance.

Ah ! l'ignorance, c'est la grande plaie sociale à laquelle on n'apporte bien souvent aucun remède ! Que dis-je, il se trouve même des hommes pour l'entretenir afin de mieux asservir les âmes et les consciences.

Ouvrez les cerveaux, ouvrez les intelligences à la lumière. Il faudra bien que les hommes des ténèbres arrivent à capituler devant ceux qui auront cherché le pourquoi des choses. Il n'y a plus de bûchers pour brûler les libres-penseurs et tous ceux qui se permettent de croire autrement que les sectes routinières, prisonnières de dogmes étroits, mais il y a toujours l'ignorance, l'ignorance qui est la plus mauvaise des conseillères.

Les bouleversements sociaux nous montrent la misère de l'intelligence, la pauvreté des esprits apeurés et le peu de fraternité qui existe entre tous les êtres humains. Instruisez sans répit ceux qui veulent arriver à comprendre les choses demeurées cachées et qui sont presque toujours, mal interprétées par ceux qui ont, bien souvent, intérêt à les maintenir cachées et vous verrez qu'en peu de temps, tout ira mieux.

Ceux qui désespèrent sont, le plus souvent, ceux dont l'âme n'a reçu aucune semence. Ils vivent lamentablement avec leurs espoirs morts, et ils ont toujours peur de refermer la main sur la joie qui passe. Quand l'adversité les touche, ils apparaissent désarmés et dans l'impossibilité de reprendre pied au milieu de cette foule ignorante dont la houle toujours grossissante déferle sur les rivages malheureux où la logique et la Vérité ne peuvent jamais séjourner.

LE CORPS ETHERE

Il n'existe dans l'univers que deux substances, la matière et l'esprit. La matière

primitive n'est autre que le fluide cosmique universel, dont les innombrables modifications constituent l'immense variété des corps de la nature. Condensé à un certain degré, il peut former les métaux les plus durs tels que le platine. Dilaté dans des proportions extrêmes, il s'appelle l'éther, et l'éther est si léger qu'une colonne de ce fluide, large comme la Terre et haute comme d'ici au soleil, ne ferait pas équilibre à un centimètre cube d'air respirable. Mais ces deux extrêmes sont séparés par une innombrable série de degrés intermédiaires.

De même qu'il est difficile de déterminer la limite précise qui sépare les végétaux des minéraux ou les animaux des végétaux, de même il est difficile de tracer la frontière qui sépare la substance matérielle de la substance spirituelle. Que dire, par exemple, du fluide électrique ? Il n'est pas esprit, car il ne pense pas ; on ose à peine l'appeler matière, car il est tout à la fois impondérable et indivisible. Quel mortel oserait se vanter de connaître le nombre, les propriétés et les lois de tous les fluides répandus dans la nature ? Quel est celui qui oserait déterminer jusqu'à quel point l'esprit peut exercer son empire sur ces mêmes fluides ? Cependant, sans cette connaissance, nul homme n'est autorisé à déclarer « impossibles » certains phénomènes, sous prétexte qu'ils ont le tort de lui paraître incompréhensibles ou inexplicables.

L'homme est un être fort complexe, qui se trouve en possession de deux corps, le corps charnel et le corps éthéré. Ce dernier est comme le premier vêtement de l'âme, et lui sert d'intermédiaire ou de messenger dans ses relations avec le corps charnel. L'apôtre saint Paul, écrivant aux Corinthiens, affirme clairement l'existence de ce double corps. « Il y a un corps animal, dit-il, et il y a un corps spirituel ; mais ce qui est spirituel n'est pas le premier, c'est ce qui est animal, et ce qui est spirituel vient après. Voici un mystère que je vous dis : Nous ne sommes pas tous morts, mais nous serons tous changés. »

Ce corps fluidique ou spirituel nous explique l'influence que l'atmosphère exerce sur certains tempéraments nerveux. Il nous rend compte des alternatives d'affaissement et d'enthousiasme que l'on remarque chez les natures d'élite, dont on se moque souvent, faute de les comprendre. C'est à lui que les femmes sont redevables de ces impressions vagues que Leibnitz appelait les « petites perceptions », et par lesquelles on entre en rapport avec les forces occultes de l'univers. C'est grâce à lui qu'elles possèdent cette finesse, cette intuition qui sent, qui devine ce que l'homme peut à peine soupçonner, et fait qu'on se demande si elles ne sont pas toutes un peu « sorcières ! »

Ce corps éthéré se dégage du corps charnel durant cette crise que nous appelons « l'agonie » et l'Esprit l'emporte avec lui dans l'espace après la mort.

Or, qui nous prouvera que cette enveloppe fluidique invisible à l'état normal, pour nos yeux charnels, ne peut être condensée, dans certains cas, de manière à devenir « visible ? » L'histoire est pleine « d'apparitions » de ce genre, et si l'on a le droit d'être très sévère quand il s'agit d'en constater l'authenticité, on aurait grand tort de les déclarer impossibles.

Il y a deux sortes de lumières : la lumière matérielle dont les soleils sont les foyers, et la lumière spirituelle qui a son foyer partout. Enveloppée de son corps

éthéré, l'âme porte en elle son principe lumineux. Plus elle se dégage du corps charnel, plus elle rayonne, plus elle voit clair. C'est ainsi que certains somnambules confectionnent les broderies les plus délicates dans l'obscurité la plus profonde, ou racontent, avec une parfaite exactitude, les faits qui se passent à une grande distance. Mais les purs esprits seuls possèdent cette faculté dans toute sa plénitude, tandis que les esprits inférieurs ne la possèdent qu'à un degré plus faible. Leur corps fluidique, encore trop grossier, s'interpose comme un brouillard entre l'âme et l'objet de sa vision.

Plus un esprit est élevé, plus son corps fluidique est diaphane, ce qui nous explique l'étonnante perspicacité des saints qui « sentaient les âmes ». Le Christ possédait la seconde vue à un degré suprême, en vertu de son incomparable pureté. Il lisait au fond des âmes, comme dans un livre ouvert, leurs plus secrètes pensées. C'est par cette intuition prodigieuse qu'il connut ses apôtres avant de les appeler à le suivre, et les ravit d'admiration par la pêche miraculeuse. Le Christ n'a pas produit spontanément les poissons où ils n'existaient pas, mais il savait par la double vue où les poissons se trouvaient, ce qui lui permit de dire à Pierre, avec une parfaite assurance : « Jette-là tes filets. »

Le corps éthéré permet à l'esprit de produire des effluves magnétiques plus ou moins puissants. Cette action magnétique peut être produite par la volonté d'un incarné sur un incarné : c'est le magnétisme humain qui n'est plus contesté. Elle peut se produire par le fluide dont les esprits invisibles inondent directement un incarné : c'est le magnétisme spirituel. Il peut arriver aussi que le magnétiseur ne fasse que transmettre au magnétisé le fluide qu'il reçoit lui-même d'un être supérieur : c'est le magnétisme mixte, à l'aide duquel certains personnages ont pu opérer des guérisons surprenantes. Les apôtres, par exemple, opéraient des guérisons par la simple « imposition des mains » grâce au fluide très pur et très puissant dont les imprégnait le Christ. Ces simples données, comme vous voyez, peuvent jeter un singulier jour sur les récits évangéliques, sur l'histoire merveilleuse de la primitive Eglise, et sur la plupart des légendes qui composent la vie des saints.

Jésus possédait un corps éthéré d'une pureté incomparable, dont les effluves suffisaient à opérer des prodiges. Une pauvre femme touche son vêtement : il se retourne et s'écrie : « Qui m'a touché ? Je sens qu'une vertu est sortie de moi ». Ces paroles expliquent admirablement l'action fluidique par laquelle s'est opérée la guérison. Le flux éthéré s'est échappé de Jésus pour aller guérir la femme malade, et tous deux ont ressenti l'action qui venait de se produire par le rayonnement. Le Sauveur ajoute : « Femme, votre foi, c'est-à-dire votre confiance, vous a sauvée. » C'est que cette foi tant recommandée par Jésus faisait l'office d'une « pompe aspirante », tandis que sa volonté propre faisait l'office d'une « pompe foulante ». Voilà pourquoi de deux malades, l'un peut être guéri, et non pas l'autre : l'un a la foi que l'autre n'a pas.

La « pensée », on n'y songe point assez, est elle-même une « force » qui peut agir d'une manière très efficace, même à distance, sur notre corps éthéré, tandis que celui-ci réagit à son tour, sur l'organisme corporel. Qu'est-ce qu'une assemblée ? C'est un foyer où rayonnent des pensées diverses. Il en résulte une

multitude de courants fluidiques, dont chacun reçoit l'impression par « l'influx nerveux », comme dans un concert chacun perçoit les notes, par le sens de l'ouïe. Mais de même qu'il y a des chœurs harmonieux et des chœurs discordants, il y a des assemblées où les pensées diverses sont harmonieuses ou discordantes. Dans le premier cas, l'impression est agréable au point de procurer un bien-être même physique ; dans le second cas, l'impression peut être pénible au point de rendre malade.

Une âme hostile, dans une assemblée sympathique, est comme un courant d'air froid dans un milieu tiède. Ainsi s'explique le supplice de l'orateur qui parle devant des gens hostiles ou prévenus, et la joie qui l'enivre quand il a pu neutraliser tous les fluides contraires en « empoignant » son auditoire. C'est par les mêmes courants qu'on se rend compte des jouissances produites par un beau discours, ou du malaise que les personnes délicates éprouvent en subissant un mauvais sermon.

Tout est miracle dans la création, parce que tout y est admirablement ordonné par la sagesse infinie, et rien n'est miracle parce que rien n'échappe à la loi divine. Ce que nous appelons prodige n'est souvent qu'un phénomène produit par une force dont nous n'avons pas le secret, en vertu d'une loi qui nous est encore inconnue.

Tout était prodige ou mystère pour le peuple simple du moyen âge, tandis que la science permet aux esprits éclairés de nos jours d'être moins crédules. Une des grandes joies des mondes supérieurs consiste précisément à saisir en pleine lumière, tout le mécanisme merveilleux des lois naturelles que nous pouvons à peine entrevoir.

Les lois qui régissent les fluides peuvent seules nous expliquer le phénomène de certaines « antipathies invisibles ». On peut vaincre la haine par le pardon, mais il est infiniment plus difficile de surmonter certaines répulsions instinctives dont on ne peut pas se rendre compte à soi-même. On peut en dire autant de la « sympathie », et surtout de « l'amour » qui souvent s'allume sous un simple regard, pour faire le bonheur ou le tourment de toute une existence. Deux êtres qui s'aiment sont deux « aimants » qui s'attirent pour se confondre. Si la force des événements les sépare, leurs âmes se dégagent de leurs corps pour se réunir malgré la distance. Ils pensent, ils sentent à l'unisson. Si l'un éprouve un grand malheur, l'autre en est averti à l'instant même, par ce messenger mystérieux que nous appelons le « pressentiment ». Nulle prophétie plus sûre que le pressentiment d'une femme aimante qui se sent adorée, ou d'une mère qui ne vit que pour son enfant. L'histoire sérieuse est pleine de faits irrécusables qui prouvent les relations permanentes entre les âmes envolées et les survivants qui les pleurent. La blessure saignante causée par la mort achève l'assimilation commencée par la vie. Ils s'envoient des dépêches mystérieuses qui les émeuvent et les avertissent qu'ils sont préservés de cette suprême solitude qui s'appelle l'oubli.

Peut-être, vous arrivera-t-il, comme à moi-même, chère madame, de ne pas être comprise, lorsque vous essaieriez d'initier quelqu'un aux lois qui régissent le corps humain, créé, si l'on peut dire, en double exemplaire, corps éthéré et corps matériel.

Il ne faudra guère vous étonner de voir sourire ceux qu'on appelle, un peu ironiquement d'ailleurs, « les esprits forts » ou quelques naïfs qui préfèrent croire aux choses les plus invraisemblables contenues dans les dogmes les plus obscurs.

C'est hélas une chose courante de voir de pauvres gens incapables de raisonner logiquement, parce que, le plus souvent, on leur a défendu, dès leur plus jeune âge, de s'instruire, de raisonner, de comparer.

Défions-nous du dogmatisme et des dogmatiques, et cela dans tous les domaines, religieux ou scientifiques. Méfions-nous des gens qui veulent imposer un dogme et imposer en même temps leur manière de voir et leur manière de faire.

Si quelqu'un ne peut ou ne veut vous comprendre, ayez bien soin de ne pas lui montrer d'hostilité et gardez-vous surtout de vouloir le sermonner et l'instruire malgré lui. Laissez-le, sans toutefois l'abandonner complètement. Rendez-lui tous les services que vous pourrez lui rendre, sans jamais rien lui réclamer en échange. Un jour viendra où la bonté de votre cœur lui ouvrira mieux les yeux et l'intelligence, que vingt conférences ou dissertations.

LES MESSAGERS CELESTES

Vous êtes-vous jamais imaginée ce que pourrait être pour un être humain la solitude continuelle. Livré à lui-même, sans guide, sans aucun soutien, que pourrait-il faire ?

Et quand je parle de solitude, j'entends par-là que l'on peut être seul au milieu du monde, seul au milieu de sa famille. Vous savez, hélas, que les caractères ne sympathisent pas toujours, et vous savez aussi qu'il est doux de rencontrer sur son chemin un être fraternel, un conseiller éprouvé, un esprit sage qui vous donne sans jamais se lasser l'aide bienfaisante dont chacun de nous, en bien des circonstances, a tant besoin.

Eh bien, chère madame, aucun de nous n'est seul. De tous temps des messagers célestes nous ont guidés, et c'est une grande joie de savoir que Dieu ne nous abandonne jamais, si nous faisons seulement un faible effort pour devenir meilleurs.

Vous êtes heureuse, madame, car il vous semble que je suis dans le vrai. Cependant vous restez inquiète, et vous laissez échapper ce soupir : « Que ne puis-je saluer le messager céleste qui viendrait me dire que vous avez raison, et ajouter à la joie de la certitude, la sérénité qui provient de l'évidence ! »

Je comprends votre désir, mais je ne puis croire que vous puissiez conserver la moindre inquiétude. Notre philosophie, en effet, abstraction faite de toute preuve expérimentale, est si logique, si consolante, elle concorde si bien avec l'Évangile et la science, elle nous rend si bien compte d'une foule de phénomènes inexplicables, qu'elle devrait suffire, ce me semble, à vous procurer cette paix sereine que vous désirez. Étudiez, comparez, et vous verrez que, pour une âme spiritualiste comme la vôtre, nulle religion, nulle philosophie, ne présente un enchaînement aussi simple, aussi grandiose, et ne jette un pareil jour sur les grands problèmes qui semblaient insolubles. Ceux qui ont bu à cette coupe comprennent cette belle et hardie parole d'un docteur du moyen âge : « La vraie religion n'est que la vraie philosophie, et la vraie philosophie n'est que la vraie religion. »

J'ose à peine ajouter que notre croyance peut invoquer, en sa faveur, le témoignage « positif » de certains messagers mystérieux.

Vous avez entendu parler, sans doute, du bruit qui s'est fait dans les deux mondes, à propos de certaines révélations médianimiques. Je m'empresse de vous dire que beaucoup de médiums s'abusent, en se croyant en rapport avec des esprits supérieurs, tandis que leurs communications en les supposant réelles, sont parfois mensongères, et toujours médiocres. Mais, ces réserves faites, je me crois obligé de convenir que certains phénomènes, qui semblent irrécusables, peuvent être, pour certains esprits, une preuve qui les subjugué.

Dans notre société française, je le sais, on se fait gloire d'obéir à la mode bien plus qu'à la conviction. Certains hommes, qui se sont posés comme positivistes, croiraient se déshonorer s'ils acceptaient comme possibles certains faits, sous prétexte qu'ils ont une couleur de merveilleux. D'autres trouvent qu'il est de bon ton de croire les yeux fermés, au miracle de la Salette et de boire de l'eau de Lourdes pour se débarrasser de toute maladie incurable, mais qu'il est souverainement ridicule ou impie de croire au magnétisme ou aux « esprits ». Pour moi, au risque de passer pour un insensé, j'attends, j'observe, et je ne me permets pas de sourire, avec un si superbe dédain, quand je vois des « millions » d'esprits éclairés se préoccuper, dans les deux hémisphères, des communications d'outre-tombe (Nous ne saurions trop appeler l'attention sur cette façon de faire. L'être humain vraiment intelligent, après avoir préalablement dépouillé tout orgueil, doit s'efforcer de s'instruire pour être utile à ses semblables, mais il ne devra en aucun cas, se poser en maître intolérant et dicter ses volontés sous prétexte qu'on ne réalise de grandes choses qu'avec l'appui matériel de la richesse. C'est un formidable écueil à éviter, car la Foi et la Vérité ne sont point affaire d'argent.) Or, ces communications s'accordent pour affirmer les vérités consolantes qui vous ont tant réjouie. La doctrine de l'Esprit consolateur se trouverait ainsi confirmée d'une manière sensible, éclatante, par les messagers célestes dont vous réclamez le témoignage.

Le clergé catholique ne s'y est pas trompé : loin de nier la réalité de ces phénomènes, il les admet dans leur ensemble, comme indubitables, mais il les condamne comme des manifestations diaboliques. Il refuse ainsi d'accepter l'intervention sensible de bons esprits pour n'admettre que l'intervention des

mauvais. A-t-il absolument raison ? Il est permis d'en douter. L'esprit de Samuel, si je ne me trompe, n'était point un esprit infernal, cependant la Bible raconte qu'il se rendit à l'évocation de la Pythonisse d'Endor pour répondre aux questions de Saül (Il est singulier que les croyants catholiques ne s'arrêtent jamais sur des faits semblables. La paresse de leur esprit ou la peur dont tout leur être est saturé empêchent chez eux tout raisonnement logique. Il ne faut point les blâmer, mais les plaindre et chercher à les amener, sans violences, à des conceptions plus intelligentes. Pour eux, comme pour les autres, ils honoreront Dieu en développant leur intelligence.) « Les anges de ténèbres, dit-on, se transforment en anges de lumière, pour mieux tromper les hommes, en les éloignant de la vraie foi. » Mais quel intérêt peuvent-ils avoir à tromper des athées qui sont leur proie assurée, pour en faire des spiritualistes, qui se disposent à leur échapper ? Et puis, n'est-ce pas insulter la bonté divine, que de supposer qu'elle permet aux démons une intervention sensible refusée aux bons anges ? Quoi ! lorsque l'homme éprouve déjà tant de peine à vaincre ses passions, et que tout conspire à désorienter ses croyances, Dieu permettrait qu'il soit encore trompé par les puissances infernales, qui lui présenteront l'erreur sous l'apparence de la vérité, le mal sous l'apparence du bien ! Non, il n'est pas possible que nous soyons, de la part du Père, l'objet d'une pareille dérision.

Nous lisons, dans les Actes des apôtres, ces paroles qui devraient donner à réfléchir à ceux qui leur accordent une autorité divine : « Voici ce qui arrivera dans les derniers temps, dit le Seigneur : Je répandrai de mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des révélations en songe.» Les légendes des saints d'ailleurs sont pleines de « révélations surnaturelles », d'apparitions d'esprits célestes ; et l'on sait avec quel empressement l'Eglise accepte, de nos jours, le récit de certains enfants visionnaires.

Pour vous, madame, il n'y a ni anges ni démons dans le sens vulgaire du mot : il n'existe que les esprits bons ou mauvais, supérieurs ou inférieurs. Que l'action des esprits qui peuplent le monde invisible s'exerce, dans une certaine mesure sur les esprits incarnés qui peuplent la Terre, ceci me semble rationnel et indubitable. Que les « esprits de malice répandus dans l'air », comme dit l'apôtre saint Paul, communiquent en plus grand nombre que les esprits supérieurs, avec les esprits mauvais ou frivoles de notre bas monde, c'est probable, en vertu de ce proverbe : « Qui se ressemble s'assemble », mais que notre terre, malgré ses progrès, soit encore une arène exclusivement réservée à l'action des puissances infernales, c'est ce que la raison ne saurait admettre, car si les démons y appellent les démons, les anges y appellent les anges.

C'est pour ne l'avoir pas compris que les docteurs du moyen âge ont accordé une si grande importance au « diable » ou à ses suppôts, et qu'on a fait, dans toute la chrétienté, pendant des siècles, d'effroyables hécatombes de « sorciers » ou de « sorcières ». (Quand l'on songe aux bûchers allumés pendant toute cette période du moyen âge, on ne peut se défendre d'un sentiment d'horreur et l'on se demande comment la Rome sanglante de la papauté ose encore défendre ses prétendus droits et se dresser en adversaire du progrès et de la Vérité.)

« Les anciens, dit le P. Lacordaire, se croyaient entourés de génies remontant, de degré en degré, jusqu'à la source suprême de l'intelligence, et même, par l'effet sans doute d'une tradition opiniâtre, ils distinguaient ces génies en deux classes, les bons et les mauvais. Toute leur histoire est pleine de cette croyance, et les plus grands hommes ne se défendaient pas de l'impression qu'ils étaient accompagnés, dans leurs succès, de l'influence active et surhumaine qu'ils appelaient leur bon génie ; comme aussi, lorsque des revers menaçaient leur fortune, ils se ressentaient d'un voisinage obscur et terrible qu'ils appelaient leur mauvais génie, et dont ils croyaient quelquefois, comme Brutus avant la bataille de Philippes, entrevoir une réelle apparition. »

De même que les corps s'attirent, les esprits se recherchent, exerçant les uns sur les autres une influence réciproque. Cette influence peut être bonne ou mauvaise, selon la nature de l'esprit qui l'exerce souvent à notre insu, mais plus on est pur, plus on attire à soi les esprits purs. Nous vivons sans y songer, au milieu d'un peuple invisible qui nous observe, parfois nous obsède, et souvent nous inspire. Ce que nous appelons une bonne pensée, une « grâce actuelle » qui nous dicte une résolution généreuse, n'est probablement qu'une inspiration subite de notre bon ange. Tout en restant les arbitres de nos destinées, nous subissons des influences mystérieuses qui entravent ou favorisent notre ascension. Les voix d'en bas nous crient : « Rien n'est réel que la matière et le plaisir ! » Les voix d'en haut nous disent : « On monte au ciel par le calvaire ! »

Je crois à la grande vision de Jacob endormi sur la pierre de Béthel. « Il vit en songe, dit l'Écriture, une échelle dont le pied était appuyé sur la terre, et dont le sommet touchait au ciel. Et les anges de Dieu montaient et descendaient. » Quel magnifique symbole ! Ces anges de Dieu qui montent, sont les âmes qui franchissent, en s'épurant, les divers degrés de la perfection, et aspirent à la gloire des séraphins. Ces anges qui descendent, sont les messagers célestes qui apportent aux mortels les inspirations du ciel, et les encouragent à se dégager des servitudes de la chair, pour monter aux régions de l'éternelle lumière.

Quels sont ces esprits secourables ? Peut-être de sublimes « parvenus » qui, comme nous, ont connu l'épreuve et la lutte.

Il est possible que ces esprits célestes reparassent parmi nous pour hâter nos progrès ? Comment expliquer, en dehors de cette hypothèse, l'apparition des grands hommes et des grands saints, tels qu'Orphée et Moïse, Homère et Isaïe, Dante et Jeanne d'Arc, Galilée et saint Vincent de Paul ? Pauvres-esprits terrestres, nous voyons, nous coudoyons peut-être des « esprits solaires » qui sont descendus parmi nous pour s'atteler à ce char si lourd qui s'appelle le genre humain. Ah ! saluons, vénérons ces apôtres de l'idéal, car ils sont pour notre terre les légats du ciel. Oh ! oui, ces hautes âmes ont vu autre chose que notre monde ténébreux. De là leurs intuitions profondes et leurs rêveries sublimes, de là leurs effarements mystérieux, leurs paroles fulgurantes et leurs troubles étranges ; de là leur vie tourmentée, et leur trépas précoce ou terrible. Tout devient épineux pour ces esprits sublimes, dans notre sombre vallée, et tous peuvent redire la parole mélancolique d'Ezéchiel : « Je demeure parmi les églantiers ! »

Vous me demanderez pourquoi ces révélations incomplètes, ces lueurs mêlées

d'ombres, quand il en coûterait si peu à Dieu de nous dévoiler le monde invisible dans toute sa clarté ? Hélas ! c'est demander pourquoi la nuit n'est pas le jour, pourquoi la Terre n'est pas le Ciel ? Supposez que tous les voiles se déchirent, que les messagers célestes nous apparaissent dans leur splendeur, pour nous révéler dans une lumière sans ombre nos magnifiques destinées ; nous passerions, par le fait même, de l'état d'hommes à l'état d'anges ; nous serions ravis dans une extase qui nous ôterait tout mouvement avec toute liberté ; nous jouirions, sur notre monde expiatoire, des béatitudes réservées aux mondes heureux.

Contentons-nous donc de l'aurore, en attendant le lever du Soleil qu'elle nous annonce. Profitons surtout des jours qui nous restent à passer sur notre monde obscur, pour préparer la robe nuptiale qui nous permettra de nous asseoir au banquet des mondes plus fortunés. Songeons que chaque douleur, chaque sacrifice, chaque bonne action est une plume qui pousse à nos ailes, une force de plus qui nous aide à sourire devant cette grande calomniée que nous appelons la mort.

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la vérité, car ils seront rassasiés. »

Oui, chère madame, cherchez la vérité pour le seul amour de la vérité.

Il faut que nul obstacle n'arrête l'essor de votre foi, abreuvez-vous à la source de vie, car ce n'est que lorsque votre âme sera rassasiée qu'elle aura acquis assez de force pour pouvoir à son tour proclamer le règne de l'Esprit d'Amour qui s'indigne des guerres et pleure de joie devant les efforts visibles que l'Humanité fait pour améliorer et soulager les douleurs de ceux qui sont venus souffrir sur la Terre.

Conseillez à ceux qui ont faim et soif de la vérité, d'être curieux pour tout ce qui peut élargir leur horizon et leur découvrir les beautés ignorées de ce royaume de l'univers qui est le domaine de tout ce qui vit, de tout ce qui est créé !

Soyez sans crainte et sans faiblesse, et rappelez-vous toujours que pour acquérir la Vérité, il faut apporter à cette conquête un esprit avide de la connaître et de l'accepter sous n'importe quelle forme du moment où elle est « la Vérité » car elle se transforme continuellement au cours de sa longue ascension vers le Très Haut.

LA MORT TRANSFIGURÉE

Vous avez été bien souvent le témoin attristé de la douleur de ceux qui vous entouraient lorsque la mort enlevait, parfois brusquement, ceux qui leur étaient chers.

Vous-même, malgré votre foi, malgré votre courage, vous avez versé d'abondantes larmes lorsque votre époux et votre fils sont, à peu d'intervalle l'un de l'autre, partis pour défendre leur patrie. Cependant vous gardiez encore

l'espoir de les voir revenir bien vivants. Hélas, cet espoir ne s'est point réalisé et vous avez connu une douleur encore plus effroyable.

Aujourd'hui, il faut vous astreindre à réfléchir plus posément. L'auteur de « l'Esprit Consolateur » paraît avoir deviné de telles douleurs. Il nous apporte plus qu'un espoir, une certitude réelle qui adoucira la séparation momentanée.

Pour les rêveurs comme pour les poitrinaires, madame, la saison des feuilles mortes est une triste saison. C'est vous dire que je partage votre mélancolie, et que j'admire la sagesse de l'Eglise qui a su fixer à cette époque la « Commémoration des morts ». Cependant, pour ceux qui partagent nos croyances, il me semble que ce jour doit être un jour de fête, au lieu d'être un jour de tristesse, car l'Esprit consolateur transfigure la mort au point de la rendre désirable.

Le moyen âge n'est qu'un long deuil, une sorte d'enterrement nocturne. On n'aime guère le bon Dieu, mais on craint beaucoup Satan. La vie est pénible, atroce pour le malheureux serf attaché à la glèbe ; cependant il éprouve une peur extrême de mourir. Ah ! c'est que sa pauvre imagination est remplie de terribles légendes. C'est que la tombe est un noir soupirail, au-delà duquel il entrevoit le jugement, l'enfer, l'éternité avec la presque certitude d'être au nombre des réprouvés !

Plus tard, deux siècles après la Renaissance, Pascal renonce au mariage, se fait moine et meurt effrayé. La Fontaine se résigne à porter un cilice. Racine se met à rimer des psaumes et à construire des petites chapelles. Condé, le vainqueur de Rocroi, fléchit et tremble à ses derniers moments. Turenne se fait dévot au point d'édifier Mme de Sévigné. La mort de l'Aigle de Meaux serre le cœur, et celle du Cygne de Cambrai le déchire. Ainsi, ces grands hommes de bien meurent Correctement, bien confessés, bien administrés, mais fort tristes et fort épouvantés ! (Nous avons tous eu l'occasion de voir sur des lettres de faire-part de certaines personnes décédées la mention : « Décédé pieusement, muni des sacrements de l'Eglise ».

La liberté de conscience est une chose sacrée et nous nous défendons de vouloir y porter atteinte, nous voulons seulement faire remarquer que beaucoup des dites personnes avaient, durant leur existence combattu toutes les religions. A toutes, sans exception, et par suite d'une paresse d'esprit et d'un défaut de logique, il leur avait manqué de n'avoir jamais réfléchi et de n'avoir jamais étudié l'histoire exacte de ces religions. Figés dans une intransigeance ridicule, ils devenaient, au moment de leur mort, des proies faciles, leur volonté se trouvant encore obnubilée par la souffrance et la terreur. Combien plus forts et plus vaillants auraient-ils été s'ils avaient eu la Foi raisonnée, la seule foi digne d'eux-mêmes et la seule aussi digne de Dieu !)

Notre foi, madame, nous épargne ces tristesses et ces épouvantes du dernier moment.

Pour nous la mort n'est plus cet affreux squelette qui vient faucher d'un coup nos joies, nos rêves et nos affections. Ce n'est plus ce commissaire sans

entrailles qui vient nous dire : Voici l'heure de comparaître au tribunal ! Oh ! non, elle est bien plutôt l'ange libérateur qui vient dénouer l'un après l'autre, les liens qui nous tenaient captifs depuis tant d'années. Cette opération plus ou moins lente, plus ou moins douloureuse, s'appelle l'agonie. L'âme alors, surtout quand elle est pure, se trouve comme aux confins de deux mondes : le monde visible où elle n'a plus qu'un pied, et le monde invisible qu'elle commence à entrevoir. De là ces phénomènes si fréquents que l'on remarque aux lits des mourants ; ces regards qui semblent fixer quelques merveilles invisibles et se perdre dans un autre horizon ; ces paroles suprêmes, qui semblent autant d'éclairs pour ceux qui les entendent ; ces sourires enfin qui ressemblent au sourire de l'enfant qui dort sous l'œil humide de sa mère, et supposent des visions enchanteresses.

Le dernier soupir est pour l'esprit qui se désincarne un moment de trouble. S'il est bon, s'il est pur, s'il a connu durant sa vie corporelle les enseignements de l'Esprit consolateur, ce trouble dure peu et n'a rien de pénible. L'esprit ressemble en quelque sorte à un homme qui se réveille, sans avoir une conscience claire de son état, sans savoir précisément s'il veille ou s'il dort. Bientôt après, il reprend possession de lui-même et se rend un compte exact de sa situation. Alors, c'est un ravissement comme celui de l'oiseau qui s'est échappé de sa cage étroite, pour aller rejoindre dans l'air, ou sous la feuillée, ses compagnons libres.

Un charmant écrivain n'est peut-être pas loin de la vérité, quand il fait parler ainsi une jeune vierge qui vient de mourir :

« Des mots humains ne peuvent rendre la sensation d'une âme qui, délivrée de sa prison corporelle, passe de cette vie dans l'autre, du temps dans l'éternité, du fini dans l'infini. Mon corps immobile, et déjà revêtu de cette blancheur mate, livrée de la mort, gisait sur sa couche funèbre, entouré des religieuses en prière, et j'en étais aussi détachée que le papillon peut l'être de la chrysalide, coque vide, dépouille informe qu'il abandonne pour ouvrir ses jeunes ailes à la lumière inconnue et soudainement révélée. A une intermittence d'ombres profondes avait succédé un éblouissement de splendeurs, un élargissement d'horizons, une disparition de toute limite et de tout obstacle qui m'enivraient d'une joie indicible. Des explosions de sens nouveaux me faisaient comprendre les mystères impénétrables à la pensée et aux organes terrestres. Débarrassée de cette argile soumise aux lois de la pesanteur qui m'alourdissait naguère encore, je m'élançais, avec une alacrité folle, dans l'insondable éther. Les distances n'existaient plus pour moi, et mon simple désir me rendait présente où je voulais être (Un peu de réflexion peut nous faire saisir qu'une telle chose est possible. L'esprit prisonnier dans la chair conserve la mémoire des images et nous pouvons tous nous représenter, plus ou moins fidèlement les êtres que nous avons connus et les pays que nous avons visités au cours de notre existence passée. L'esprit dépouillé de la matière conserve, bien entendu cette merveilleuse faculté, mais y ajoute celle plus merveilleuse encore de la présence réelle. N'étant plus gêné par la matière, il peut à son gré, suivant son degré d'élévation, être présent partout où il veut, et même, toujours selon ce même degré d'élévation, dans plusieurs endroits en même temps. Il a le don d'ubiquité.) Je traçais de grands cercles d'un vol plus rapide que la lumière, à travers l'azur vague des espaces, comme pour

prendre possession de l'immensité, me croisant avec des essaims d'âmes et d'esprits. »

Tel est, madame, pour les âmes qui vous ressemblent le vrai lendemain de la mort. En débouchant du sombre tunnel, elles ne se trouvent point en face du gouffre infernal qu'on leur a dépeint, ou de la cité bâtie de pierres précieuses qui doit être leur éternelle prison. Elles n'abordent pas à cette terre mystérieuse, inconnue, dont jamais personne n'est revenu. Non, elles abordent à des rivages pressentis, connus, peut-être déjà explorés. Elles se retrouvent chez elles, dans leur véritable élément, heureuses de se sentir dans un monde si souvent visité pendant les rêves de leur longue captivité. Elles comprennent alors que la vie corporelle n'est qu'un songe, et que la vie spirituelle, la vie libre, est la vie normale des esprits.

Pour les méchants, les criminels, l'agonie est douloureuse, et le trouble qui lui succède est affreux. Il en est même qui se figurent que leurs tourments seront éternels, parce qu'ils n'entrevoient nulle issue. Mais peu à peu la lumière pénètre dans ces âmes enténébrées, pour faire germer le repentir et l'amour, car la bonté divine, moins inexorable que le génie de Dante, n'a écrit sur aucun portique cette inscription désolante : « O vous qui entrez, laissez toute espérance ! »

C'est ainsi que nous arrachons à la grande calomniée son masque hideux, pour lui rendre son véritable visage. Alors on ne craint plus de la regarder en face, et loin de la redouter, on serait plutôt tenté d'aller à sa rencontre. C'est là peut-être la plus spécieuse objection que l'on puisse opposer à notre doctrine, en l'accusant de favoriser le suicide.

Oui, je l'avoue sans peine, la peur de la mort peut être un frein salutaire, pour empêcher les âmes grossières de se délivrer d'une vie qui leur est à charge. Voilà pourquoi, sans doute, la doctrine même de l'immortalité, si antique et si évidente, fut longtemps cachée au vulgaire. Moïse n'en parla point aux Hébreux et parmi les Gentils, de rares initiés seuls en avaient le secret. Hégésias ayant donné à Cyrène une leçon sur la vie future, ses disciples se tuèrent pour en goûter plus vite. La contagion devint si forte que Ptolémée Philadelphe ordonna la fermeture des écoles où cette doctrine était enseignée, de peur que ses Etats ne fussent bientôt dépeuplés.

Tant qu'un monde est assez obscur pour être un rude purgatoire, ces paroles de Lucain resteront une grande vérité : « Afin que ceux qui ont encore à vivre supportent l'existence, la divinité leur cache qu'il est heureux de mourir. » (« Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux » disaient encore les Anciens.

Ceci impliquait que la vie au-delà du tombeau était plus belle, plus noble et que les divinités compatissantes rappelaient plus vite vers elles, ceux qu'elles avaient choisis pour partager leurs félicités.

C'est surtout en ce qui concerne nos destinées que la révélation a dû être progressive. Aussi, lorsque le Christ popularisa le grand dogme de la vie future, il eut soin de tempérer la promesse du royaume de Dieu par la menace du feu éternel. L'Eglise alla plus loin et fit un crime du suicide. A ses yeux, celui qui se donnait volontairement la mort était damné, et son corps ne reposait point en terre

sainte. Cette sévérité révélait une sagesse profonde. Qu'on se figure, en effet, ce que devait être l'existence, pendant les longs siècles du moyen âge, pour la multitude des chrétiens ! si ces misérables opprimés n'eussent été rivés à la vie par la peur de la mort et de l'enfer, ils eussent jeté là leurs instruments de travail, pour se précipiter au fond des étangs, on se pendre aux arbres de la forêt.

De nos jours, l'humanité a fait quelques pas en avant, et la terre a monté d'un degré. Les esprits sont plus éclairés. L'heure est donc arrivée où l'on peut, sans péril, dévoiler dans toute sa splendeur le mystère de nos destinées. D'ailleurs notre doctrine n'est guère accueillie et comprise que par les âmes avancées qui sont incapables d'en abuser. Si elle transfigure la mort au point de la rendre désirable, elle nous montre en même temps la vie sous un jour qui la rend précieuse. Elle nous enseigne que l'existence est une épreuve transitoire, mais nécessaire à notre avancement. Elle nous avertit que le suicide est un crime, et que celui qui déserte son poste au grand combat de la vie, se condamne à la recommencer dans des conditions plus pénibles.

Quoi de plus rationnel, de plus consolant, de plus moral ? Que ceux qui la combattent au nom de la théologie ou du matérialisme donnent plus et mieux qu'elle ; qu'ils guérissent plus sûrement toutes les blessures de l'âme ; qu'ils réjouissent le cœur par des espérances plus légitimes et des certitudes plus grandes ; qu'ils nous ouvrent enfin des horizons plus beaux, et nous les croirons. Mais nous dédaignerons sans aigreur leurs sourires ou leurs anathèmes, tant qu'ils n'auront à nous offrir que des affirmations contredites par la science, et ne nous ouvriront d'autres perspectives que l'enfer ou le néant. (La foi naïve ne peut, hélas, engendrer que l'égoïsme et la peur. Malheur à ceux qui ferment les yeux devant la Vérité. Tremblants, épouvantés, ils ne peuvent semer dans l'âme de leurs enfants que la crainte des châtimens éternels. Pourvoyeurs infatigables de toutes les sectes où la vie normale est méprisée, ils ne se doutent guère du mal atroce qu'ils créent avec leur mysticisme rétrograde qui n'est qu'une offense à la Divinité.)

Encore quelques années et l'humanité, délivrée de son long cauchemar, transformera jusqu'à ses funérailles. On saura éloigner du lit des mourants cet attirail lugubre si propre à troubler celui qui s'en va, et à terrifier ceux qui restent. On supprimera ces draps noirs semés de larmes, et ces cierges ornés de crânes, pour les remplacer par des tentures plus gaies semées de fleurs, et par des cassolettes où l'on brûlera des parfums. Aux chants lamentables de la liturgie du moyen âge on substituera les hymnes joyeuses qui traduiront les allégresses de l'âme affranchie.

Généreux enfants de toutes les patries terrestres, pleurez par tant de mères, de sœurs, de fiancées, j'ai prié sur la terre qui recouvre vos restes et j'ai dit : Non, ils ne sont points morts ; non, ils ne sont point réprouvés ! Plus vivants que ceux qui les regrettent, ils voient sans tristesse les marguerites fleurir dans le gazon qui verdit sur leur dépouille mortelle, et nous renvoient des steppes étoilées ce beau cri du poète :

Qu'est-ce donc que mourir ? briser ce nœud infâme, Cet adultère hymen de la terre avec l'âme, D'un vil poids à la tombe, enfin se décharger ! Mourir n'est pas

mourir, mes amis, c'est changer !

Il faut, chère madame, que nul obstacle n'arrête l'essor de votre foi confiante, le temps est venu où les morts ne doivent plus rester dans leur néant. Ils peuvent causer avec leurs amis terrestres et leur donner l'assurance de la survivance.

Cherchez, demandez, instruisez-vous, sortez de votre nuit et si quelqu'un vous dit que vous allez trop loin, répondez en toute sécurité que rien n'est limité dans la vie universelle. Lorsque l'effort cérébral éprouvera une plus forte résistance, la sagesse, qui est notre meilleur guide, sera prête à arrêter notre effort.

LES TEMPS NOUVEAUX

Voici, chère madame, le chapitre prophétique de ce petit ouvrage. Certes, nous ne sommes pas encore arrivés au stade bienfaisant que l'auteur nous fait entrevoir, mais pensez que ceci a été écrit il y a un demi-siècle et que cinquante années sont courtes pour le développement du progrès. Cependant vous admettez le véritable caractère prophétique des lignes qui suivent.

Je me transporte par la pensée à quelques siècles en avant, et je vois se dérouler devant mes regards un tableau qui me ravit. J'écoute ces voyageurs qui se pressent à la « gare de l'Orient ». Les uns demandent un billet pour Samarkand, les autres pour Pékin avec correspondance pour Yedo. Embarqué avec eux, je les quitte à Vienne pour traverser la république fédérative des Balkans, et j'arrive à la ville libre qui se mire dans le Bosphore. Je laisse à Damas la grande ligne de Calcutta par Babylone et Delhi, pour descendre le Jourdain. Je côtoie bientôt le lac sanctifié de Tibériade, en saluant à droite la cime du Thabor, puis, après quelques heures de pieux recueillement j'entends une voix qui me crie : « Jérusalem ! »

Je monte au Saint-Sépulcre, et je vois avec une stupeur joyeuse que les moines grecs ne se battent plus avec les moines latins. C'est qu'il n'y a plus d'hérétiques, de schismatiques, d'excommuniés. On ne voit plus que des chrétiens, et ces chrétiens, répudiant ce qui divise pour s'attacher à ce qui unit, ont tracé en lettres d'or, au-dessus du glorieux tombeau, la grande parole du Rédempteur : « Aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même : voilà la loi et les prophètes. »

L'Amérique a bien changé, surtout l'Amérique méridionale. On a percé depuis longtemps l'isthme de Panama, et la locomotive sillonne de son panache blanc les deux versants des Cordillères jusqu'au détroit de Magellan. Des cités superbes se mirent dans le fleuve des Amazones, et les Patagons sont tout fiers de leur magnifique Académie. Les îles de l'Océan Pacifique ont cessé d'être des bagnes pour devenir des républiques florissantes, et si l'on s'y dispute encore, on ne s'y mange plus. Quant à l'Afrique, on ne la reconnaît pas. Les eaux de la

Méditerranée, grâce au canal de Tunis, couvrent les sables du Sahara, et les nègres du Congo amènent, en bateaux à vapeur, au port de Biskra, leur poudre d'or avec leurs dents d'éléphants. La voie ferrée d'Alexandrie remonte le Nil jusqu'au lac Victoria par Kartoum et Kondokoro, avec prolongement jusqu'au cap de Bonne-Espérance par le lac Tanganika. Un nouveau Paris s'est élevé sur les rives enchantées du Nyansa, et un parlement souverain discute les intérêts de la grande République équatoriale, dans une superbe maison blanche.

Les Etats-Unis du vieux continent sont devenus depuis longtemps une magnifique réalité. La République française apparaît au milieu de ses filles comme une grande maman bien joyeuse et bien vénérée, au lieu de faire tuer des milliers de soldats dans des guerres fratricides, les peuples affranchis ont fini par comprendre qu'ils auraient tout à gagner en réglant leurs litiges par l'arbitrage. Dès lors, plus d'armées permanentes, plus de service obligatoire, plus de budget de la guerre. L'impôt du sang supprimé, la production grandit par le travail, et les épargnes de la patrie n'étant plus nécessaires à sa défense, sont employés à sa parure. (Et à assurer l'existence et le bonheur à ceux qui sont arrivés à l'âge du repos. Nos misérables sociétés actuelles, horriblement égoïstes, parce que capitalistes, ne sont point encore capables d'organiser quelque chose de stable, en ce sens.)

Le libre échange a préparé la fraternité des peuples, et cette fraternité a multiplié l'échange en multipliant la production. Il y a encore des pauvres, mais on ne voit plus de misérables. La paix et la justice, en s'embrassant ont produit l'abondance. La machine, en diminuant le travail de l'homme, a augmenté ses loisirs. L'ouvrier des champs lui-même est sensible aux grandes poésies de la nature, parce que son esprit est encore mieux cultivé que son domaine.

Encore quelques siècles, et le fanatisme ne sera plus possible. Un concile vraiment œcuménique aura élargi Dieu et son Eglise, en refaisant la Genèse avec le catéchisme. Ce concile, composé de tous les interprètes autorisés de la révélation et de la science, signera le concordat définitif entre l'autorité et la liberté, entre la foi et la raison. Alors les prêtres, s'il y a encore des prêtres, ne se croiront plus d'autre mission que celle de consoler et de bénir. Les fêtes sacrées du temple seront plus joyeuses encore que les fêtes civiles du forum. Le dimanche sera devenu en réalité le jour de Dieu et le jour de l'homme, jour béni où jaillira du cœur de tous ce cri d'action de grâces et d'amour : « Dieu est grand, Dieu est saint ! Dieu est bon ! il est le Père, et nous sommes ses enfants. Qu'il soit béni par toutes les lèvres, et glorifié dans tous les mondes ! »

Nos savants auront trouvé le secret d'augmenter encore l'emprise de l'homme sur la nature. Nos peintres sauront nous représenter les formes éthérées des âmes affranchies par la mort, et nous montrer des visages radieux d'espérance. Nos poètes, abandonnant les fictions enfantines de la mythologie, sauront chanter la grande épopée de notre race tombée des cieux pour y remonter. Ils nous raconteront, au souffle d'une inspiration céleste, les drames qui se nouent dans un monde pour se dénouer dans un autre, et les amours qui survivent à tous les trépas. Ils rediront la charmante idylle des âmes qui s'appareillent sur la Terre, se reconnaissent dans Jupiter, pour trouver l'extase dans d'autres constellations. Ou

bien encore il se trouvera quelque Dante réincarné, pour chanter le Rédempteur, et nous décrire la traînée fulgurante dont il aura sillonné les nébuleuses, depuis les sommets de l'Empyrée jusqu'au dernier carrefour des limbes.

Oh ! oui, la Terre sera belle, parce qu'elle sera le séjour embelli des âmes embellies. Elle sera si charmante, que les grands esprits, qui l'auront traversée comme autant de météores, voudront y revenir. Socrate ne risquera plus d'y boire la ciguë pour avoir enseigné qu'il n'y a qu'un Dieu, Jeanne d'Arc ne sera plus condamnée au bûcher pour avoir cru aux voix du ciel, et Galilée n'aura plus à répudier la science au nom du dogme. Tous les inventeurs, tous les précurseurs glorifieront l'Eternelle Sagesse, en contemplant les résultats de leurs efforts : ils seront heureux d'avoir souffert pour la justice, pour la vérité, en voyant l'humanité récolter dans la joie la moisson qu'ils ont préparée dans l'incertitude et la douleur.

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » tel est l'hymne d'action de grâce qui retentira un jour sur tous les points de notre terre transformée, pour chanter la victoire définitive de la lumière sur les ténèbres, du bien sur le mal, par l'avènement de l'Esprit consolateur.

Nous avons bien souvent parlé, Madame, de l'antagonisme qui existe entre la théocratie et la démocratie, ou pour mieux dire entre les Eglises et la société même. Le monde ne peut plus reculer dans les ténèbres du moyen âge, et il faudra, de toute nécessité que les Eglises consentent à épurer leurs dogmes. Certaines d'entre elles font d'ailleurs des efforts méritoires pour cela. D'autres, au contraire, n'hésitent pas à envenimer le conflit et voudraient ramener le monde en arrière.

Or, c'est un grand malheur pour l'humanité d'être encore sous la férule de gens prêts à renouveler l'Inquisition, et en attendant toujours occupés à faire l'ombre dans les cerveaux et dans les cœurs. Et ce qui plus terrible, plus lamentable pourrait-on dire, c'est que parmi ceux-là même qui sont les serviteurs dévoués de ces Eglises, se trouvent des âmes pleines de candeur, mais que la peur de prétendus châtiments éternels ont rendues crédules jusqu'à la stupidité et la sottise.

Je vous sais, chère Madame, extrêmement charitable et bonne, et bien souvent par pure bonté d'âme, vous avez accepté de fermer les yeux sur les agissements de certains prêtres, ennemis jurés du progrès.

Je ne vous conseille point de leur faire une guerre sans merci. Je vous, demande simplement d'afficher placidement votre foi, de ne point leur laisser ignorer vos croyances et de ne rien laisser faire contre elles. Trop de bonté d'âme appelle la faiblesse et il faut, en bien des circonstances, une grande force de caractère pour ne pas se déjuger et ne rien renier.

Chaque fois que vous en aurez l'occasion, proclamez votre foi raisonnée à la face de tous, en respectant chacun. Parmi ceux-là, qui suivent étroitement les dogmes du catholicisme romain, se trouvent bien des malheureux. Il ne faut point trop les heurter, laissez-les tourner leurs regards inquiets vers les temps nouveaux. Un jour ou l'autre, leurs opinions se modifieront et peut-être viendront-

ils vers vous plus tôt que vous n'êtes tentée de le supposer. Quand les soucis, quand la détresse, quand les malheurs entrent dans la maison d'un dévot, quand la misère et toutes les peines viennent enténébrer l'âme de la dévote rigoriste, tous ces pauvres gens restent faibles et désarmés parce qu'ils sentent obscurément que leur religion naïve ne peut leur apporter les consolations véritables.

J'ai vu pendant la grande guerre, bien des femmes qui souffraient de la perte des leurs, et je peux vous dire que j'ai toujours constaté un désarroi plus grand chez les croyantes naïves que chez les croyantes éclairées.

Vous savez, vous, et j'en suis ravi, que les longues prières murmurées dans les églises froides ne sont pas les meilleures et les plus sincères, vous savez que l'apparat des cérémonies religieuses cache, hélas, le vide effrayant des dogmes imposés.

A la douce et aimable jeune fille, qui est maintenant votre joie et dont la présence vient adoucir le vide creusé par la mort de votre mari et de votre fils, continuez à inculquer les principes de droiture qui évitent toutes les hypocrisies et qui élèvent les cœurs et les âmes vers la Vérité.

Je suis sûr, chère Madame, que toute son existence elle bénira sa tendre mère de l'avoir sauvegardée des religions de haine et que joyeuse elle acceptera, de continuer votre tâche sur la Terre. Elle se souviendra que son devoir, son seul devoir, est d'être à son tour, une épouse aimante et dévouée, une mère douce et intelligente pour continuer à donner la vie qu'elle a reçue de vous et transmettre à ses enfants chéris le flambeau éternel de la Vérité dont vous lui aurez appris à balbutier les premiers mots.

Sans aucune haine, ayant chassé de son esprit, la peur ridicule qui fait les âmes lâches et hypocrites, elle terminera son existence sur la Terre, et alors elle ira vous rejoindre dans les sphères lumineuses où l'on connaît le prix d'une existence et où la vie est respectée, parce que ceux qui habitent ces sphères, ont su faire jaillir d'eux toutes les vertus qui l'embellissent. Ayant toujours fait son devoir ici-bas, elle aura sa place marquée parmi ceux qui ont compris la beauté de ce devoir et qui participeront, à cause de cela, aux véritables félicités.

LE LIBRE ESSOR

On vous dit que « vos idées s'écartent beaucoup des pures doctrines romaines »; que vous importe, pourvu qu'elles soient chrétiennes. A ceux qui essayent de vous troubler, vous pouvez redire ces belles paroles d'un saint évêque : « Je ne suis ni ultramontain, ni citramontain, mais je suis, par la grâce de Dieu, « supramontain ». Habiter les hautes sphères, c'est se trouver en communion avec le Christ.

J'admire, sans pouvoir l'imiter, le doux inspirateur qui vous « défend de raisonner », et vous supplie de vous mettre en garde contre la science. La raison et la science, je le crois, sont fort gênantes pour certains textes, et pour certains

hommes. Il faut à ceux-ci des âmes souples, c'est-à-dire aveugles, et toujours disposées à les croire sur parole, ce qui nous explique leur antipathie pour la lumière, et leur haine mal dissimulée pour l'instruction libre qui la propage. C'est un procédé commode, mais est-il bien conforme aux vues de Dieu, et au profond respect que l'on doit aux âmes ? Eh quoi ! la Raison éternelle nous aurait donné la raison pour nous défendre de raisonner ? Cet Esprit, cette étincelle divine qui vit de vérité comme le corps vit de pain, on voudrait lui refuser sa ration, le condamner à la diète, pour complaire à l'Esprit pur qui est la lumière, et veut que nous marchions à lui par la lumière ! Non, le « Dieu des sciences » ne peut nous faire un crime d'aimer la science. La vraie science, en effet, n'est que la révélation des lois de la nature, qui sont aussi des « lois divines ». Or, Dieu ne saurait se contredire, et si une Eglise quelconque redoute la diffusion de la science, on peut affirmer qu'elle ne se sent point invulnérable. Il y a des précautions qui supposent la peur, et la peur autorise à croire qu'on n'est pas très sûr d'avoir raison.

Oui, pendant quarante années, celui qui écrit ces lignes a joui d'une certaine tranquillité, à force d'être candide ou aveugle ; mais son bonheur n'était qu'apparent. Des doutes terribles, sans cesse renaissants, à propos des grands problèmes de la nature, ne lui laissaient point de repos. Tourmenté, inquiet, il allait fouiller les vieux livres, interrogeant les docteurs, implorant partout ce verre d'eau vive qui s'appelle la vérité. Mais les livres, les docteurs, ont laissé sa pauvre âme se tordre dans sa soif, comme Agar dans son désert. Alors, l'ange le touchant du bout de son aile, lui a dit : Regarde ! Il a regardé, et il a tressailli comme l'artiste obscur qui, après avoir essuyé la poussière d'un vieux tableau perdu dans quelque grenier, verrait se dérouler devant ses yeux ravis la Transfiguration de Raphaël ! Il a vu courir des millions de monde dans les abîmes sans fin du temps. Il a vu les nébuleuses de l'espace se condenser ou se raréfier tour à tour, sous le souffle du Tout-Puissant, pour enfanter ou éparpiller les soleils. Il a vu, comme Israël, les anges de Dieu descendre, et les humanités monter par la grande échelle mystérieuse. Alors il a ressenti la joie du prisonnier qui vient de quitter son cachot étroit et sombre. L'infini des temps, l'infini de l'espace ont été pour lui, les signes sensibles de l'infini divin, et il a compris que la création, loin d'être un acte de colère est un grand acte d'amour.

Non, il n'est point un « révolté », mais une pauvre petite hirondelle qui nous annonce le printemps des cieux.

Ses idées sont bien « nouvelles », nous dit-on, et doivent dès lors vous être « suspectes ». Mais ces idées sont plus vieilles que toutes les bibles, et quand elles seraient jeunes, ce ne serait pas une raison de s'en défier. Il faut commencer par être jeune pour devenir vieux. Tout ce qui est devenu banal a commencé par être étrange ; tout ce qui a fini par vaincre a commencé par être vaincu. Sans les choses qui ont été honnies et persécutées dans leurs auteurs, nous n'aurions aujourd'hui ni liberté, ni science, ni religion, ni philosophie. On n'est l'homme de demain qu'à condition de renoncer à être l'homme d'aujourd'hui. On ne forme l'opinion qu'en la devançant, et la devancer c'est la contredire. Le Christ, vous le savez, fut crucifié comme « novateur » par les « conservateurs » de la Synagogue. (C'est là, un fait, que bien des hommes ont oublié. Leur esprit, tout

entier dominé par l'appât du gain ne s'occupe point de ces choses, et chacun d'eux se croit un grand homme parce qu'il sait gagner beaucoup d'argent.)

Quoique pauvre, isolé, souffrant, je me trouve heureux quand je me compare aux hommes généreux qui nous ont frayé le chemin à travers tant d'épines. Mon cœur, par instinct, a toujours été du côté des martyrs, des proscrits, des vaincus.

On ne fait pas fortune en pareille compagnie (Non seulement on ne fait pas fortune, mais on déchire son habit aux ronces du chemin, on se fait même des ennemis, des ennemis d'autant plus redoutables qu'ils vous sont inférieurs par l'esprit.); mais on sent que c'est la bonne et cela doit suffire. D'ailleurs, j'en ai la confiance, les vaincus d'aujourd'hui seront les vainqueurs de demain. Une grande bataille se livre entre les choses qui meurent et celles qui naissent : je me range du côté du berceau et non du côté de la tombe ; avec ceux qui espèrent, et non avec ceux qui regrettent. Les oiseaux chantent à l'aurore, tandis que les chauve-souris se promènent au crépuscule : je me mêle aux oiseaux, pour applaudir à leurs chansons, qui sont tout à la fois des prières et des prophéties.

« Toutes les femmes sages sont un peu grondeuses », et c'est pour justifier ce proverbe, sans doute, que vous m'avez reproché quelquefois « mon excès de franchise ». Je conviens avec vous de ce défaut qui m'a valu des déboires, mais je ne puis concevoir de supplice comparable à celui d'un homme dont la parole, dont les actes sont en perpétuel divorce avec sa pensée. Or ces tristes martyrs sont trop nombreux, et ce qui manque le plus, à notre époque, c'est peut-être la sincérité. On consulte ses intérêts bien plus que ses convictions, et pour peu que les principes soient gênants, on prend le parti de les abdiquer. Cette habileté, je l'avoue, n'excite ni mon envie, ni mon admiration, tandis que je me sens touché par ces fortes paroles qui sont restées dans mon souvenir : « La vérité a un front d'airain, et tous ceux qui l'auront connue seront effrontés comme elle. »

La prudence est une belle vertu qui aide singulièrement un homme à faire son chemin dans ce bas monde, mais, pour mon malheur, elle me séduit d'autant moins qu'elle m'est plus nécessaire. Etre prudent, c'est calculer, se méfier, souvent se taire, parfois ramper ; c'est imiter le serpent pour mieux se défendre entre les serpents. Or, à l'exemple de saint François de Sales, « je donnerais volontiers vingt serpents pour une colombe ». Voilà pourquoi j'aspire à d'autres sphères, où l'on peut être imprudent sans péril, et où les colombes n'ont plus à redouter les vipères.

Quand on compare la sérénité du ciel et de la terre aux orages qui troublent les âmes à notre époque, on se sent ému d'une immense pitié. La religion est faite pour unir les hommes à Dieu et entre eux ; pour les réjouir en favorisant leur constante aspiration vers l'idéal.

Cependant, c'est en son nom que les enfants de Dieu se divisent, s'aigrissent et se persécutent. C'est en son nom que la table de famille est attristée par des discussions irritantes, que l'affection se fige entre l'époux et l'épouse, entre le frère et la sœur ; c'est grâce à elle qu'un profond malaise tourmente les nobles nations latines. Ah ! qu'il ferait bon vivre si chacun avait le respect de cette chose sacrée qui s'appelle une conviction; ou du moins si chacun comprenait que le

prosélytisme n'est légitime, fécond qu'autant qu'il suppose l'amour désintéressé, et s'interdit l'aigreur ou la violence.

De grâce, aimons-nous les uns les autres comme le Christ nous a aimés et gardons-nous de nous infliger le supplice des damnés en ce monde, sous prétexte de nous l'épargner dans l'autre.

Nous sommes arrivés l'un et l'autre, madame, à l'époque de la vie où l'on se retourne pour jeter un regard mélancolique sur le chemin parcouru. Pour vous ce regard doit être la source de bien des joies pures, car vos jours ont été pleins devant le Seigneur. Vous avez eu le rare bonheur d'aimer en vous immolant, de souffrir sans vous plaindre, et de faire beaucoup d'heureux sans vous en vanter. Pour moi, malgré une vie orageuse, je trouve que mes jours ont été bien vides, et je n'ose compter mes défaillances.

Mon corps succombe sous le poids de mon âme, et mon âme succombe sous le fardeau de ses pensées.

Cependant, je serais un ingrat si j'osais me plaindre. Enfant gâté du ciel, j'ai eu l'incomparable bonheur de rencontrer un ami ! Et quel ami ? un homme assez noble pour honorer la sainte cause de la liberté dont il s'est fait le soldat, et dont l'estime est un bouclier contre l'injure ; un homme dont le grand cœur a su me dire : « Soyez sincère, et restez debout ! Je suis là pour vous empêcher de mourir dans la misère, ou de vous éteindre dans l'oubli ! » Et avec cet ami, j'ai rencontré l'ange aux blanches ailes dont les mains bénies m'ont mis aux lèvres la coupe de Joachim de Flore. Grâce au vin généreux que j'y ai puisé, j'éprouve une joie ineffable à la seule pensée de quitter bientôt ce monde où je ne suis plus qu'un égaré. Je vois d'ici ma Jérusalem dont le sourire magnétique semble provoquer mon essor depuis bien des années, et dont mes douleurs, à défaut de mes œuvres, me permettront peut-être d'aborder les parvis. C'est là que la bonté compatissante du Père ménage une douce revanche aux esprits incompris dont on traite les rêves de folie, et aux cœurs broyés qui ont su se préserver de l'aigreur. Là, on ne voit plus ni peuples qui s'égorgeant, ni prêtres qui maudissent, ni cœurs mal assortis qui soupirent, mais partout des âmes libres et des cœurs ensoleillés que l'amour fait chanter...

O Terre où j'ai tant souffert et que je vais quitter bientôt, je n'éprouve pour toi qu'une vive gratitude mêlée d'un peu de pitié. Je t'aime parce que tu as été pour mon corps un calvaire et pour mon âme un purgatoire. Je t'aime parce que j'ai pu cheminer dans tes chemins raboteux, avec de nobles esprits et de grands cœurs. Oh ! que Dieu daigne exaucer la prière d'un esprit qui s'apprête à partir, et bientôt tu verras se lever de beaux jours. Les messagers célestes porteront partout la cognée à la forêt touffue des mensonges séculaires, et les cœurs comme les horizons se sentiront élargis. La vie alors ne sera plus une bataille livrée dans l'ombre, mais une fête fraternelle donnée en plein soleil ; et les sphères, en voyant ton allégresse, raconteront aux sphères l'ascension de leur petite sœur parmi ses aînées.

CONCLUSION

« Habent sua fata libelli. »

« Les livres ont leur destinée. » En vous répétant cet aphorisme du poète de l'antiquité, nous vous demandons, chère Madame, de faire lire ce petit ouvrage à tous vos amis, croyants ou incroyants. Les uns et les autres pourront peut-être y puiser d'utiles enseignements, ceux-ci pour retrouver une foi qu'ils avaient perdue et qu'ils croyaient disparue pour toujours, ceux-là pour affermir leur foi chancelante.

On a prétendu que l'auteur des belles pages que vous venez de lire avait, dans les dernières années de sa vie, repris la plume pour renier et démentir ce qu'il avait écrit.

La faiblesse est grande parmi les êtres humains. L'Histoire nous apprend que des génies n'ont pas été sauvegardés d'elle. Mais il faut tenir compte des circonstances qui ont entouré de tels reniements.

Nous avons vu Galilée, forcé d'abjurer, devant le Saint-Office, la vérité si péniblement découverte par lui. La postérité plus éclairée et aussi plus impartiale lui a pardonné cette faiblesse, comme elle a pardonné certains reniements à de grandes intelligences.

L'indulgence les uns pour les autres doit s'affirmer dans toutes les circonstances, c'est pourquoi la prétendue rectification de l'auteur de « L'Esprit consolateur » ne saurait troubler notre sérénité.

A l'écrivain qui a su préférer l'esprit qui vivifie à la lettre qui tue, nous adressons notre hommage respectueux, et nous sommes heureux de nous inspirer de son travail pour éclairer l'humanité.

Tous les êtres humains ont les mêmes faiblesses mais aussi les mêmes élans. Aucune âme ne saurait éternellement rester fermée à la vérité. Aucun cœur humain ne saurait être rassasié du mensonge et de l'imposture.

C'est un devoir, pour ceux qui savent, de montrer la lumière à l'âme apeurée, c'est un devoir d'apporter, au cœur désolé et meurtri, l'espérance, cette fleur divine, mais aussi la foi dont elle est la compagne inséparable, la foi pure, la foi raisonnable et raisonnée, seule capable d'élever l'être humain et de le rendre digne de son Créateur.

Toutefois, chère madame, souvenez-vous de ce qui est écrit dans l'Evangile de saint Mathieu (VII, 6) « Ne jetez pas les perles devant les pourceaux ».

Ceci veut dire que si vous rencontrez, sur votre chemin, des gens trop ignorants pour comprendre certaines vérités, il faut se garder de vouloir les instruire malgré eux.

N'insistez donc jamais en présence des sots et des méchants, parce qu'ils sont incapables de penser, de raisonner et par conséquent de s'instruire.

Pour nous, notre but a été de répandre quelques vérités en peu de mots. Nous

ne doutons pas que vous vous efforcerez de faire de même. Vous avez la douceur persuasive et vous cherchez, en toutes circonstances, à être utile à vos semblables.

En vous efforçant de faire le bien et de l'enseigner, vous connaîtrez la joie qui élève l'âme et la prépare ainsi à la merveilleuse ascension des sommets lumineux d'où joyeuse et frémissante elle déploiera ses ailes diaphanes pour monter, toujours plus haut, vers le Dieu suprême qui l'attend, avec amour, dans sa gloire et sa majesté triomphantes.

Table de Matières

Note de l'éditeur

Préface

Les âmes en peine

L'infini

Les mondes habités

L'échelle de Jacob

La grande tradition

L'étang de feu

L'enfer devant la raison

Les mondes heureux

Les éclaireurs

Le mystère de la douleur

Les cœurs attendris

Les ailes

Le corps éthéré

Les messagers célestes

La mort transfigurée

Les temps nouveaux

Le libre essor

Conclusion

Imprimerie Georges THONE, Liège ((Belgique)